

Plus encore sur la Vie dans le Monde Invisible

(More about Life in the World Unseen)



*Monseigneur Robert Hugh Benson
et Anthony Borgia - 1956*

À PROPOS D'ANTHONY BORGIA

Anthony Borgia était un excellent médium doté d'un fort don de clairaudience. C'est grâce à cet aspect particulier de sa médiumnité qu'il a pu aider Monseigneur Robert Hugh Benson à réaliser son vœu le plus cher : mettre par écrit la connaissance et les faits de la vie après la mort, et aider à bannir la peur de la mort, qui affecte tant de gens.

Les livres pour lesquels Anthony a servi d'amanuensis à Monseigneur sont considérés à juste titre comme des « classiques » de la littérature spirite. Il a toujours été très heureux d'avoir contribué, de cette manière, à la diffusion des grandes vérités de l'enseignement spirite.

Anthony est décédé en 1989 à l'âge de 93 ans, un homme d'une profonde intelligence alliée à un esprit curieux, dont les intérêts étaient nombreux et variés, bien que ceux qui sont restés les plus forts et qui ont duré toute sa vie aient été l'étude de la musique et de la science psychique, dans les deux cas il pouvait être considéré comme une sorte d'expert. Homme d'une grande gentillesse, d'une grande chaleur et d'une grande générosité, il était un exemple splendide du vrai spiritisme, qu'il n'a jamais mieux montré que pendant les nombreuses années où il a frôlé la cécité dans sa vieillesse, lorsque la grâce, le courage et l'humour avec lesquels il a supporté cette affliction ont suscité l'admiration de tous ceux qui l'ont connu. Ses livres restent un témoignage du grand désir de Monseigneur de partager sa connaissance de la vie à venir, et de l'hommage d'Anthony aux vérités qui l'ont soutenu tout au long de sa longue vie.

PRÉFACE

L'esprit communicateur de ce livre était connu sur terre sous le nom de Monseigneur Robert Hugh Benson, fils d'Edward White Benson, ancien archevêque de Canterbury, et il était au sommet de sa renommée, à la fois comme prédicateur et comme auteur, lorsque je l'ai rencontré pour la première fois il y a de nombreuses années.

Après qu'il eut quitté cette vie, je me suis souvent demandé s'il allait bien. Par l'intermédiaire d'un ami spirituel, j'ai appris qu'il se portait bien et qu'il prospérait, et qu'avec le temps, j'aurais des nouvelles directes de lui.

Cela s'est finalement avéré être le cas, et il a commencé une série de textes, dont le premier, *Life in the World Unseen* (La vie dans le monde invisible), racontait de manière assez détaillée son décès. Il raconte comment, à la fin de sa vie terrestre, il a été accueilli par un ancien collègue nommé Edwin, qui l'a emmené dans le monde des esprits, où sa maison l'attendait,

le pendant de sa maison sur terre. Après un bref repos, il commença à explorer, sous la conduite d'Edwin, la terre de sa nouvelle vie. Au cours de leurs promenades, ils rencontrèrent une jeune fille très charmante, nommée Ruth, elle aussi nouvellement arrivée dans le monde des esprits, qui se joignit à eux, et tous trois sont restés ensemble depuis lors, étroitement associés dans le travail et le plaisir.

Dans les textes qui ont suivi, Monseigneur a traité d'une grande variété de sujets en rapport avec le monde des esprits, et notamment de sa « théologie », qui a fait l'objet d'une révision complète et radicale.

Sa principale activité consiste à rencontrer les gens au moment de leur transition après la mort physique, et à les conduire dans le monde des esprits. Ses amis, Edwin et Ruth, l'aident dans cette tâche.

J'ai eu le privilège et le plaisir de lui servir d'amanuensis pour l'enregistrement des textes. Grâce à d'autres sources de communication, nous avons eu littéralement des centaines de rencontres, où il a amené avec lui une bonne compagnie d'amis spirituels.

Dans le présent texte, que j'ai enregistré en 1951, Monseigneur raconte comment Ruth et lui, mais sans Edwin à cette occasion, se sont embarqués dans l'une de leurs visites sur terre pour « escorter », dans ce cas, un jeune garçon de dix-huit ans. Cependant, au lieu de le confier à d'autres personnes, comme c'est généralement le cas, ils l'invitèrent à rester avec eux dans leur maison (où il s'éveilla d'abord à sa nouvelle vie), et ensuite, lorsqu'il fut complètement rétabli, ils partirent pour une « mission d'escorte » d'un autre genre : à travers les royaumes dans lesquels ils vivaient, pour voir les merveilles et rencontrer certains des gens.

Anthony Borgia

PLUS ENCORE SUR LA VIE DANS LE MONDE INVISIBLE

1. UN PASSAGE

Vous aurez lu, je l'espère, les quelques mots préliminaires que mon amanuensis terrestre (Anthony Borgia) a écrits à mon sujet, ce qui me permet de passer immédiatement à mon récit sans revenir sur de vieux sujets.

Il y a maintenant près de quarante ans que je me trouvais au seuil d'une nouvelle vie (dans l'après vie terrestre) lorsque le moment de ma transition est arrivé. Au cours de la dernière décennie, j'ai pu rendre compte de la vie telle qu'elle est vécue dans ces régions du monde des esprits où je suis heureux de vivre.

La vie, vous devez le savoir, est à une échelle gigantesque ici dans le monde des esprits, et vous ne pouvez pas vous rendre compte à quel point elle est gigantesque jusqu'à ce que vous veniez vous-même habiter parmi nous. Mais ce n'est pas parce qu'elle est immense qu'elle est proportionnellement complexe. En effet, lorsque l'on compare le monde terrestre au monde spirituel, on constate immédiatement à quel point le monde terrestre est complexe et à quel point la vie dans le monde spirituel est plus simple. Cette affirmation peut paraître étonnante, mais elle est vraie. Mais c'est un sujet que j'aborderai plus tard avec vous. Et maintenant, sans autre préambule, j'en viens à mon récit.

Dans la ville, qui n'est pas loin de mon domicile, se trouve un grand bâtiment qui remplit les fonctions importantes d'un bureau d'archives et d'enquêtes. C'est là que l'on peut obtenir des informations sur un nombre infini de sujets et d'affaires. De tous ces sujets, celui qui nous intéresse le plus en ce moment est le département qui s'occupe du passage effectif des gens de la terre au monde des esprits. Une partie de mon travail consiste à aider les gens au moment de leur mort physique, des gens de toutes sortes, des deux sexes, de toutes religions (ou sans religion) et de tous âges, des plus jeunes aux plus âgés. Mes deux vieux amis, Edwin et Ruth, travaillent avec moi. Parfois, Edwin n'est pas avec nous, mais Ruth et moi travaillons presque toujours ensemble.

Vous vous demandez peut-être comment nous savons quand nos services sont nécessaires, et qui ou quoi dirige ces services dans le trimestre requis. La réponse est simple : le bureau des archives et des enquêtes. Il n'entre pas dans nos fonctions normales de connaître parfaitement toutes les méthodes em-

ployées par ce bureau central pour recueillir des informations. Tout ce que Ruth et moi devons faire, c'est informer ce bureau que nous sommes tous les deux libres d'entreprendre n'importe quelle tâche, et nous suivons la procédure simple qui consiste à attendre qu'on nous notifie que nos services sont souhaités.

Nous étions donc assis, à une occasion particulière, dans notre maison, qui est elle-même une réplique de mon ancienne maison sur terre, lorsque nous avons appris que notre présence était souhaitée au bureau central. Nous nous y rendîmes immédiatement et fûmes accueillis par quelqu'un que nous avions appris à connaître très bien au fil des ans, tout comme il avait appris à nous connaître.

Cet homme est une âme extraordinaire, d'une grande gentillesse et d'une grande compréhension, et sa connaissance de ceux qui travaillent pour lui est prodigieuse. C'est grâce à cette connaissance qu'il est en mesure d'envoyer dans leurs différentes missions ceux d'entre nous qui sont exactement adaptés à la tâche spécifique à accomplir.

Il peut sembler y avoir une grande similitude entre une transition normale et une autre lorsqu'on la regarde d'ici-bas, mais de notre point de vue, les variations sont énormes. Elles sont aussi grandes, en fait, que les variations dans les personnalités humaines. Ce qui, pour le spectateur terrestre, est la fin de la vie, est, pour nous et pour la personne concernée, le début d'une nouvelle vie. C'est avec la personnalité que nous devons traiter, et c'est en fonction de la personnalité, de la connaissance ou de l'ignorance des questions spirituelles de l'âme qui passe, que notre tâche particulière est gouvernée et notre ligne de conduite réglée. En bref, chaque «mort» est traitée et servie en tenant strictement compte de ses exigences essentielles. Ainsi, nous nous voyons attribuer nos différentes tâches en fonction de nos capacités, de notre expérience, de notre tempérament, etc. Edwin, Ruth et moi-même sommes résolument de tempérament similaire, tandis que nos capacités et notre expérience ont été accrues et élargies par une longue pratique.

Comme vous pouvez l'imaginer, il faut parfois faire preuve d'une grande patience lorsque nous sommes confrontés à des esprits tenaces par de vieilles croyances et idées qui n'ont aucun rapport avec la vérité, les faits et les réalités de la vie spirituelle, et il faut parfois un travail ardu pour libérer la personne nouvellement arrivée de tant de choses qui l'inhibent mentalement et l'empêchent de progresser spirituellement. Vous comprendrez donc qu'il est sage de choisir des instruments qui conviennent parfaitement au travail à accomplir, afin de ne pas aggraver un cas difficile ou embarrassant.

Le monde des esprits ne fait jamais les choses à moitié, pour reprendre une expression familière, et ce qui peut apparaître comme une imprudente ra-

pidité aux yeux des personnes incarnées est parfaitement adéquate pour nous qui devons accomplir le travail. Aucune peine n'est épargnée. Nous disposons d'un temps infini, d'une patience immense, ainsi que des services d'une multitude de personnes toujours disponibles. Il n'y a pas de bavure, pas d'erreur, rien n'est laissé au hasard. C'est pourquoi le directeur du bureau central, qui nous connaît, nous envoie en mission sur terre avec une confiance totale dans le choix qu'il a fait de nous, tandis que, de notre côté, nous avons une confiance totale dans le fait qu'on ne nous confie pas une tâche qui dépasse nos capacités d'exécution.

Après quelques échanges amicaux et quelques questions bienveillantes, notre ami s'est penché sur l'affaire en question. « Il s'agit d'une affaire parfaitement simple, nous a-t-il dit, et qui ne devrait présenter aucune particularité inhabituelle. Il s'agit du décès d'un jeune homme de dix-huit ans. Un jeune homme plein d'entrain, mentalement alerte et réceptif. J'ai gardé ce cas pour vous deux, car je pense qu'il vous sera utile plus tard, lorsqu'il se sera habitué aux choses. Voulez-vous l'emmener chez vous ? Ce serait une bonne idée ». Nous avons acquiescé avec empressement.

Nous avons ensuite posé quelques questions à notre ami afin d'être aussi bien renseignés que possible. Il apparut que la fin terrestre du jeune homme approchait rapidement, qu'il n'avait aucun préjugé sur le sujet de la « vie après la mort » ; son instruction religieuse avait suivi les lignes habituelles mais n'avait pas laissé de très grande impression. Il y avait une heureuse tolérance entre lui et ses parents, mais pas d'affection assez forte pour introduire des complications de nature émotionnelle. Les parents considèrent que la « mort » prématurée de leur fils fait partie de la volonté de Dieu, et ils s'y soumettent donc.

Nous étions d'accord pour dire que ce cas semblait assez simple, et nous ne le regrettons pas, dans la mesure où nous avons connu un certain nombre de transitions très éprouvantes ces derniers temps, et nous nous félicitons de cette nouvelle transition plus facile.

Vous vous demanderez sans doute comment il se fait que nous soyons dirigés, dès le début de nos « travaux », vers la véritable « chambre de la mort », pour reprendre une expression des plus lugubres. D'ailleurs, quelle quantité de morosité et de lamentations elle évoque ! Il semble que toutes les expressions les plus lugubres soient spécialement réservées au simple fait de passer de votre monde au nôtre. Bien sûr, vous n'avez pas besoin de me rappeler que, du point de vue de ceux qui se séparent d'un être cher, l'heure n'est pas à la gaieté et à la « joie abondante ». Pourtant, si la vérité était connue et réalisée, quelle différence cela ferait ? ! Savoir que le défunt accède à la vie

éternelle en esprit, pourrait supplanter définitivement les affres du deuil si étroitement associés à sa transition. L'événement, à l'heure actuelle, n'est-il pas suffisamment éprouvant en soi, sans qu'il soit nécessaire d'en augmenter la tristesse par l'adoption de tant de noirceur ? Ceci, je le crains, est une légère digression. Revenons à nos moutons.

On nous donne le nom, mais pas l'adresse de la personne à qui nous devons rendre visite. En fait, toute la procédure est beaucoup plus simple et donne un très bon exemple de ce que j'ai mentionné il y a un instant concernant la simplicité relative de la vie dans notre monde par rapport à la complexité de la vie dans le vôtre. Tout, direz-vous, doit avoir un début, de sorte qu'une indication doit être donnée quelque part par quelqu'un à un autre que le décès d'une personne particulière est sur le point de se produire, dans une affaire, disons, d'une heure ou deux de temps terrestre. Il est peu probable, les choses étant ce qu'elles sont, qu'un message direct nous soit envoyé par des Terriens nous indiquant qu'une assistance est requise lors d'une mort imminente.

Je n'ai pas l'intention, pour l'instant, de remonter à la source et, à proprement parler, nous, qui entreprenons ce genre de travail, ne sommes pas concernés par les détails de l'organisation qui se terminent par notre présentation aux côtés de l'âme qui passe. Cela fait partie des fonctions logistiques spécialisées qui sont monnaie courante dans les pays de l'esprit. On peut cependant dire ceci : la connaissance qu'une transition est sur le point d'avoir lieu, ainsi que son emplacement précis, est le résultat d'une remarquable transmission d'informations, passées de l'un à l'autre, commençant par cet important personnage, le guide spirituel personnel de l'individu, et se terminant par nous qui entreprenons le travail d'escorte des gens du monde terrestre vers leurs demeures dans le monde spirituel. Entre le premier et le dernier, il y a une chaîne claire des esprits, si je puis m'exprimer ainsi, un échange d'informations effectué par transmission de pensée, avec précision et rapidité.

Au moment présent, alors que Ruth et moi étions assis devant notre ami du bureau central, il ne nous restait plus qu'à recevoir nos « instructions de navigation ». Celles-ci nous ont été données de la manière suivante : notre ami a envoyé un message (par la pensée, bien sûr) à la personne spirituelle qui était présente sur le lieu du décès, à l'effet que nous étions prêts à en prendre la charge lorsqu'il le jugerait souhaitable. La réponse a été immédiate.

Nous pouvions percevoir la lumière telle qu'elle apparaissait à notre ami et, par une sorte de confluence, nous avons été amenés dans le « faisceau de pensées ». Nous étions maintenant en relation directe avec notre ami accompagnateur « à l'autre bout », comme vous diriez. Et maintenant (pour utiliser un langage très peu scientifique), nous n'avions plus qu'à nous projeter le

long de ce rayon-pensée pour nous retrouver à l'endroit exact où nos services étaient requis. Je n'ai pas la moindre idée de la manière dont cela se produit. Tout ce que Ruth ou moi pourrions vous dire, c'est ce que nous faisons, comment nous le faisons, mais pas comment cela se produit ! Croyez-vous pouvoir décrire en termes simples (ou en n'importe quels termes) ce que vous faites lorsque vous pensez, et après l'avoir fait, me dire comment cela se produit ? Essayez cette expérience « simple » par vous-mêmes, et vous comprendrez alors ce que je veux dire !

Nous avons alors remercié notre directeur pour cette nouvelle affaire et, après qu'il nous ait indiqué que le moment était proche, nous nous sommes immédiatement mis en route.

Ruth et moi nous sommes retrouvés dans une chambre d'une maison de dimensions modestes, sans prétention et modérément prospère en ce qui concerne les biens terrestres. Une infirmière était présente et des membres de la famille étaient à proximité. Il était évident qu'ils pensaient que la fin n'était pas loin, et le médecin semblait avoir fait tout ce qu'il pouvait pour rendre les choses plus faciles pour son patient.

Il semblait également qu'un ministre de leur église ait quitté la pièce depuis peu. Il y avait des signes évidents que des demandes de prières avaient été envoyées, mais celles-ci étant formulées dans les termes habituels de l'obscurité théologique, et étant en outre totalement inadaptées aux événements sur le point de se produire, elles étaient totalement inefficaces pour atteindre quelque objectif que ce soit au-delà d'une satisfaction douteuse pour les personnes présentes à ce moment-là. Il s'agissait toutefois d'une question que Ruth et moi avons rapidement été en mesure (et qualifiés) de régler. Nous l'avons fait en demandant un flux descendant de puissance utile pour compléter nos propres ressources et capacités naturelles. Elle se manifesta instantanément et fut clairement observable dans les faisceaux lumineux qui se diffusèrent autour de nous.

Il était évident que dans peu de temps, cet individu mourant se joindrait à nous. Nous commençâmes donc nos petits préparatifs. Ruth se posta à la tête du lit, à portée de main de la tête du jeune homme, et posant ses mains sur son front, elle lui lissa doucement les tempes.

Nous ne sommes jamais certains que nos soins soient perçus ou ressentis, à moins que le « patient » ne révèle un signe ou un autre indiquant qu'il (ou elle) les a perçus. Dans ce cas, il était évident que Ruth faisait une forte impression, car en même temps qu'elle posait ses mains sur la tête du mourant, celui-ci tournait les yeux vers le haut, comme s'il cherchait ou essayait de percevoir l'origine de cette sensation agréable et apaisante.

Il était même possible qu'il puisse voir Ruth ; et si c'était le cas, ce serait tant mieux.

Nous avions tous les deux endossé une réplique de nos anciens vêtements terrestres, Ruth étant vêtue d'un gai vêtement d'été, paraissant très naturelle et normale, et tout à fait charmante. Il est nécessaire de le souligner, car notre but était (et est toujours) de ne pas apparaître comme des « êtres célestes », autant qu'il est possible de l'être. (Lorsque Edwin est venu à ma rencontre lors de ma propre transition, il s'est présenté à moi vêtu de sa tenue terrestre habituelle. S'il s'était présenté à moi dans ses vêtements d'esprit, il y a tout lieu de croire que j'aurais été suffisamment terrifié pour penser que si le pire n'était pas arrivé, il ne tarderait pas à venir).

Je me suis installé au pied du lit du jeune homme et j'ai dirigé mon regard sur lui. Je lui ai souri et lui ai fait un signe de la main pour le rassurer. Jusqu'à présent, les choses se déroulaient très favorablement ; si seulement tous les événements étaient aussi sereins.

Le grand moment de sa vie était maintenant arrivé. Je me plaçais à peu près au milieu du lit, du côté opposé à Ruth. Le jeune homme avait sombré dans un doux sommeil. Ce faisant, son corps spirituel s'éleva lentement au-dessus de son corps physique inerte auquel il était attaché par un cordon d'argent brillant (la ligne de vie, comme on l'appelle). J'ai placé mes bras sous la forme flottante ; il y a eu un léger frémissement momentané, le cordon s'est détaché, s'est rétracté et a disparu.

Pour les parents présents dans la chambre, le jeune homme était « mort » et « parti ». Pour Ruth et moi, il était vivant et présent.

Je l'ai pris dans mes bras, comme on le ferait pour un enfant, tandis que Ruth a de nouveau posé ses mains sur sa tête. Un léger mouvement de ses mains pendant une minute ou deux pour s'assurer qu'il soit paisiblement à l'aise, et nous étions prêts à entamer notre rapide voyage vers notre maison.

Pendant tout le trajet, Ruth tenait l'une des mains du jeune homme, lui donnant ainsi de l'énergie et de la force, tandis que je le soutenais dans mes bras. Le voyage, comme tous les voyages de ce genre, fut bientôt terminé ; nous avons quitté la chambre lugubre et nous nous trouvions dans notre beau pays et notre maison. Tranquillement et doucement, nous le déposâmes sur un canapé très confortable, Ruth s'asseyant près de lui, tandis que je prenais une chaise au pied du canapé, face à notre nouvel arrivant. Eh bien, mon cher, remarqua Ruth avec une satisfaction évidente, je pense vraiment qu'il ira bien.

Il ne nous restait plus qu'à attendre le réveil qui, dans la nature des choses, ne tarderait pas à venir.

Nous avions déjà pris des dispositions simples, mais généralement efficaces. Le canapé sur lequel le jeune homme avait été allongé était placé près d'une fenêtre grande ouverte, dans une position telle que, sans le moindre mouvement de la tête, on pouvait voir une vue enchanteuse des jardins à l'extérieur, tandis qu'à travers une trouée dans une rangée d'arbres, on pouvait avoir une vue lointaine de notre belle ville, claire et colorée. Sur le mur qui fait face à la chambre, un grand miroir est accroché, de sorte que le reflet du reste de la pièce, avec tout ce qu'il suggère en termes de confort et d'aisance, peut être observé en tournant simplement les yeux. On entendait au loin des voix d'enfants et les oiseaux chantaient avec leur vigueur habituelle.

Telle était la situation agréable qui attendait notre nouvel ami lorsqu'il émergea de son sommeil court mais réparateur, et c'est souvent à ce moment-là que commence notre véritable travail !

2. L'ÉVEIL

Ruth fut la première à parler lorsque le jeune homme a ouvert les yeux.

— Eh bien, Roger, dit-elle, comment te sens-tu ? (Notre ami au bureau nous avait donné son prénom, ce qui était suffisant à toutes fins utiles).

Roger ouvrit encore plus grand les yeux et se tourna vers Ruth. Pourquoi, dit-il, je vous ai vue... quand était-ce ? Il y a peu de temps. Qui êtes-vous ?

— Juste une amie pour vous aider. Appelez-moi Ruth.

— Et vous, monsieur. Je crois me souvenir que vous étiez assis au pied de mon lit.

— C'est vrai, ai-je dit. Le souvenir deviendra plus clair dans un moment ou deux.

Roger commença à se redresser, mais Ruth le repoussa doucement sur les coussins. Maintenant, Roger, dit-elle, l'ordre du jour est que vous restiez tranquillement là et que vous ne parliez pas trop.

Le garçon regarda par la fenêtre.

— Jolie vue, n'est-ce pas, dis-je en montrant la fenêtre. Vous sentez-vous à l'aise ? C'est vrai. Maintenant, vous vous demandez de quoi il s'agit. Avez-vous une idée de ce qui s'est passé ?

— Je n'en ai qu'une vague idée.

— Mais ce qui est formidable, c'est que vous vous sentez maintenant en pleine forme. Tous les maux ont disparu. N'est-ce pas ?

Roger acquiesça et sourit lorsque la prise de conscience lui apparut. « Oui, plutôt, merci. » Le garçon n'était manifestement pas du genre nerveux, et il semblait inutile de cacher la vérité plus longtemps. J'ai croisé le regard de Ruth, qui a acquiescé.

— Roger, mon cher ami, commençai-je, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer. Vous aviez parfaitement raison, vous nous avez vus, Ruth et moi, il y a peu de temps. Nous étions dans votre chambre à la maison, et vous étiez très malade, si malade que le médecin n'a pas pu vous tirer d'affaire. Alors Ruth et moi sommes venus vous faire passer dans un autre monde, un monde merveilleux. Vous saisissez ?

— Alors, je suis mort. C'est ça ?

— C'est bien ça, jeune homme. Vous n'avez pas peur ?

— Non, je ne crois pas. Il a marqué une pause. Je ne m'attendais pas à une telle chose, a-t-il ajouté.

— Non, je ne pense pas que vous l'ayez fait. Qui le sait, si ce n'est les quelques rares personnes qui savent ce qui va arriver ? Honnêtement, à quoi vous attendiez-vous ?

— Je ne m'en souviens plus...

— Des anges aux grandes ailes, au visage sévère, à l'air très froid et distant ? Si vous aviez vu quelque chose de semblable, qu'auriez-vous ressenti et pensé ? Vous n'avez pas besoin de me le dire, je vais répondre à votre place. Vous auriez pensé qu'ils étaient venus vous emmener pour être évalué par un juge terrible, quelque part dans la Haute Cour du Ciel. Et malheur à vous si vous vous étiez mal comporté, mon garçon.

Ruth a éclaté de rire, tandis que Roger, qui avait perçu mon regard et l'avait interprété correctement, s'est mis à rire lui aussi.

— Laissez-moi vous dire tout de suite, Roger, qu'il n'y a pas de juges, ni même un seul grand juge, dans ce monde, le monde des esprits. S'il y a des jugements à faire, nous les faisons nous-mêmes, et nous nous débrouillons très bien. Vous verrez que vous deviendrez extrêmement critique envers vous-même, comme nous le sommes tous. Nous pouvons même être très durs avec nous-mêmes. Alors, quoi que vous ayez pu penser du jugement dernier, chassez cette idée de votre esprit. Cela n'existe pas, n'a jamais existé et n'existera jamais.

— J'imagine que vous vous demandez ce qui va se passer ensuite, ai-je poursuivi. La réponse est simple : Rien ! Au moins pour un petit moment, jusqu'à ce que vous vous sentiez revigoré, et ensuite nous pourrions partir tous ensemble et explorer un peu les choses. Qu'en pensez-vous ?

— Cela me plaît beaucoup, mais il y a quelque chose que je voudrais savoir. Roger a regardé autour de lui. À qui appartient cette maison et qui êtes-vous ? Je vois bien que vous êtes un aumônier, mais la couleur de votre soutane n'est pas celle que j'ai déjà vue.

— Quant à la maison, c'est la mienne, bien qu'elle soit en réalité la nôtre, puisque Ruth vit la plupart du temps avec moi, tout comme un vieil ami ecclésiastique que vous rencontrerez plus tard. Quant à mes vêtements, ceux que je porte ne sont que des répliques de mes vêtements terrestres que j'ai mis spécialement pour vous. J'ai de véritables vêtements spirituels, mais si je les avais portés, ainsi que ceux de Ruth, lorsque nous sommes allés vous chercher dans votre chambre, nous aurions pu ressembler à ces anges sinistres et rébarbatifs dont j'ai parlé tout à l'heure. Et nous aurions eu beau arborer des visages agréables et des sourires, il ne fait aucun doute que vous auriez été très effrayé. Regardez-nous donc tels que nous étions lorsque nous vivions sur terre, et regardez-vous maintenant tels que vous étiez sur terre il y a très peu de temps.

Roger jeta un coup d'œil à ses vêtements et découvrit qu'il portait un pantalon de flanelle et une veste brune, ainsi qu'une paire de grosses chaus-sures aux pieds. Il s'agrippa au tissu comme pour se rassurer sur sa réalité. Il a même saisi fermement son bras pour s'assurer qu'il était bien solide ! Puis il posa un pied sur le sol et le piétina légèrement.

— C'est du solide, hein, Roger ?

Ruth alla chercher sur une table latérale une énorme coupe de fruits qu'elle offrit au jeune homme. Vous trouverez ces fruits très vrais, eux aussi, dit-elle en souriant ; prenez ce qui vous plaît. Ils sont délicieux et vous feront le plus grand bien. Nous les gardons « spécialement ».

Nous avons tous les trois pris un fruit, et Ruth et moi avons attendu que le garçon s'attaque au sien. Tout d'abord, il l'a regardé attentivement, le tournant et le retournant dans sa main (c'était une prune qu'il examinait) et semblait indécis quant à ce qu'il devait en faire.

Il n'y a bien sûr qu'une seule chose à faire avec une belle prune juteuse, surtout si elle a été cultivée dans le monde des esprits, c'est de la manger. C'est ce que nous avons fait, Ruth et moi, tandis que Roger observait attentivement ce qui allait se passer. Il s'attendait sans doute à voir un torrent de jus s'écouler sur nos vêtements. Ses yeux se sont ouverts d'étonnement lorsqu'il a vu le jus s'écouler, avec certitude, et, avec la même certitude, disparaître, laissant nos vêtements non tachés. Ainsi encouragé, il suivit notre exemple et fut fou de joie devant cette apparente magie.

— Rien n'est gaspillé ici, Roger, expliqua Ruth ; tout ce qui est indésirable retourne à sa source. Rien n'est détruit. Vous ne pouvez rien détruire, même si vous essayez de toutes vos forces. Si vous constatez que vous n'avez plus besoin d'une chose ou que vous ne la désirez plus, elle s'effacera tout simplement, elle s'évaporerait devant vos yeux. Mais elle n'est pas perdue ; elle retournera à la source dont elle est issue. Si nous ne voulions pas de cette maison et de tout ce qu'elle contient, elle disparaîtrait et il n'y aurait rien d'autre à voir que le sol sur lequel elle se trouve. Il en va de même pour tout ce que vous voulez nommer. Dans le monde des esprits, tout est vivant, il n'y a pas « d'objets inanimés ». Les choses sont mieux gérées ici que sur l'ancienne terre, ne pensez-vous pas, d'après le peu que vous avez vu jusqu'à présent ?

Roger remercia Ruth pour ses explications. Il semblait hésiter à parler, bien que Ruth lui ait recommandé de ne pas trop parler pour l'instant. Cependant, après avoir réfléchi aux paroles de Ruth, il s'est tourné vers moi avec un air perplexe :

— Vous étiez évêque, ou quelque chose comme ça ? demanda-t-il.

— Oh là là, non, j'ai ri ; rien d'aussi grandiose ni d'aussi exalté. Vous vous basiez sur la couleur du vêtement que je porte. Non, je n'étais que Monseigneur lorsque j'étais sur terre. Certains de mes amis là-bas m'appellent encore par mon ancien titre. Cela leur plaît et ne fait pas de mal, bien que nous n'ayons pas de tels titres et signes distinctifs ici. Cependant, si vous souhaitez utiliser le même nom, n'hésitez pas à le faire. C'est utile et ce n'est pas « contraire au règlement ». Ruth l'utilise toujours.

Je voudrais ici faire une ou deux observations qui me paraissent opportunes. Ce que je vous expose est le récit d'un cas réel, d'un événement réel, bien qu'il soit typique de beaucoup d'autres. Le jeune homme, Roger, était une personne ayant une existence réelle, qui est venue dans le monde des esprits dans les circonstances que je vais vous exposer.

Encore une fois, on peut s'opposer à la conversation telle que je vous l'ai racontée. D'aucuns objecteront que l'ensemble est trop effroyablement désinvolte et trivial pour mériter qu'on s'y attarde un seul instant, qu'il s'agit d'une conversation frivole et de troisième ordre, qui n'aurait certainement pas lieu dans une région que l'on pourrait qualifier de « paradis », et que le « paradis » doit certainement se dérouler sur des bases beaucoup moins banales et beaucoup plus saintes et spirituelles.

On peut se plaindre que toute personne effectuant « l'horrible changement » de la vie à la mort et de la mort à la vie éternelle (vie « surnaturelle ») aurait des choses bien plus graves à penser et à discuter que les frivolités conversationnelles que je « prétends » avoir.

Fort d'une longue expérience des transitions, à commencer par la mienne, je le sais sans l'ombre d'un doute : lorsque le dernier souffle terrestre a été rendu et que la vie a commencé dans le monde des esprits, il n'y a jamais la moindre envie, à ce moment vital, de penser en termes de savantes dissertations théologiques ou de se laisser aller à de quelconques « platitudes pieuses ».

Toute âme qui arrive dans ce monde ou dans d'autres royaumes du monde spirituel, sans aucune connaissance de la vie ici, se préoccupe d'une chose et d'une seule : que va-t-il se passer ensuite ? C'est tout simplement cela. Parce que nous sommes des habitants du monde des esprits, nous ne sommes pas devenus de grands rhétoriciens, qui ne s'expriment que dans de longues périodes d'éloquence sur des sujets de la plus haute considération spirituelle. Dieu merci, ce n'est pas le cas. Nous sommes des personnes normales et rationnelles, qui parlent et agissent de manière normale et rationnelle.

Supposons que Ruth et moi, en prenant Roger en charge, ayons adopté un comportement grave et une attitude sinistre, que pensez-vous qu'il serait arrivé à lui et à nous ? Le garçon aurait été terrifié, alors qu'en vérité, il n'y avait aucune raison d'avoir peur, et tout cela dans quel but ? Simplement pour que Ruth et moi apparaissions et agissions comme des gens malavisés croient que nous devrions apparaître et agir, en tant qu'habitants du monde de l'esprit ?

Et que serait-il advenu de Ruth et de moi ? Nous aurions été jugées totalement inaptes à la profession que nous avons adopté, et aussitôt renvoyés, en disgrâce. Mais cela n'a jamais pu se produire, car nous n'aurions pas été chargés de ce travail si nous avions nourri des idées aussi impensables. C'est ainsi, mes chers amis, que dans notre conversation avec Roger, comme avec des milliers d'autres personnes dont nous nous sommes occupés, nous ne sommes que nous-mêmes. Après tout, il s'agit d'un monde de vie, d'activité et de vérité, et non d'un simulacre, d'une ombre, d'une moquerie moralisatrice de l'existence. Comme nous sommes heureux qu'il en soit ainsi ! Nous préférons notre forme de « paradis » à l'étrange conception qui prévaut dans certains milieux sur terre. Revenons maintenant à mon récit.

Roger eut envie de se lever de son canapé, signe qu'il reprenait des forces et de la vigueur. Le fruit avait amélioré sa condition, comme nous le savions. Dans ce genre de choses, il n'y a pas d'échec. En même temps, il n'aurait pas été bon de le laisser tester ses forces trop loin, et donc pour le moment, nous lui avons recommandé de rester là où il était. C'était (et c'est toujours le cas, bien sûr !) un garçon très aimable, et il était prêt à se plier à toutes nos suggestions. Dans des cas comme celui-ci, c'est-à-dire dans les premiers moments de l'arrivée d'un « nouveau défunt », tout dépend des petits incidents, de ces choses familières, très importantes en elles-mêmes, et extérieurement si rassurantes et réconfortantes.

Une longue expérience nous a appris que souvent le plus petit incident, le plus insignifiant, peut faire beaucoup plus pour apporter la paix et la tranquillité mentale au nouvel arrivant sur les terres spirituelles que ne le feraient une centaine de dissertations parmi les plus brillantes. C'est pourquoi nous introduisons délibérément des éléments apparemment insignifiants. Et je ne peux mieux illustrer cela qu'en racontant ce qui s'est passé ensuite dans notre prise en charge de Roger.

Le jeune homme tourna soudain son regard vers la fenêtre, attiré par un bruit d'ailes battant sur le rebord de celle-ci, lorsqu'il s'aperçut qu'un petit oiseau avait fait son entrée dans la pièce et s'était perché à moins d'un mètre de lui. Roger resta parfaitement immobile, comme s'il n'osait pas bouger de peur d'effrayer le petit visiteur. Ruth, cependant, appela l'oiseau, qui vola immédiatement vers elle et se percha sur son doigt tendu. L'oiseau était vêtu d'une élégante livrée de plumes gris pâle.

Roger a été très intéressé lorsque Ruth a transféré l'oiseau sur son propre doigt.

— Il nous rend souvent visite ici, ai-je dit, bien qu'il appartienne en réalité à deux de mes vieux amis terriens.

— Alors que fait-il ici ? demanda Roger.

— Mes amis l'avaient trouvé en grande détresse alors qu'il n'était qu'un oisillon ; ils l'ont soigné, l'ont vu grandir, mais malheureusement, il est mort. Il est peut-être devenu un peu trop audacieux, il a fait des excès, il a eu une sorte de crise soudaine et il est mort presque aussitôt. C'est vraiment dommage. Il était comme vous, Roger, vous, et il commençait à peine sa vie. Et exactement comme vous, Roger, il est passé dans ces belles contrées, et a été soigné immédiatement, comme nous essayons de le faire pour toutes les âmes humaines qui viennent à nous. Ce petit oiseau, si insignifiant sur terre, et l'action de mes deux amis, tout aussi insignifiants, n'ont pas été perdus. Leur affection pour ce petit atome de vie a préservé cette vie pour toujours. Actuellement, il fait partie de la « maisonnée » d'un vieil ami commun, qui a déjà d'autres compagnons oiseaux et animaux. C'est une joyeuse famille, et nous vous emmènerons le voir, lui et eux. Ne trouvez vous pas qu'il est plutôt beau ?

— Oui, en effet. Quel genre d'oiseau est-il ?

— Lorsqu'il est arrivé chez nous, il était d'un gris beaucoup plus foncé et n'était pas très grand. Mais il a grandi et sa couleur, comme vous le voyez, est maintenant presque gris tourterelle. De quel genre d'oiseau s'agit-il, avez-vous dit ? Un simple moineau.

Ruth s'indigna que je parle de lui comme d'un être commun, et je dus me rétracter, ce qui n'était pas la première fois depuis que j'étais venu dans le monde des esprits.

Roger jouait encore avec l'oiseau lorsque Ruth aperçut deux visiteurs qui s'approchaient de la maison. Ils marchaient tranquillement dans le jardin, s'arrêtant souvent pour examiner les fleurs qui poussaient à profusion autour de la maison. À mesure qu'ils s'approchaient, nous les reconnûmes comme de vieux amis qui étaient souvent venus nous voir auparavant. L'un des deux, le plus grand, était de nationalité chaldéenne, l'autre égyptienne.

J'ai dit à Roger qu'il ne devait en aucun cas se lever lorsque ces deux visiteurs entreraient dans la pièce, car ils savaient tous deux à quoi servait ce canapé, sur lequel s'étaient reposées de nombreuses personnes nouvellement arrivées.

Ruth et moi sommes allés à la porte pour accueillir nos visiteurs, et des salutations cordiales ont été échangées. Le Chaldéen s'appelait Omar, nom sous lequel il était universellement connu. C'était un homme d'une apparence frappante, dont le trait le plus remarquable était sa chevelure d'un noir de corbeau, qui contrastait tellement avec la légère pâleur de son teint. C'était, sans aucun doute, l'une des âmes les plus joyeuses que l'on puisse rencontrer dans ces contrées, et il était largement réputé pour son sens aigu de l'humour.

— Voulez-vous entrer, Omar, ai-je dit, et voir notre « patient » ? Il m'a répondu qu'ils en seraient ravis et nous avons rapproché deux chaises du canapé.

— Alors, mon fils, comment vous sentez-vous ? Heureux ? Reposé ? Omar s'est tourné vers nous : « Roger se demande qui je suis. Peut-être se demande-t-il ce que je suis. »

— Tu vois, Omar, tu es vraiment la première personne qu'il voit porter des vêtements spirituels. N'est-ce pas, Roger ?

— Oui, c'est vrai, et je suis un peu perdu. Vos vêtements, dit-il à Omar, sont si différents de ceux de Monseigneur.

— Différents de ceux qu'il porte maintenant parce qu'il ne voulait pas vous effrayer. Vous n'avez pas peur de moi, n'est-ce pas Roger ? Il n'y a pas lieu de l'être, mon cher fils, car je suis vraiment inoffensif, et mes deux amis, vos deux amis, s'en porteront garants. Peut-être me prenez-vous pour un ange ! C'est mieux que d'être pris pour un diable. Savez-vous, Roger, qu'il y a des gens charmants sur terre qui me qualifieraient de diable, oui, et vous aussi ; en fait, nous tous ici ! Trouvez-vous que Ruth a l'air particulièrement satanique ? Monseigneur, il y a certainement un soupçon de soufre en lui. Eh bien, c'est une bonne chose que nous puissions rire, même si ces mêmes

personnes gentilles nous le refuseraient. En ce qui me concerne, je ne me sens pas du tout saint, et Monseigneur est un pécheur bien trop endurci pour s'en approcher à moins d'un kilomètre.

Omar se tourna vers moi : « Je dois partir maintenant, dit-il, embrasser mes amis sur terre ». Puis il prit Roger par la main, la tint un instant et lui tapota la joue. Soyez béni, mon fils, dit-il, reposez-vous, puis demandez à vos amis qu'ils vous montrent les gloires de ce pays. C'est votre monde natal, maintenant, vous savez. Et entre nous, nous en sommes plutôt fiers.

3. UNE PREMIÈRE VUE

Lorsque nous sommes retournés à la maison après nous être séparés d'Omar et de son compagnon, nous avons vu que Roger avait quitté son canapé et qu'il était maintenant penché à la fenêtre. Nous l'avons salué et il nous a répondu par un signe de la main.

— On dirait qu'il a complètement retrouvé sa vigueur, fis-je remarquer à Ruth.

— Il n'y a aucun doute à ce sujet, je dirais.

— Et je dois dire que ce qui a achevé sa « convalescence », c'est bien la visite d'Omar. As-tu remarqué comment il a tenu la main du garçon ? Si je ne me trompe pas, cela lui a redonné de la vitalité. N'est-ce pas un peu dans les habitudes d'Omar ?

Il ne faisait aucun doute qu'un grand changement s'était opéré chez le jeune homme, car il se tenait dans l'embrasure de la porte lorsque nous nous sommes approchés, avec toute l'apparence d'une jeunesse pleine d'entrain. Il n'y avait plus cette légère langueur, si fréquente en pareil cas.

— Eh bien, Roger, dit Ruth, vous avez l'air prêt à tout.

— C'est ce que je ressens, Ruth. Maintenant, Monseigneur, mon cerveau embrumé est devenu clair, et je veux savoir beaucoup de choses. Il saisit un bras de chacun d'entre nous et nous tint fermement.

— Omar vous a certainement donné de la force, à en juger par la pression, observai-je. Il a ri, et c'était bon de l'entendre, car cela montrait mieux que toute autre chose que le jeune homme était maintenant tout à fait lui-même, et que notre tâche serait désormais de l'initier aux merveilles du monde des esprits, une occupation toujours agréable, malgré le fait que nous ayons vécu une opération similaire à maintes reprises.

— Venez, mon garçon, et commençons par le toit.

— Sur le toit ? Pourquoi diable voulons-nous aller grimper sur le toit ?

— Sur terre, Roger, mon cher, il n'y aurait aucune raison. Mais je sais ce que vous voulez dire. Venez et attendez d'y être avant de faire des remarques désobligeantes à ce sujet. Maintenant, sur le toit !

Nous montâmes l'escalier qui menait à l'étage supérieur. Il y avait là un passage, et à peu près à mi-chemin, une petite baie, dans laquelle une brève volée de marches menait à une porte donnant sur un toit plat. C'est là que s'offrit au regard étonné de Roger une vue superbe sur la campagne, un vaste territoire qui s'étendait au loin.

— Roger, jetez un coup d'œil sur ce tableau. Avez-vous déjà vu quelque chose de semblable, ou qui s'en rapproche le moins du monde en termes de beauté ?

Le garçon resta silencieux pendant une minute ou deux avant de faire un tour complet. « Dieu du ciel », dit-il.

— Et c'est à peu près tout, dit Ruth, ces deux mots sont une description complète, s'il en est.

— Monseigneur, Ruth, peu importe lequel d'entre vous, mais l'un d'entre vous doit me dire de quoi il s'agit. Tous ces gens, par exemple. Que font-ils ?

Nous pouvions voir de nombreuses personnes dispersées dans la campagne, certaines à proximité, d'autres à distance ; certaines en petits groupes, d'autres en plus grands, et des individus assis ou marchant seuls.

— Tous ces gens que vous voyez vaquent à leurs diverses occupations, ou peut-être n'ont-ils aucune occupation précise. Regardez ce petit groupe assis sous le grand arbre. Ils peuvent être en train de faire toutes sortes de choses, qu'il s'agisse simplement d'une agréable conversation entre amis, ou peut-être que l'un d'entre eux est en train de faire ce que Ruth et moi sommes en train de faire pour vous : vous introduire dans le monde des esprits. Quoi que fassent ces personnes, personne ne leur dira qu'elles ne devraient pas le faire et les fera passer à autre chose !

— De l'oisiveté absolue, je ne pense pas que vous en trouverez la moindre trace, Roger, parce que personne, pour autant que j'ai pu le découvrir, et Ruth et moi avons fouillé dans toutes sortes d'endroits, personne n'éprouve jamais la moindre envie de ne rien faire, simplement en vertu d'une nature indolente. Il n'y a pas de nature indolente ici. Nous sommes toujours occupés d'une manière ou d'une autre, mais cela ne signifie pas qu'il s'agit d'une vie de travail éternel, par opposition à l'idée ancienne (et toujours actuelle) du

repos éternel. Nous avons tous, chacun d'entre nous, notre temps de repos, et personne ne viendra nous dire qu'il est temps de recommencer à travailler au sens terrestre du terme. Nous avons tous les loisirs dont nous avons besoin et que nous désirons, et nous allons et venons à notre guise. Ce que nous faisons en ce moment, Ruth et moi, ici sur ce toit, est une forme de récréation très agréable pour nous deux, et un changement agréable de notre occupation principale. Pour quelqu'un qui ne le saurait pas, on pourrait croire que nous sommes en train de passer le temps à ne rien faire. Mais, savez-vous, Roger, que nous sommes des millions ici, et nous ne sommes pas surpeuplés non plus, comme vous pouvez le voir, de sorte que même s'il y a beaucoup à faire, il y a beaucoup de gens pour le faire.

— C'est assez simple, Monseigneur, mais je me demande ce que moi-même vais faire.

— Ecoutez mon cher, arrêtez de vous poser de telles questions, dit Ruth. Mon Dieu, vous venez à peine d'arriver dans ce monde. Attendez d'être ici depuis aussi longtemps que nous, et vous verrez qu'on n'est pas toujours si pressé de faire quelque chose.

— Depuis combien de temps êtes-vous ici, Ruth ?

— Oh, ça fait quarante ans que ça dure.

— Et vous, Monseigneur ?

— Depuis à peu près la même heure. Il y a peut-être dix minutes de différence entre nous ! Vous voyez, nous sommes vraiment des résidents chevronnés.

— Et depuis combien de temps Omar est-il ici ?

Ruth et moi avons échangé un regard, et il y a eu un éclat de rire.

— Omar est dans le monde des esprits depuis environ deux mille ans, Roger. Je crois que je ferais mieux de retirer ce que j'ai dit sur le fait d'être des résidents chevronnés.

Le garçon a apprécié notre petite plaisanterie et a ainsi été aidé sur la voie de l'assurance et du bien-être. Puis, Ruth montra les curiosités à Roger.

— Voyez-vous ce grand bâtiment avec le rayon de lumière bleue qui descend sur lui ? C'est une maison de repos pour les personnes qui viennent d'arriver ici. Vous auriez pu y aller. C'est très beau, et on aurait pris soin de vous, avec toute la gentillesse du monde.

— Alors pourquoi m'a-t-on amené ici ?

— Vous n'êtes pas désolé, n'est-ce pas ?

— Non, non, je ne pourrais jamais être cela.

— La suggestion de vous amener ici est venue de la personne particulière qui nous envoie dans nos diverses missions pour aider les gens lorsqu'ils traversent ce monde. Il a pensé que ce serait une bonne idée, et nous ne devrions pas songer à remettre en question sa sagesse. Ce n'est pas la première fois que cela se produit, loin de là ; de nombreuses personnes ont eu un premier aperçu du monde des esprits alors qu'elles étaient allongées sur le canapé d'en bas. C'est bon pour eux, et c'est bon pour nous.

Roger désigna les maisons de toutes sortes que l'on pouvait apercevoir, certaines presque enfouies dans les arbres, d'autres sur un terrain plus dégagé. À qui appartiennent-elles ? demanda-t-il.

— Elles appartiennent aux habitants de la région, répondit Ruth. Une fois que vous avez le droit de posséder une maison, rien ne vous empêche d'en avoir une. Ici, tout est possédé dans les mêmes conditions, quel que soit l'objet, même vos vêtements spirituels. Cela ne veut pas dire que vous devez vous promener nu à l'extérieur parce que, par malchance, vous n'avez pas gagné le droit de posséder des vêtements ! Les lois naturelles fonctionnent ici de manière rationnelle.

Je me suis lancé dans la conversation : « En fait, ce n'est pas tout le monde qui possède une maison ici, Roger. Certaines personnes ne veulent pas s'encombrer d'une maison ; bien qu'encombrer ne soit pas le mot exact à utiliser, car aucune maison, qu'elle soit grande ou petite, ne peut être une source d'encombrement dans le vieux sens du terme. Mais il y a des gens qui ne ressentent pas le besoin d'avoir une maison, et donc ils n'en ont pas. C'est très simple. Tout d'abord, le soleil brille toujours dans ces régions et dans d'autres, il n'y a pas de vent désagréable ni de froid. C'est toujours la même chaleur, constante et agréable, que vous pouvez ressentir aujourd'hui. Il n'y a donc rien dont nous ayons besoin de nous protéger comme sur terre, du point de vue des éléments. Quant à l'intimité, il y a des myriades d'endroits (vous pouvez en voir quelques-uns d'ici) qui vous procureront toute la solitude dont vous aurez besoin ».

— Quels sont ces grands bâtiments au loin ? demanda notre ami.

— Il s'agit des différents établissements d'enseignement de la ville. En fait, c'est la ville. On y trouve tout ce qui a trait à la connaissance et on peut y acquérir mille talents. Vous pouvez devenir technicien dans n'importe laquelle des professions variées qui font toutes partie de la vie du monde spirituel.

Nous continuâmes ainsi, montrant à Roger d'innombrables choses, expliquant ceci, donnant des raisons pour cela, et apportant une compréhension

plus claire à un jeune esprit qui avait quitté la terre (comme tant d'autres) sans aucune connaissance de la partie la plus importante de l'Univers : le monde des esprits. Il pouvait voir, étalée devant lui dans un espace apparemment illimité, la stupéfiante campagne, avec la verdure éclatante, les riches couleurs qui abondent de tous côtés, les douces ondulations qui mènent à l'eau scintillante d'un lac ou d'une rivière. Les jardins soigneusement aménagés, les fleurs, les oiseaux, toute la nature paradisiaque, avec le ciel bleu au-dessus.

J'ai ensuite suggéré que nous descendions du toit. Roger admira la propreté et le confort solide des différentes salles dans lesquelles il jeta un coup d'œil en descendant, et lorsque nous eûmes enfin atteint la pièce inférieure qu'il connaissait maintenant si bien, il aborda une question qui, nous le voyions, lui tenait à cœur.

— Où, Monseigneur, vais-je devoir vivre ?

— Vous n'aurez pas à vivre quelque part en particulier, Roger, répondis-je. Vous pouvez vivre où vous voulez, mais je crois savoir que vous n'avez pas de maison à vous. Vous pourriez en avoir une si vous le souhaitiez, mais le feriez-vous ? Ce serait un peu comme vivre en solitaire, même en ayant beaucoup de visiteurs d'une manière ou d'une autre. Vous ne pourriez pas vraiment vous sentir seul ici, et vous n'auriez qu'à franchir le seuil de votre porte pour trouver des gens qui chasseraient rapidement toute solitude. Cependant, Ruth et moi comprenons ce que vous voulez dire, et j'aimerais donc vous faire cette suggestion, si elle correspond à vos propres idées en la matière. Voudriez-vous vivre dans cette maison avec nous ? Vous voyez la taille de la maison : il y a beaucoup de place, et de la place en plus. Il y a toutes sortes de petites choses qui vous intéresseront, sans que vous ayez à sortir. Restez ici aussi longtemps que vous le souhaitez, et soyez sûrs d'une chose : vous ne serez jamais déçus.

— Nous ne pouvons pas prévoir l'avenir absolu et le temps, comme vous l'aurez deviné, n'a que peu d'importance. Ruth et moi, ainsi qu'Edwin, que vous n'avez pas encore rencontré, faisons ce travail, entre autres, depuis des années. Il est probable que nous continuerons encore pendant de nombreuses années. Aucun d'entre nous n'est fatigué de ce travail. Mais même si nous changions de travail, nous souhaiterions toujours avoir notre maison ici.

— La progression spirituelle est une autre affaire, Roger. Car lorsque nous nous élevons ou que nous progressons sur la route, il se peut que nous nous déplaçons dans d'autres quartiers. Nous n'avons pas besoin d'y penser pour l'instant. Rejoignez notre petite famille. En d'autres termes, restez où vous êtes. Cela ne devrait pas être difficile, car vous n'avez pas de « biens et de meubles ».

Le garçon a commencé à exprimer sa gratitude, mais nous l'avons arrêté. Il n'y avait pas besoin de mots, ses pensées suffisaient.

— Voilà qui est réglé, dit Ruth, et maintenant, Roger, dites-nous ce que vous pensez de la situation.

Notre ami s'installa dans un fauteuil confortable et parut très perplexe. « Ce que je n'arrive pas à comprendre, dit-il, c'est comment tout ce que vous m'avez montré s'accorde avec la religion. On ne m'a pas appris grand-chose et je n'ai jamais su exactement à quoi m'attendre. »

— Vous n'êtes pas le premier à vous poser cette question, Roger. Des millions de personnes se la posent de même. Ruth et moi l'avons fait. Nous n'étions pas dans un meilleur cas que vous. En fait, lorsque vous êtes sur terre, tout ce monde des esprits est considéré comme la « vie après la mort », le « monde d'après », et n'est traité que du point de vue religieux, sauf par un petit nombre de personnes relativement choisies. Je les qualifie d'élus parce que ces quelques personnes possèdent la vérité, pas toute la vérité, bien sûr, mais suffisamment pour être absolument à l'aise. Les religions de la terre se sont arrogé des droits sur cette vie auxquels elles n'ont pas droit. Le passage de la terre au monde des esprits n'est pas une affaire religieuse, c'est un processus purement naturel, qui ne peut être évité. Vivre une bonne vie sur terre n'est pas une question religieuse. Pourquoi le serait-elle ? Avez-vous vu des signes de ce genre ici, Roger ? Mais qui osera dire que nous ne vivons pas bien, que nous ne menons pas une vie décente ici ?

— Prenez ensuite le nombre total de religions sur terre. Rien que parmi les chrétiens, il y en a des milliers qui croient tous en quelque chose de différent les uns des autres.

— J'ai lu quelque part qu'aucune religion ne possédait toute la vérité, mais que chacune en possédait un peu, de sorte que, toutes ensemble, elles avaient la vérité entre elles. N'est-ce pas, Monseigneur ?

— C'est vrai. J'ai entendu parler de cette théorie, mais réfléchissez à ce qu'elle implique. Tout d'abord, comment savoir quelle est la vérité parmi toutes les autres affirmations d'une Église particulière. Faut-il se contenter de ce fragment, s'il peut être découvert, ou tenter l'impossible, rejoindre tous les corps religieux disséminés sur la terre, et devenir ainsi détenteur de toute la vérité, même si l'on a du mal à trier les faux moutons des vrais boucs ?

Le garçon poussa un grand éclat de rire.

— Tu peux rire, Roger, mon garçon, mais c'est ce qui se passe en fin de compte.

— Assis sur cette chaise, dans cette pièce, dans le monde des esprits, il me semble qu'il y a loin de la coupe aux lèvres à l'église le dimanche, comme j'en avais l'habitude parfois.

— Seulement de temps en temps ? dit Ruth ; c'est vilain de la part d'une si jeune personne !

— Je sais à quoi vous pensez, ai-je dit ; cette sortie à l'église le dimanche, avec l'ecclésiastique, la chorale, le sermon et la collecte, ne l'oubliez pas ! Surtout les sermons qui ne semblaient pas avoir de rapport avec ce que vous savez aujourd'hui. Comment cela aurait-il pu être le cas, de la part d'un pasteur ordinaire ? Comment peut-on s'attendre à ce qu'une personne, ou un pasteur, soit capable d'instruire les autres sur un sujet particulier, ou sur n'importe quel sujet, alors que l'instructeur n'en sait littéralement rien ? C'est là le vrai problème. L'ignorance ou le manque de connaissances. Pourtant, c'est son travail, le travail du prêtre, de savoir. J'aurais dû savoir, mais je ne l'ai pas fait. Une personne dans ma position sur terre aurait dû pouvoir dire à une personne dans la position de Ruth, ou la tienne, Roger, tout ce que nous savons en ce moment. Les occasions de le savoir ne manquent pas.

— Quelle triste et misérable affaire, quand on y pense. Voici ce monde magnifique dans lequel nous vivons, et pourtant, sur terre, il a été enveloppé et obscurci par une multitude de croyances extraordinaires, de conditions, de limitations, d'idées fausses, et je ne sais quoi d'autre encore. L'un ne peut être réconcilié avec l'autre. Comme l'huile et l'eau, ils ne se mélangent pas. Contrairement à ces deux substances, il n'y a rien pour les émulsionner, pour ainsi dire. Ils sont introuvables.

— Curieux, n'est-ce pas, comme les religions de la terre ont pris autorité sur nous ; c'est ce qu'elles pensent ? Elles ne peuvent pas nous considérer en termes de réalité solide, de vie rationnelle, de respiration, de travail, de jeu, d'entraide. Elles considéreraient l'oiseau que vous avez là, Roger, comme trop scandaleux, trop absurde pour qu'il soit possible d'y penser, même de loin. Pourtant, ce petit compagnon gris fait partie de la vie dans ces contrées, et c'est une belle partie de la vie. Combien de personnes ont leurs amis animaux sur terre comme partie intégrante de leur vie ? Des milliers, mais la même chose nous serait refusée ici, si certaines personnes sur terre avaient leur mot à dire. Ce n'est pas religieux, ce n'est pas ce que l'on recherche dans les sphères spirituelles. Ce n'est pas le genre de chose que Dieu autoriserait, parce que c'est trop terrestre et frivole. Cela nous ramène à cet ange épouvantable dont je t'ai parlé, Roger, lorsque tu as ouvert les yeux alors que tu étais allongé sur le canapé.

— Tout cela peut se résumer ainsi, Roger, mon ami : les religions terrestres ne savent rien du tout de ce monde, de la vie que nous vivons. Elles ne

semblent pas capables d'évoquer dans leur esprit une quelconque vision ou image de ce qu'il pourrait être. Mais ils sont certains de ce qu'il ne peut pas être (personne ne sait sur quelle base), qu'il ne peut pas être du tout comme cela. Aucun homme sur terre ne serait prêt à suggérer (s'il était sain d'esprit) que la seule chose à laquelle il faut s'attendre est une vie sans rien faire pour l'éternité, dans un lieu ou une région qui serait simplement vaporeux, un vide. La seule pensée d'une telle existence (et ce serait à peine cela) le remplirait d'une profonde horreur, et le déciderait à ne pas souhaiter survivre dans des conditions aussi épouvantables. Et personne ne pourrait le blâmer.

— Maintenant, Roger, sortons et rendons une petite visite. Emmenez l'oiseau avec vous. Il pourrait vous montrer le chemin, sans nous. Allez, venez.

4. *UNE VISITE*

Notre promenade à travers la campagne fut une autre révélation pour Roger, non seulement par sa beauté et ses enchantements, mais aussi par les nombreuses salutations amicales que nous reçûmes de toutes parts. Ces dernières, pour la plupart, provenaient de personnes qui nous étaient totalement « étrangères » et que le garçon pensait faire partie d'un large cercle d'amis, mais nous lui avons expliqué que s'il avait été seul, il aurait eu une expérience similaire.

— Nous n'attendons pas les présentations formelles ici, Roger, lui dit Ruth. En fait, nous n'en avons pas besoin du tout.

En chemin, nous avons passé beaucoup de choses qui ont suscité l'intérêt et la curiosité de notre ami dans sa nouvelle vie, dont je vous ai déjà raconté une grande partie, jusqu'à ce que nous arrivions enfin à notre destination.

Il s'agissait d'une assez grande demeure située au milieu des plus beaux jardins, avec de nombreux parterres de fleurs, des bassins d'eau scintillante et d'innombrables arbres. La maison elle-même était de forme carrée, avec de larges fenêtres et une porte centrale, mais sans aucun ornement architectural marqué sur sa surface extérieure. Elle semblait combiner, d'après son aspect extérieur, la double fonction de maison et de lieu de travail.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que le matériau utilisé pour la construction du bâtiment était de cet ordre spirituel pur qui resplendit véritablement dans ses superbes tons de couleur, comparés à la lourde fadeur des « briques et du mortier » terrestres.

C'était la première fois que Roger voyait de près quelque chose qui ressemblait à un grand bâtiment, et il ne put résister à l'envie de passer sa main sur la surface de la « pierre ».

— C'est assez réel, Roger, dit Ruth.

— Oui, mais c'est chaud, a-t-il répondu ; en tout cas, ce n'est pas froid !

Nous avons souri de concert, car l'enthousiasme de chaque nouvel ami a quelque chose de frais, malgré le fait que nous ayons vécu la même chose maintes et maintes fois.

Entre-temps, notre arrivée avait été perçue et notre hôte nous attendait devant sa porte. C'était un Indien d'Amérique à l'allure belle et imposante, grand et digne. Il nous accueillit chaleureusement lorsque nous lui présentâmes Roger. Nous lui expliquâmes qu'il venait d'arriver, que nous l'avions amené dans ces régions et que nous nous amusions maintenant à lui servir de guide.

— Ainsi, dit notre hôte avec un rire joyeux, vous m'incluez parmi les curiosités.

Nous nous sommes empressés de nier toute intention aussi peu flatteuse, ce qui n'a fait qu'accroître le rire de notre ami, car nos explications semblaient de plus en plus impliquées ! Finalement, Ruth nous a dit que nous ferions mieux d'arrêter, car la rustine devenait rapidement pire que le trou.

Il convient de préciser que notre hôte avait appris suffisamment de notre langue maternelle pour pouvoir l'utiliser dans le cadre de son travail, et que j'ai donc omis de noter ici toutes les légères « irrégularités » linguistiques qui font la joie de ses amis (et admirateurs) sur terre et qui, soit dit en passant, amusent tout autant celui qui les prononce ! La majeure partie de notre conversation s'est déroulée par la pensée (nous sommes de vieux amis), de sorte qu'il se révèle à nous comme l'expert érudit et cultivé qu'il est.

Comme la grande majorité de ceux de sa culture, il a conservé son nom pittoresque, en l'adaptant légèrement aux conditions et circonstances du monde spirituel, de sorte qu'il est largement connu ici et dans d'autres pays de la lumière sous le nom d'Aile Radieuse ; la première partie de cette appellation étant l'adaptation à laquelle je viens de faire référence. Elle est explicite en ce sens qu'elle devrait (et c'est le cas ici, bien sûr) transmettre à l'observateur sa signification par le flux de lumière qui part des pointes de sa coiffe.

Mes amis de la terre se demandent peut-être pourquoi les coiffes à plumes devraient être portées dans un endroit tel que le monde des esprits. La réponse est simple : tout ce qui est beau est préservé, et ce n'est pas parce qu'une caractéristique, en soi belle, appartient à la terre, que nous devrions en être privés dans ce monde. Le fait est que nous n'en sommes pas privés et que nous ne devrions pas non plus nous priver de quoi que ce soit parce que, ou par crainte que, les gens sur terre désapprouvent.

À vrai dire, nous nous moquons éperdument de ce que les terriens peuvent penser de ce que nous faisons ou de ce que nous ne faisons pas, et nous n'allons certainement pas recevoir d'ordres de ces esprits inférieurs, ni d'ailleurs d'aucun esprit sur terre ! Dans notre monde, personne n'est obligé de se soumettre à ce qu'il désapprouve. Il est libre de chercher ailleurs ce qui ne choque pas ses susceptibilités les plus pointilleuses. De même, il est toujours libre de sortir de son obscurité ou de sa réclusion s'il finit par penser qu'il s'est trompé. C'est d'ailleurs ce qui se produit toujours !

La coiffe de notre hôte était donc très belle et présentait une série de teintes multicolores dans les nuances les plus délicates. Les plumes qui la composaient n'avaient pas été prélevées sur un oiseau. Elles auraient dû être prises sur un oiseau vivant, si elles l'avaient été (supposition impossible et révoltante), car il n'y a pas d'oiseaux morts dans le monde des esprits. Les plumes sont donc entièrement fabriquées à partir de la substance du monde des esprits et façonnées par des mains et des esprits habiles pour obtenir une ressemblance absolue avec l'article réel. Il convient d'ajouter qu'une telle coiffe n'est pas portée en permanence, mais lors d'occasions plus formelles.

Nous avons déjà expliqué à Roger que le travail principal de Aile Radieuse était celui d'un guérisseur pour les personnes incarnées, qu'il accomplit par l'intermédiaire d'un instrument terrestre. Il est en outre un grand expérimentateur, toujours à la recherche de nouvelles méthodes dans l'application des diverses ressources à sa disposition dans de nombreuses combinaisons différentes.

Notre hôte nous a invités à entrer et, connaissant mon penchant pour la collecte d'informations sur les activités de notre vie ici, il a supposé, a-t-il dit, que nous souhaitions voir quelque chose de ce qui se passait dans son domaine particulier.

Nous nous sommes retrouvés ainsi dans un appartement très agréable qui était, selon toute apparence, sa « tanière » à lui, et il nous a expliqué qu'en plus de son travail de guérison, il formait d'autres personnes à cet art, principalement des jeunes, dont beaucoup, nous a-t-il dit, avaient à peu près l'âge de Roger.

Il nous a ensuite conduits dans son « laboratoire », et nous avons été présentés à un certain nombre de jeunes hommes ; ses étudiants et ses stagiaires, comme il les a décrits.

Il s'agissait d'une chambre spacieuse, sur un côté de laquelle reposaient de nombreuses variétés de flacons, de fioles et de petits pots, chacun d'entre eux contenant une substance dans une large gamme de couleurs. Il y avait de nombreux grands diagrammes représentant les différentes parties du corps

humain, tandis qu'un certain nombre de modèles anatomiques en couleurs étaient exposés dans d'autres parties de la pièce.

— Vous comprendrez, nous a expliqué notre hôte, qu'il est essentiel pour nous de connaître l'anatomie humaine et les fonctions du corps, ainsi que les nombreux maux dont souffrent les terriens, avant de pouvoir commencer à les guérir. À cet égard, nous ne sommes pas différents des médecins de la Terre. Nos méthodes de traitement sont bien sûr totalement différentes. Nous utilisons des matériaux et des forces que les médecins terrestres ne possèdent pas. Ils appartiennent purement au monde des esprits.

— Nos méthodes sont beaucoup plus simples. Regardez par exemple les récipients en verre sur ces étagères. Ils contiennent divers onguents destinés à guérir un très grand nombre de maux. Les couleurs que vous voyez n'ont que peu d'importance pour la guérison proprement dite. Elles servent à distinguer chaque onguent, et la valeur particulière de la couleur est révélée lorsque nous mélangeons un composant avec un autre, car dès que nous commençons à mélanger, la couleur change naturellement, tout comme les couleurs de l'artiste changent lorsqu'il mélange ses pigments. Ainsi, nous sommes en mesure de connaître immédiatement la quantité précise d'une substance mélangée à une autre grâce à la tonalité du mélange. Nous pouvons ainsi modifier en augmentant ou en diminuant l'une ou l'autre substance en fonction des exigences particulières du cas que nous traitons.

— Pour ceux qui ont l'œil pour les couleurs, ces mélanges sont un très grand plaisir et une joie, car nos mélanges produisent une gamme presque illimitée de beaux tons.

— En plus d'apprendre les bases de l'art de la guérison, mes amis étudiants m'aident à trouver de nouveaux mélanges, ce qui nous permet de trouver un nouveau baume de guérison pour nos amis de la terre dans leurs maladies corporelles. Ce que vous voyez sur les étagères ne sont que des échantillons de la substance spirituelle. Lorsque nous nous occupons de chaque cas, où qu'il soit, nos matériaux sont toujours fraîchement composés. Grâce à nos expériences et à nos connaissances antérieures, nous savons quelle couleur ou quel mélange utiliser, et nos médicaments sont donc dans les bonnes proportions.

— Ce n'est qu'une partie de notre méthode de traitement. Une autre consiste à utiliser des rayons lumineux, que nous ne pouvons pas mettre dans des flacons et des bouteilles sur nos étagères. Mais nous pouvons vous montrer ce qui se passe. Il se tourna vers Roger : « As-tu vu, mon fils, de la maison de Monseigneur, un grand bâtiment sur lequel tombait un rayon bleu brillant ? Oui, tu l'as vu. Ce rayon bleu a un effet apaisant sur les terriens et sur nous. Laissez-moi vous montrer. Approchez-vous de moi, mes amis. »

Nous nous sommes rassemblés autour de notre hôte en un petit cercle. En un instant, nous avons perçu un faisceau lumineux bleu qui descendait sur nous et nous avons instantanément ressenti son effet apaisant (non pas, bien sûr, que nous en ayons eu besoin !). Aile Radieuse a ensuite réduit le faisceau à un petit crayon de lumière, l'amenant à se concentrer sur chacune de nos mains à tour de rôle.

— Vous voyez, a-t-il dit, nous pouvons diriger la lumière sur n'importe quelle zone et dans n'importe quelle largeur que nous souhaitons, d'un large faisceau à un petit rayon. Cela dépend de la nature du problème sur lequel nous travaillons.

Il était fascinant de le voir manœuvrer et manipuler la lumière là où il voulait qu'elle tombe. « Voici un autre type de rayon. Regarde. »

Le rayon bleu s'éteignit et laissa place à un rayon rouge vif.

— C'est une lumière stimulante, explique-t-il, qui donne de l'énergie : elle renforce non seulement la partie affectée après le traitement, mais aussi le corps tout entier, ce dont la terre a grandement besoin en ce moment. Nos amis de la terre n'ont pas à craindre que nous en manquions !

Le rayon rouge donnait une impression de chaleur, ce que Roger a remarqué.

— C'est vrai. En général, une certaine chaleur est nécessaire lors de l'application du rayon rouge, mais nous avons des rayons thermiques spéciaux, pour lesquels nous travaillons uniquement avec de la chaleur. Les couleurs de ces rayons servent davantage à distinguer, bien qu'elles soient utiles. Mais la force est vraiment dans le rayon de lumière lui-même plutôt que dans la couleur.

— Je pense que vous avez tout vu, sauf une démonstration de notre travail, que nous ne pouvons malheureusement pas vous montrer ici. Mais je veux maintenant vous présenter ma famille. Venez dans le jardin.

Notre hôte ouvrit une porte qui donnait directement sur le parc, et nous sortîmes. En tournant à gauche, nous nous sommes retrouvés dans un jardin des plus exquis. Il était très large et comportait deux longs murs de chaque côté. Notre ami nous a expliqué que ces murs ne servaient pas à établir ses « droits territoriaux », mais simplement à dissimuler à la vue les terrains situés de l'autre côté. En outre, ils formaient un arrière-plan parfait pour les plantes hautes et les arbustes à fleurs qui poussaient juste devant eux.

Sur toute la longueur des murs, des ouvertures assez larges, sous des arcs arrondis, étaient espacées de façon égale, ce qui produisait un effet visuel des plus agréables. De nombreux grands arbres s'épanouissaient dans la pleine

vigueur de leur croissance céleste, à l'abri des vents qui déforment tant d'arbres sur terre, et montraient ici leur véritable forme dans une nature intacte.

Au centre de ce havre, il y avait un étang à nénuphars enfoncé sous le niveau du sol, avec de larges marches menant à un entourage pavé.

Nous ne pouvions voir aucune trace de la famille, mais en réponse à un appel de notre ami, deux belles créatures, l'une un grand chien et l'autre un puma, ont traversé en bondissant la grande étendue d'herbe sur laquelle nous nous trouvions.

J'ai omis de préciser qu'au moment où nous sortions du laboratoire, le petit oiseau que Roger avait gardé dans sa main s'est envolé en ligne directe vers un grand arbre. Il émergea alors en amenant avec lui, pour ainsi dire, un corbeau et un ara. Aile Radieuse tendit les bras et les deux oiseaux s'y perchèrent aussitôt. Le petit oiseau retourna vers Roger.

— Que pensez-vous de ma famille ? demanda Aile Radieuse. Le chien, le corbeau et l'ara sont à moi. Le petit oiseau que tu as là, mon fils, appartient à des amis qui sont encore sur terre, et ce joli puma appartient aussi à l'un d'entre eux, qui est aussi mon instrument sur terre.

Les couleurs de l'ara contrastaient vivement avec le noir du corbeau et le gris tendre du moineau. Roger était manifestement un peu timide à l'égard du puma, sans doute en raison du souvenir qu'il avait du même type d'animal sur terre, mais notre hôte l'a tout de suite rassuré.

— Tu n'as rien à craindre, mon fils, dit-il. Voyez, elle n'est plus sauvage et ne veut de mal à personne. Ruth s'était baissée et caressait et jouait avec l'adorable créature, qui était aussi douce qu'un agneau.

— Elle n'est pas la seule de son espèce ici, loin de là, poursuit notre hôte, mais leurs dispositions sont toutes les mêmes : inoffensives et douces. Vous voyez, les deux principaux facteurs terrestres ont disparu de tous les animaux de ce monde : le besoin de nourriture, qui les pousse à s'attaquer aux autres, et la peur des animaux prédateurs et de l'espèce humaine. Supprimez ces deux facteurs et vous obtiendrez le résultat. Ils sont une grande joie pour nous et pour eux-mêmes. Essayez vous-même, mon fils.

Roger se pencha à côté de Ruth et, en un instant, oublia ses réticences en caressant l'épaisse fourrure du puma.

— C'est elle qui est folle, dit Aile Radieuse, et qui tient continuellement les autres en haleine. Observez-la maintenant avec le petit oiseau.

Roger leva la main et le moineau s'envola à une courte distance du sol, mais suffisamment haut pour être provocant et hors de portée du puma.

À cette hauteur, il vola de façon quelque peu erratique, de-ci de-là, sans sembler suivre une trajectoire directe. Le puma se lança immédiatement à sa poursuite et, comme l'oiseau suivait une trajectoire en zigzag, sa compagne au sol tenta de l'imiter. Les acrobaties qu'elle fut obligée de faire nous firent tous éclater de rire, tandis que nous ne pouvions qu'admirer l'agilité de la créature au sol. Cette dernière faisait les plus étonnants bonds en l'air, manifestement sûre d'attraper son petit ami sur l'aile, mais elle était déjouée à chaque fois par l'oiseau qui se déplaçait d'un pouce ou deux plus haut, ou vers la droite ou vers la gauche.

— Que se passerait-il, a demandé Roger, si le puma rattrapait l'oiseau ?

— Rien, répondit Aile radieuse en riant ; ce serait impossible, même s'ils n'étaient pas les meilleurs amis du monde, ce qu'ils sont, bien sûr. Il n'y a pas d'ennemis ici.

Le jeu s'est toutefois rapidement terminé lorsque l'oiseau a piqué sur le puma et s'est posé sur la tête de ce dernier, qui est revenu vers nous en trotinant et s'est roulé sur l'herbe, manifestement satisfaite de sa performance.

Aile Radieuse se tourna à nouveau vers Roger : « Maintenant que tu sais où j'habite, mon fils, j'espère que tu viendras nous rendre visite quand tu le voudras. Mes garçons et moi-même serons toujours ravis de te voir. Ou, si tu le souhaites, tu peux simplement aller dans le jardin et t'amuser avec ma famille. Vous ne les trouverez pas toujours tous ici ; parfois ces deux-là », il leva légèrement les bras avec les deux grands oiseaux dessus, « et le chien m'accompagnent lorsque je suis en mission sur terre. Mais tu sais que le petit oiseau et l'ami puma sont la plupart du temps dans les parages et prêts à jouer ».

Roger a été ravi de cette invitation et a remercié chaleureusement notre ami, ainsi que Ruth et moi-même, pour avoir consacré autant de temps à nous et à notre nouvelle charge.

5. RELATIONS ENTRE LES ESPRITS

Alors que nous nous promenions après avoir quitté Aile Radieuse, il était facile de voir que Roger était plongé dans ses pensées, réfléchissant sans doute à ce qu'il avait vu à la fois dans la maison et dans le jardin de notre ami. Enfin, il prit la parole.

— Ce qui m'étonne, c'est que tout cela soit inconnu du monde de la terre. Je ne comprends pas comment tout cela peut se passer sans que personne ne le sache.

— Non, Roger. Tout cela n'est pas totalement inconnu des terriens. Certains d'entre eux en sont conscients, mais par rapport aux millions d'habitants de la Terre, ils sont très peu nombreux.

— Et comment le savent-ils ?

— Parce qu'on le leur a dit, mon ami. Nous leur avons dit. Je ne parle pas de Ruth et moi, même si nous avons fait notre microscopique part du travail. Mais cela fait des années que l'on communique ces vérités. La terre n'a jamais été laissée en plan, sans personne pour lui parler de tout cela. Dernièrement, le flux de révélations a augmenté, mais tu dois te rappeler que l'un des plus grands établissements ecclésiastiques de la planète a depuis longtemps décrété que toute révélation avait cessé lorsque le dernier des apôtres avait quitté la terre. Depuis lors, c'est le silence.

— Ah oui ? Vraiment ?

— Oui, c'est un fait. D'autres pensent que savoir, ou même essayer de savoir, quoi que ce soit sur « l'après-vie » est contraire à l'Écriture Sainte. Il y a donc une autre « impasse ». Ces personnes disent : « Nous ne sommes pas censés savoir. Si c'était le cas, on nous l'aurait dit ». Pourtant, on le leur a dit, officiellement, et dans le livre même (c.a.d. la Bible*) qui, selon eux, va à l'encontre de cette connaissance. Étrange, n'est-ce pas ? Ces personnes lisent ce livre pieusement (peut-être trop pieusement) et ne se rendent pas compte qu'il est rempli, littéralement rempli de connaissances psychiques de toutes sortes. Ils en avalent des récits entiers, mais ça ne les dérange pas tant qu'ils considèrent que ces phénomènes se produisirent dans un passé mythique qui selon eux ne peut plus exister aujourd'hui. Or si c'était juste à cette époque lointaine (et ça l'était), ça devrait l'être encore aujourd'hui, et en fait c'est le cas. Cependant, officiellement le sujet est clos, c'est le silence.

— Ne pensez-vous pas qu'il est dans l'intérêt de toute religion de le savoir, ou du moins d'essayer de le découvrir ?

— Oui, Roger, c'est ce que l'on peut penser. La situation sur terre est à peu près la suivante. Des deux principales Églises, l'une dit résolument, dogmatiquement, que quiconque nie l'existence des phénomènes psychiques de toutes sortes est un imbécile, mais affirme avec la même insistance que la cause de ces phénomènes n'est autre que le diable lui-même, ou certains de ses satellites. C'est ce qu'Omar voulait dire lorsqu'il affirmait qu'il y a de braves gens sur terre qui le traiteraient, lui et nous tous, de simples diables. L'idée n'est-elle pas trop absurde pour être exprimée ?

(* : Note de l'éditeur. Pour une raison non divulguée, Robert Hugh Benson, malgré avoir été prêtre, rechigne toujours à utiliser les mots « Bible » et « Jesus Christ ».)

— C'est vrai, mais ne peut-on pas faire quelque chose à ce sujet ?

Ruth et moi avons souri devant l'enthousiasme sain et vigoureux de notre jeune ami.

— Roger, mon cher, dit Ruth, tes sentiments te font honneur. Nous savons tous les deux exactement ce que tu ressens. Monseigneur et moi avons fait la même expérience. Nous aurions aimé prendre les têtes stupides des gens, les frapper l'une contre l'autre et essayer de leur faire entendre raison, mais nous avons été retenus par des esprits plus sages que les nôtres.

— Maintenant, dis-je, laisse-moi te raconter ce qui s'est passé avec l'autre Église importante que j'ai mentionnée. Cette Église a mené une enquête sur tout le sujet de la communication avec la terre, ordonnée par un fonctionnaire qui n'était autre que l'archevêque lui-même. Ils ont mené une enquête très approfondie et délibéré très soigneusement, et ont rédigé un rapport sur leurs conclusions. La majorité s'est prononcée en faveur de la communication et a déclaré qu'elle existait bel et bien. Ce fut magnifique. Maintenant, Roger, si tu aimes les plaisanteries (nous le savons), prépare-toi à rire bruyamment : le rapport a été officiellement supprimé.

— C'est curieux, n'est-ce pas, comme les gens ne veulent rien savoir de nous et de la vie que nous menons ici ? Bien sûr, il y a des gens très méchants qui disent que si ce rapport avait été contre nous, il aurait été publié avec un florilège de trompettes pour l'aider. Je ne t'ai pas encore raconté la suite. L'archevêque qui a ordonné l'enquête et ensuite la suppression du rapport est venu vivre ici lui-même.

— C'est une tâche difficile, mon Roger, que d'essayer de défaire certaines choses que nous aurions voulu ne jamais faire. Ce bon prélat a toute ma sympathie, car j'ai moi aussi laissé derrière moi des choses que j'aurais préféré ne pas accomplir. Par chance, j'ai pu les réparer ; pas entièrement, tu dois comprendre, mais suffisamment pour que cela ne change pas grand-chose. Et là où je parlais avec vigueur lorsque j'étais sur terre, je parle depuis avec une vigueur doublement accrue pour compenser. Je ressens maintenant dans mon esprit un grand calme et un grand contentement qui me faisaient défaut auparavant. Lorsque nous rentrerons à la maison, je te montrerai un volume qui a été la cause des troubles terrestres il y a de nombreuses années. C'était une chose terrible !

Ruth rit. « Ne t'emballe pas, mon cher, dit-elle, il y a des choses bien pires sur terre que ce vieux livre, et encore plus insensées ! »

— Ces deux Églises portent un intérêt particulier à ce monde, un intérêt religieux, bien sûr. Ni l'une ni l'autre ne sait à quoi s'attendre précisément

en ce qui concerne la vie après la mort. Il doit y avoir une vie après la mort, naturellement, mais elles ne peuvent rien suggérer qui n'implique pas une description d'une vie essentiellement religieuse. En effet, cela signifie que la vie terrestre est la vraie vie matérielle et que l'après-vie se déroule selon des principes sacrés. Il est certain que toute l'atmosphère sera pieuse et totalement différente de ce à quoi l'homme a été habitué sur terre. Ils ont raison sur ce dernier point ; cette vie est totalement différente de la vie terrestre, mais pas dans le sens où ils l'entendent.

— Quelle sera donc la fin de tout cela ? Les Églises finiront-elles par trouver la vérité ? C'est une grande question. Dans l'état actuel des choses, il n'y a rien à faire. Elles sont parfaitement satisfaites de leur situation. La première des deux que j'ai mentionnées prétend être la seule vraie Église, et infaillible. Il ne semble pas y avoir beaucoup d'espoir de ce côté-là. La seconde Église ne possède aucune autorité. Dans de larges limites (très larges), ses membres peuvent penser et croire ce qu'ils veulent. Les évêques n'ont que peu ou pas d'autorité sur leur clergé en matière de « foi ». Certains ministres soutiennent de tout cœur le monde spirituel tel qu'il est réellement, parce qu'ils ont une connaissance spirituelle dérivée directement de nous. Même si cette Église particulière se prononçait officiellement en notre faveur, il ne s'ensuivrait nullement que le clergé et les laïcs feraient la même chose. Il y a des gens qui ont cette connaissance et qui soutiennent aussi l'Église, avec toutes ses doctrines étranges. En cela, ils essaient de faire face aux deux côtés à la fois. Mais lorsqu'ils viennent ici, ils ne doivent finalement faire face qu'à une seule voie.

— Tu peux voir, Roger, les difficultés qui se dressent sur le chemin de la reconnaissance officielle du véritable mode de vie dans le monde des esprits. C'est pourquoi la vérité est entre les mains de personnes non officielles. Tu vois quelle leçon de morale ta simple proposition t'a valu !

Ruth a proposé que nous nous asseyions un moment. Nous avons trouvé un endroit sous un arbre, sur un terrain légèrement en pente, d'où nous pouvions voir au loin une étendue d'eau scintillante.

— N'est-ce pas dommage, Roger, dit Ruth, que tant de millions de personnes sur terre ne connaissent rien de ce beau pays ? Et n'est-il pas scandaleux qu'ils soient officiellement « avertis » de ne rien savoir, et ce pour les raisons les plus idiotes et les plus stupides ? Quel mal, quel mal pourrait-il y avoir à tout savoir sur nous et sur la vie que nous menons ? On pourrait croire que nous sommes des parias absolus, ou des gens bizarres qu'il vaut mieux ne pas fréquenter. Cela me rend furieuse.

— Ne t'énerve pas, ma chère, ai-je dit. Cette ignorance généralisée ne date pas d'hier. Elle dure depuis des centaines d'années. C'est là le vrai

problème. Cela dure depuis trop longtemps, de sorte que les gens se sont enfermés dans une seule façon de penser : la plupart du temps, la façon religieuse ou théologique. Tu sais, Roger, il n'est pas très surprenant que des centaines de personnes, lorsqu'elles arrivent ici et découvrent la vérité, se déplacent comme un « vent puissant » et veuillent retourner sur terre pour crier enfin la vérité aux gens qu'elles ont laissés derrière elles. Certains d'entre eux y retournent effectivement, mais le résultat est lamentable, de part et d'autre. Leurs voix ne sont pas entendues, c'est-à-dire qu'elles ne sont pas entendues là où ils voudraient qu'elles le soient.

— Prends-toi en main, mon garçon. Ruth et moi pourrions te conduire dans un petit coin de terre où nous pourrions nous faire connaître auprès de vieux amis. Nous pourrions te présenter à eux et leur demander de transmettre un message pour toi à ton ancienne communauté. Très bien. Que se passerait-il ensuite ? N'oublies pas que tes relations seraient de parfaits étrangers pour nos amis, et que ta communauté ne sait probablement rien de la communication entre les deux mondes, ou, si elle le sait, ne croit pas que cela soit possible. Quel serait le résultat, selon toi, si nos amis se présentaient chez tes parents en disant qu'ils ont un message de leur Roger ? Tu sais mieux que quiconque ce qui se passerait, car tu les connais. A titre d'information, Roger, que se passerait-il ?

Le garçon réfléchit un instant. « Ils seraient civilisés, au moins, dit-il, mais un peu sinistres. Ils penseraient probablement que vos amis sont des maniaques, si ce n'est qu'ils sont complètement fous. »

— Ils n'ont pas l'air d'être des maniaques, Roger ; ils pourraient donc échapper à cela. Mais fous : oui, peut-être, bien qu'ils n'en donnent pas non plus de signes évidents ou indubitables. Quelle est la suite ?

— Ils pourraient penser que c'est d'un mauvais goût choquant.

— Ah, ce serait difficile à surmonter. Il serait de mauvais goût que nos amis s'immiscent dans leur deuil, etc. Et puis quoi ?

— Je pense que vos amis se verraient montrer la porte d'entrée. Après cela, ils en discuteraient entre eux et iraient voir leur vicaire. Celui-ci les écouterait poliment et leur dirait qu'il a entendu parler de ce genre de choses, mais qu'il vaut mieux les laisser tranquilles.

— C'est à peu près tout, Roger. C'est toujours la même histoire, que nous devons raconter, et continuer à raconter, aux gens qui arrivent ici par milliers, et qui veulent retourner sur terre pour parler.

— Le principal problème des Eglises est qu'elles ne parviennent pas à faire coïncider la vérité de ce monde avec leur théologie. Elles ne se rendent

pas compte qu'elles font fausse route : elles doivent faire coïncider leur théologie avec la vérité, ce qui signifie qu'elles doivent se débarrasser de tout ce qui ne concorde pas avec elle. Actuellement, ils préfèrent l'ombre à la substance ; ils préfèrent les credo, les doctrines et les dogmes. Ils ne sont pas réalistes, loin de là.

— Disons les choses clairement, même crûment, si tu le souhaites. Nous sommes trois, des êtres humains qui ont vécu sur terre.

— Nous avons traversé l'expérience de la mort et nous sommes maintenant assis dans le monde des esprits sur un gazon délicieusement doux, sous un bel arbre, avec toute la belle campagne qui nous entoure et qui s'étend à des kilomètres au loin. Tout cela est incontestablement réel et solide. Il ne s'agit pas d'une « expérience spirituelle » au sens religieux du terme, mais d'une expérience « quotidienne » de nature très ordinaire. Nous sommes ici (tous les trois) parce que, en vertu de l'héritage spirituel de l'homme, nous avons le droit d'être ici, et non pas en raison de ce que nous avons cru sur terre ou des mérites d'une Église particulière à laquelle nous avons appartenu. Ruth te dira elle-même qu'elle a complètement renoncé à aller à l'église. Pourtant, elle est ici avec nous, et elle te dira qu'elle était une affreuse païenne aux yeux de son Église. Une autre Église l'aurait qualifiée d'hérétique et de schismatique, et l'aurait condamnée à je ne sais quel endroit terrible pour ses péchés.

— Quant à moi, j'étais un prêtre de l'Église et j'aurais dû le savoir, mais je ne l'ai pas su. Toi, Roger, tu es jeune, mais je crois que tu n'es pas devenu exactement un pilier de ton Église. Maintenant, entre nous, et d'un point de vue strictement théologique, tu ne devrais pas être ici du tout, si cet endroit est réservé à des gens comme moi. Si ma théologie, et toutes les doctrines et tous les dogmes que j'ai rigoureusement défendus et prêchés, m'ont amené dans cette région particulière du monde des esprits, alors tu n'as rien à faire ici. On ne peut pas dire, théologiquement parlant, que l'un ou l'autre d'entre vous soit le moins apte à être en ma compagnie, car toi, Ruth, de ton propre aveu terrible, tu n'as jamais été pratiquante pendant ta vie terrestre, et toi, Roger, tu ne l'as été qu'à moitié. Il m'est extrêmement difficile de trancher entre vous et de décider qui est le pire des pécheurs. Vous êtes tous les deux assez mauvais, semble-t-il, et je n'ai rien à faire en votre compagnie, pas plus que vous n'avez rien à faire en la mienne. Mais le fait est que vous êtes ici, et moi aussi.

— Quelle est la conclusion ? Il n'y en a qu'une : quelque chose ne va pas quelque part avec toute la théologie. La théologie ne correspond pas aux faits. Allons plus loin. Lorsque tu étais sur terre, Roger, as-tu vécu ta vie quotidienne dans un état d'esprit « pieux » ?

— Non, Monseigneur, certainement pas.

— Bien sûr, tu ne l'as pas fait ; aucune personne rationnellement constituée ne le fait. On peut avoir des pensées agréables, des pensées bienveillantes, et faire des actions agréables et bienveillantes, mais ce n'est pas se déplacer et se comporter de manière « pieuse », et en général être moralisateur est tout compte fait désagréable. Maintenant, comment vois-tu les choses en ce moment ? Est-ce différent ?

— Pas une particule.

— Ainsi, si un bulletin était publié, il pourrait se lire comme suit : « Aucun changement n'a été signalé dans l'état de Roger, si ce n'est qu'il se sent maintenant en parfaite santé. Il est d'une humeur des plus joyeuses (tout en étant avec eux), et s'amuse beaucoup en ce moment, si son visage est une indication de son état d'esprit. Il est heureux d'informer tous les théologiens qu'il ne se sent pas le moins du monde pieux ou saint, et qu'il est très reconnaissant de se sentir lui-même, et personne d'autre ». Souscris-tu à cette déclaration, mon garçon ?

— Je le ferais, en effet, Monseigneur. Je ne l'échangerais pas contre l'ancienne terre.

— Échange, Roger, échange. Tu dois comprendre que « échange » est un mot qui ne serait jamais utilisé par une entité désincarnée ; que l'on attend de toi que tu parles le langage le plus parfait, entièrement dépourvu d'argot et de vulgarisme, et que tout ce que tu dis doit être profond par nature et lourd par substance. C'est ainsi que la plupart des habitants de la Terre, ceux qui ne sont pas instruits, attendent de nous que nous nous comportions. Le plus important, c'est qu'il n'y a pas de signes évidents de piété ou de sainteté, ni même de religiosité, et que nous ne citons pas les Écritures ou d'autres textes édifiants les uns pour les autres, et que nous nous comportons d'une manière tout à fait anormale.

— En bref : nous ne vivons pas dans une institution religieuse ou dans un monde religieux dans son ensemble, mais dans un monde sain, raisonnable, d'une beauté incomparable, où nous pouvons travailler et jouer, comme nous le souhaitons, et rire à notre guise, et où, en outre (ce qui est d'une importance vitale), nous pouvons être nous-mêmes, et non pas être comme les autres sur terre voudraient à tort que nous soyons.

— N'est-il pas étrange qu'à l'époque où je disposais de nombreuses chaires pour prêcher, je n'avais pas grand-chose à dire, comme je le vois aujourd'hui ? Et maintenant, j'ai beaucoup à dire, mais je n'ai pas de chaire.

6. *LOCOMOTION DES ESPRITS*

Nous marchions tranquillement lorsque Roger s'est tourné vers moi :

— La marche est-elle le seul moyen de se déplacer ? demanda-t-il. Je ne vois aucune route et la campagne semble s'étendre sur des kilomètres.

— Elle s'étend sur des kilomètres, ai-je répondu, sur des milliers de kilomètres. Ce que tu veux dire, Roger, c'est : où est le système de transport et qu'est-ce que c'est ? La réponse est que chacun d'entre nous transporte son propre système de transport, le plus efficace et le plus rapide de l'univers. Ce système s'ajoute à la marche à pied. Jusqu'à présent, nous avons compté sur nos deux jambes depuis que nous t'avons amenés ici, mais le moment est venu de te montrer ce que nous pouvons vraiment faire ici.

— La locomotion personnelle se fait par la pensée, et il est parfaitement facile de le faire une fois que l'on nous a montré comment faire ; cela devient alors une seconde nature. Cela peut sembler contradictoire, mais le processus de pensée de la locomotion ne nécessite pas de réfléchir lorsque l'on y est habitué.

— Peux-tu te rappeler quand tu as appris à marcher sur terre, Roger ?

— Non, je ne m'en rappelle pas.

— Je ne pense pas qu'il y en ait beaucoup qui le puissent. Mais il y a eu un temps où tu as réussi à te tenir debout sans tomber. Depuis lors, tu as parcouru de nombreux kilomètres sur terre, et une certaine distance ici aussi. Y penses-tu parfois ?

— Supposons que tu sois assis sur une chaise et que tu souhaites te lever pour traverser la pièce, tu te lèves simplement et tu marches sans penser à tous les muscles qui doivent être contrôlés pour que tes membres se mettent en mouvement. Tu fais tout cela sans y penser, bien qu'il doive y avoir une pensée quelque part, évidemment, sinon tu resterais enraciné là où tu es. Quel est le cheminement de cette pensée : tu dois marcher, tu veux te lever, tu veux traverser la pièce, ou les trois à la fois ? Peu importe. Fondamentalement, le désir est de traverser la pièce : l'autre côté de la pièce est ta destination. C'est tout ce que tu dois prendre en compte en utilisant le processus de pensée pour te déplacer.

— Au début, tu dois faire un effort vraiment conscient ; tu dois y penser. Un peu d'entraînement et tu verras qu'à peine as-tu pensé que tu es déjà là où tu veux être. C'est un peu fantastique, non ?

— Oui, on dirait.

— C'est le genre de choses que les sceptiques de la terre aiment à tourner en dérision, et en général à ridiculiser. C'est une excellente plaisanterie, qui provoque des éclats de rire. Ces mêmes personnes devraient prendre leur Bible et l'étudier un peu plus, puis mettre leur intelligence au service de ce qu'elles y lisent.

— Un grand nombre de nos façons de faire constituent une source constante de dérision pour les incarnés, Roger. Prenant la terre comme norme pour tout, y compris la vie elle-même, ils ne peuvent imaginer rien de mieux ou de différent. Bien sûr, ils considèrent le « ciel » comme un lieu ou une condition de perfection, mais de perfection de quoi, ils ne le savent pas et ne peuvent pas l'imaginer. Je dirais sérieusement à ces personnes de ne pas déverser leur mépris sur nos terres spirituelles et notre façon de faire les choses, à moins qu'elles ne soient prêtes à proposer mieux. S'il y a une caractéristique, un facteur ou une loi qu'ils désapprouvent, qu'ils suggèrent immédiatement une solution meilleure, plus fine ou plus sensée, et nous tous, ici dans le monde des esprits, serons heureux d'écouter et de veiller à ce que leurs suggestions parviennent à la bonne personne.

— Nous ne devons pas, bien sûr, nous inquiéter outre mesure de ces personnes. S'il y a quelque chose qu'ils désapprouvent lorsqu'ils viennent ici, ils sont libres de partir, de se retirer, nous laissant jouir de notre propre mode de vie, tandis qu'ils s'installent ailleurs et créent leur propre vide morne, et y vivent.

Mes deux compagnons avaient une telle gaieté dans les yeux que je me suis mis à rire.

— Tu sais, Roger, dit Ruth, Monseigneur a des idées très arrêtées sur certains sujets. Il a attiré l'attention et l'intérêt du public lorsqu'il était prêtre, et depuis son arrivée ici, il a refait la même chose d'une manière très différente. Il sait combien il est difficile d'amener les gens à se débarrasser de leurs vieilles et mauvaises croyances au profit de la vérité, et cela le contrarie vraiment. C'est peut-être l'une des pénalités, si l'on peut dire, pour être en contact si étroit avec la terre. Ce n'est pas mon cas, même si je m'y rends de temps en temps avec Monseigneur, uniquement pour observer les événements et saluer nos amis là-bas.

— Les pensées sont très réelles, Roger, poursuivit-elle, et peuvent nous atteindre ici depuis la terre aussi facilement et aussi sûrement qu'elles peuvent nous atteindre ici entre nous. Et les nôtres peuvent aussi atteindre les terriens, même s'ils ne les remarquent pas toujours.

— C'est peut-être ce qui explique le sentiment que j'ai ressenti. Je ne sais pas comment le décrire, mais il semble y avoir une sorte d'attraction, si

vous suivez ; une sorte d'envie d'aller, eh bien, je ne sais pas où. Oh, tout cela est terriblement vague. Je me suis senti bizarre ; pas malade, mais agité, je suppose.

— Pauvre Roger, dit Ruth, je pense que nous pouvons diagnostiquer ta « plainte » sans difficulté. Le problème est causé par des amis ou des relations, ou les deux peut-être, qui envoient quelques pensées de chagrin. Il est normal qu'ils regrettent que tu les aies quittés, même si leur chagrin n'est pas profond, sinon tu l'aurais ressenti toi-même très vivement, et cela aurait été gênant. Je doute que ce sentiment se renforce, mais si c'est le cas, dis-le nous, Roger, et nous t'aiderons à le dissiper. Vous n'as pas de regrets personnels ?

— Aucun. Quoi qu'il en soit, Ruth, merci.

— Bien, c'est une aide précieuse.

— Il semble que nous nous soyons un peu éloignés de la question de Roger. Te souviens-tu, Ruth, peu après notre arrivée ici, de la façon dont nous avons discuté de la notion étrange selon laquelle les « êtres angéliques » auraient des ailes ? C'est une idée étrange, n'est-ce pas, Roger ? La seule chose que l'on puisse imaginer*, c'est qu'il y a longtemps, les gens, surtout les artistes, ont dû se demander comment les « êtres angéliques » parvenaient à se déplacer. Des jambes paraîtraient grotesques, hors de question, car beaucoup trop banales. Je veux dire pour se déplacer. Mais si l'on supprime l'usage des jambes, que reste-t-il ? Rien, à ce que je vois, et je suppose que c'est ce qui a frappé les artistes.

— Les anges doivent pouvoir se déplacer ; ils ne peuvent pas rester ancrés au même endroit pour l'éternité. C'est ce qui a poussé un génie à inventer des ailes gigantesques pour tous les habitants du monde des esprits. Je crois que Satan lui-même a été doté d'une paire d'ailes, car, bien sûr, il était essentiel pour lui d'être extrêmement mobile afin de pouvoir se déplacer confortablement et rapidement « à la recherche de la ruine des âmes », comme l'exprime une jolie prière.

— Peux-tu imaginer quelque chose de plus maladroit et de plus lourd que d'avoir une énorme paire d'ailes attachée à toi quelque part dans la région des omoplates ? Moi, je ne peux pas.

— J' imagine, dit Roger, qu'un grand troupeau d'anges soulèverait une terrible brise en vol.

— Roger, je crains que tu ne fasses preuve d'une grande irrévérence en parlant d'un grand nombre d'anges comme d'un troupeau.

— Qu'est-ce que ce serait alors ?

— Je ne sais vraiment pas ; il n'est pas facile de trouver un mot pour ce qui n'existe pas, sauf de manière poétique, peut-être. Mais tu es très pragmatique lorsque tu dis qu'un grand rassemblement (c'est plus élégant qu'un troupeau, Roger) perturberait les conditions atmosphériques, et c'est une chose à laquelle les artistes n'ont jamais pensé. Il est étonnant que l'idée ait fait son chemin et qu'elle ait perduré jusqu'à aujourd'hui. La façon conventionnelle de représenter un être de ce monde (et ils ne nous considèrent toujours pas comme des humains, seulement comme des demi-hommes) est avec deux grandes ailes. Même d'un point de vue symbolique, c'est une bien piètre idée. En tant que moyen de locomotion personnel, les ailes seraient inutiles, une impossibilité, et nous devrions être des monstruosité anatomiques. Nous ne sommes manifestement pas faits pour un tel appareil, malgré les merveilles du monde spirituel.

— Les anges avec leurs ailes fantastiques étant une autre des nombreuses et extraordinaires idées fausses sur la véritable façon dont les choses se passent dans les pays des esprits, il n'est vraiment pas étonnant qu'en fin de compte, avec toutes ces falsifications, les gens de la terre nous considèrent comme des sous-hommes. Plus nous progressons spirituellement, moins nous devenons humains, semble-t-il, et plus nous sommes sinistres. L'un d'entre vous a-t-il déjà vu une photo d'ange, ou une sculpture d'ange, surtout dans un cimetière, où l'artiste avait mis un sourire sur le visage de son sujet ? Sourire n'est pas assez « céleste ». N'est-ce pas trop horrible comme mot ? N'es-tu pas très heureux, Roger, que les choses soient ce qu'elles sont, et non ce qu'elles pourraient être si certaines personnes avaient les coudées franches ?

— C'est bien ce que je pense, acquiesca le garçon.

— Un grand Amen à cela, s'exclama Ruth.

— Sinon, ai-je ajouté, nous devrions faire rehausser toutes les portes pour laisser un espace suffisant à nos ailes. La vérité vaut mieux que la fiction, dans ce cas, Roger, et celle qui consiste à se déplacer sur ces terres par le processus de la pensée appliquée est la plus simple et la meilleure. Maintenant, supposes que tu essaie.

— Que dois-je faire ?

— Juste un peu de réflexion. Ne t'inquiètes pas. Tout le monde doit essayer un jour ou l'autre. Ruth et moi avons été ravis des résultats obtenus lors de notre première tentative, et il en sera de même pour toi.

Nous étions assis sur l'herbe à ce moment-là, et j'ai suggéré à Roger de se rendre à un arbre que nous pouvions voir, à une distance d'environ un demi kilomètre.

— Tu n’as pas besoin de faire un effort de volonté gigantesque, mon vieux, dis-je ; pense simplement fermement que tu aimerais être sous cet arbre là-bas (ou n’importe quel autre endroit de ton choix). Je suggère l’arbre parce qu’il n’est pas trop loin et que tu peux nous voir facilement de là. Comme « un bon départ est la moitié du voyage », Ruth et moi enverrons une pensée avec toi. Et maintenant, c’est parti.

Et effectivement, il a disparu de notre vue, comme nous savions qu’il le ferait, et nous l’avons vu sous l’arbre lointain, d’où il nous a fait signe. Nous lui avons répondu par un geste de la main, puis nous l’avons rejoint.

— As-tu apprécié le voyage, Roger ? demande Ruth.

Le garçon rit. « Il n’y avait pas grand-chose à apprécier ; une seconde j’étais là-bas, la suivante ici. Mais c’est merveilleux, on ne peut pas s’en passer. Quel merveilleux sentiment d’indépendance cela vous donne. Ah que n’aurais-je aimé pouvoir faire cela sur terre ? Mon Dieu, cela aurait effrayé ma mère ».

— Oui, la terre a ses possibilités et ses impossibilités. Là-bas, ce mode de déplacement révolutionnerait la vie. Ici, il fait partie de la vie, et ce depuis qu’il y a un monde spirituel.

— Voilà quelque chose qui me vient à l’esprit, dit Roger. Serait-il possible que je me perde ? Je veux dire, supposons que je perde le contact avec toi ou Ruth ; que se passerait-il alors ?

— Veux-tu dire, ai-je répondu, que si Ruth ou moi t’emmenions dans un endroit très éloigné de cette localité, nous disparaissions et t’abandonnions à ton sort ?

— Oui, c’est cela.

— Dans ce cas, tes propres dispositions te sortiraient très bien de tes difficultés, Roger. Mais ne te laisses pas perturber. Nous n’avons pas l’intention de t’abandonner sur le pas de la porte, pour ainsi dire, et de te laisser à la recherche de quelqu’un d’autre !

— C’est précisément ce qui se passerait. Supposons que tu ne puisses pas évoquer dans ton esprit le moindre souvenir de notre maison, il y a encore le lien qui nous unit tous les trois. Et si le pire devait vraiment se produire, il te suffirait de concentrer ton esprit sur Ruth ou sur moi, et tu verrais et sentirais une réponse instantanée. Ainsi, où que nous nous trouvions, tu pourrais venir à nous. Je dis que tu pourrais venir à nous, mais cela ne veut absolument pas dire que tu le ferais, car nous pourrions t’en empêcher ou envoyer quelqu’un pour le faire. Tu vois, mon garçon, Ruth et moi pénétrons dans des quartiers

très désagréables du monde des esprits, des endroits que nous ne t'avons pas encore mentionnés, et il ne faudrait pas que tu t'en approches.

— Où que nous soyons, Ruth et moi, tu resterais toujours en contact avec nous. Bien sûr, tu n'as pas oublié notre maison, son aménagement et ses environs, donc la question ne se pose pas. Mais si tu l'avais oublié, il y a la maison de Aile Radieuse et sa charmante famille. Tu pourrais difficilement ne pas te souvenir de tout ce que nous y avons vu, et tu aurais donc ce refuge en cas de défaillance de la mémoire, et il s'occuperait de toi.

— Mais il y a une chose à prendre en compte, même si nous ne l'avons peut-être pas mentionnée spécifiquement, c'est l'impossibilité d'une défaillance de la mémoire. Cela résout définitivement et complètement ton problème. Tu n'as pas oublié notre maison et tous ses équipements, n'est-ce pas ?

— Non, en effet, tout est très clair dans mon esprit.

— Exactement, et cela restera ainsi. Tu ne peux pas oublier, parce que la mémoire est elle-même infaillible. Je sais que l'on peut imaginer toutes sortes de difficultés ou de perplexités du même genre, mais elles n'ont aucune substance et il ne peut en être autrement. Se perdre, par exemple, est impossible. Oublier une chose ou une autre : tout aussi impossible.

— Tu as parlé d'un système de transport, Roger, en pensant sans doute aux services et arrangements terrestres habituels : trains, bus, voitures, etc. Comme tu le vois, nous n'avons besoin de rien de tout cela pour nous déplacer sur ces terres.

— Oui, mais supposons que vous souhaitiez déménager. Comment déplacer les affaires ?

— Nous ne devrions pas avoir beaucoup de difficultés, en fait aucune difficulté, à les déplacer. Nous ne sommes peut-être pas des géants, Roger, mais nous avons des pouvoirs et nous les utilisons quand on nous le demande. Nous pourrions, à nous deux, déplacer tous les meubles de notre maison avec la plus grande facilité, et nous n'en serions pas plus malheureux par la suite. Nous n'aurions pas d'ampoules aux mains, ni de dos fatigué ! Nous pourrions transporter tout le contenu de notre maison une douzaine de fois, pendant que les terriens y penseraient, et sans problème ni casse !

— Nous déménageons lorsque nous avons envie de vivre dans une autre partie de ces royaumes. Nous ne sommes pas nécessairement attachés à un endroit, ni incapables de déménager sans de nombreuses formalités. En fait, une fois que nous avons choisi un endroit où habiter, nous y restons la plupart du temps, du moins jusqu'à ce que nous quittions le royaume. Mais nous ne nous laissons pas de notre environnement, car il y a toujours des changements,

petits ou grands, qui modifient ou améliorent l'enceinte de nos habitations. Par exemple, notre maison, telle que tu la vois en ce moment, n'est pas exactement comme elle était lorsque je suis arrivé. Nous avons donc fait construire une annexe, l'appartement assez grand que nous t'avons montré, avec les tapisseries aux murs, la longue table et les chaises qui l'entourent, quelque chose dans le style de la « grande salle » des anciennes demeures sur terre (et dans le monde des esprits aussi). Il s'agit là d'une modification.

— Les jardins eux-mêmes ont fait l'objet de toutes sortes de réarrangements. Il s'agit là d'une activité délicieuse réalisée par de véritables artistes de l'horticulture et de l'aménagement des jardins. Comme tu le vois, la circulation de nos marchandises et de nos biens ne pose aucun problème. Nous n'avons pas besoin de grands camions ni de camionnettes. Le seul effort d'une personne peut déplacer le plus grand meuble, car tout, tout, dans ce monde est doué de vie. Il n'y a pas de matière inerte, comme je te l'ai dit. À nous deux, nous pourrions déménager tout le contenu de notre maison (ou de n'importe quelle autre maison) sans le moindre problème.

— Roger, veux-tu aller voir la ville de tes propres yeux ? Jusqu'à présent, tu ne l'as vue que de la maison. Viens. A pied, ou autrement ? Autrement, alors, tout à fait.

7. LA VILLE

— Personne ne semble pressé, observa Roger.

— En effet, personne n'est pressé.

— Oh, bien sûr... cela ne m'était pas venu à l'esprit !

— C'est ainsi.

— S'il est nécessaire de se dépêcher, on peut être « là » aussi vite que l'on pense. S'il n'y a pas de besoin, il n'y a pas de hâte.

Nous avons atteint les environs de la ville et nous nous trouvions sur un terrain suffisamment élevé pour permettre au jeune homme de découvrir la « métropole » d'un seul coup d'œil. De l'endroit où nous nous trouvions, il pouvait voir les nombreux bâtiments majestueux, chacun avec ses jardins environnants et ses lacs miniatures, rayonnant, comme les rayons d'une roue, à partir d'un grand bâtiment central. Roger remarqua qu'il n'y avait pas de routes à proprement parler, mais de larges artères pavées d'un superbe gazon. Sur le dôme de l'édifice central, il aperçut un brillant puits de lumière pure qui descendait, et demanda ce que c'était.

— Ce bâtiment en forme de dôme, Roger, lui avons-nous dit, est l'endroit où nous nous réunissons lors des occasions les plus formelles pour accueillir les grands personnages des royaumes supérieurs. Il ne s'agit pas précisément d'un temple, bien qu'on puisse l'appeler ainsi faute de mieux. Ce n'est pas non plus un lieu de culte, comme on le dirait sur terre. Nous n'y célébrons aucun office. Lorsque nous nous y retrouvons pour rencontrer ces grands visiteurs, l'assemblée n'est jamais très longue. Leurs visites sont brèves en règle générale, bien que nous soyons naturellement assis confortablement un peu avant leur arrivée et que nous restions un peu après leur départ. Mais si les procédures sont brèves, tout ce qui est nécessaire est accompli dans ce court laps de temps. Nous ne perdons pas de temps à nous occuper de ce qui n'est pas essentiel ou à remplir des formulaires inutiles. Le rayon lumineux que tu vois descendre sur le dôme est là en permanence.

— Il doit s'agir d'une lumière extrêmement forte pour pouvoir la voir en plein jour.

— C'est une lumière forte, cela ne fait aucun doute, et compte tenu de la source d'où elle provient, ce n'est pas surprenant. Elle vient de la plus grande des sources, mon Roger. Pourtant, la lumière elle-même n'est pas aveuglante, n'est-ce pas ?

— Lorsque nous t'avons parlé pour la première fois d'une ville, tu ne t'attendais guère à quelque chose de semblable, n'est-ce pas, Roger ? a demandé Ruth, bien que ce soit une question plutôt idiote, a-t-elle ajouté, parce que tu ne t'attendais à rien de particulier, comme beaucoup de gens.

— Je ne sais pas ce que j'attendais vraiment. Je suppose que j'avais à l'esprit quelque chose de comparable à une ville de la terre.

— Le secret, c'est que nous sommes beaucoup plus simples ici que la Terre ne pourra jamais l'être, à moins qu'elle ne modifie radicalement son mode de vie général. Penses, Roger, aux myriades de choses dont nous n'avons pas besoin ici. Dans un moment d'oisiveté, tu pourrais dresser une liste de produits qui ne sont pas nécessaires à la vie dans le monde des esprits, liste qui atteindrait les dimensions d'un catalogue de magasins !

— Réfléchis. Commence par l'organisation domestique d'une maison. La nourriture, par exemple. Nous n'avons pas besoin de nourriture, ce qui signifie l'élimination d'une énorme industrie comprenant tous les services de restauration et de boisson, ainsi que tous les récipients et ustensiles pour les fabriquer, les cuire et les servir.

— Nos vêtements nous sont fournis par l'effet d'une loi naturelle : une autre vaste industrie supprimée. Quand transports, tu l'as déjà vu ici !

— Il brille par son absence.

— C'est tout à fait vrai.

— Pense ensuite à tous les métiers et professions qui n'ont pas de contrepartie ou d'équivalent dans ce monde.

— Croque-mort, par exemple, suggéra Roger en riant.

— Ou des hommes politiques, a ajouté Ruth.

— N'oubliez pas les prêtres et les curés, voire les évêques, ai-je dit. Peut-être serait-il préférable de ne pas être trop précis. Les croque-morts sont plus agréablement employés ici, et les politiciens plus utilement !

— Comme tu peux le constater, Roger, il n'y a pas de magasins, a souligné Ruth, car il n'y a pas de commerce d'aucune sorte.

— Alors que faites-vous quand vous voulez quelque chose ? Comme... Eh bien... Il réfléchit un instant. Je ne semble pas capable de penser à quoi que ce soit, termina-t-il, avec plus de surprise pour lui-même que pour Ruth et moi.

Nous avons ri.

— C'est plutôt étrange, n'est-ce pas Roger ? Tu n'as pas l'air de vouloir quoi que ce soit. Les vêtements que tu portes sont ceux avec lesquels tu es arrivé ici. D'ailleurs, si tu souhaites passer à tes vêtements d'esprit, tu peux le faire immédiatement. De la façon dont tu es actuellement habillé, tout le monde sait que tu es un nouvel arrivant. Si tu veux apparaître comme un « résident chevronné », comme Ruth et moi, tu devras te débarrasser de l'ancien et revêtir le nouveau. Voilà au moins quelque chose que tu pourrais vouloir : des vêtements spirituels pour faire le changement.

— Mais s'il n'y a pas de magasins ou de tailleurs, comment faire ?

— Rien, ou du moins très peu. Tu veux te débarrasser de l'ancien style vestimentaire, Roger ?

— Je le souhaite vivement.

— Alors fais-le, mon cher ami.

— Oui, mais comment ?

— Je crains que nous ne puissions pas te dire comment cela se passe, mais regardes-toi, Roger. Tes yeux se sont portés sur la vue qui s'offre à toi. Maintenant, regarde d'un peu plus près.

Le garçon s'exécuta et fut étonné de découvrir que ses anciens vêtements terrestres avaient fait place à des vêtements spirituels brillants, pleins et

libres, en parfaite harmonie avec l'environnement. Ruth et moi avons fait de même et, pour la première fois, Roger nous a vus en habits d'esprit.

— Tu peux maintenant voir, Roger, comment nous serions apparus dans ta chambre si nous n'avions pas repris nos vêtements terrestres. Cela aurait pu t'effrayer.

— J'en suis sûr, dit-il. Il souleva un pli de son vêtement, l'examina de près et remarqua qu'il ne semblait pas avoir été fait par la main de l'homme.

— Non, Roger, aucune main n'a été employée pour créer ces vêtements, mais Ruth et moi devons te dire, honnêtement, que nous ne savons pas quel processus naturel entre en jeu dans la fabrication de ces vêtements. Il y a beaucoup de choses que nous devons d'abord savoir, et c'est pourquoi nous prenons les choses comme nous les trouvons. Lorsque tu étais sur terre, as-tu essayé d'analyser chaque chose mortelle qui se présentait à toi dans la vie, et as-tu essayé de découvrir comment elle avait été fabriquée, et une centaine d'autres raisons ou causes de son existence ? Je suis sûr que vous ne l'as pas fait, pas plus que Ruth ou moi. Il n'y a aucune raison pour que nous menions ici des enquêtes minutieuses sur l'existence des nombreuses choses qui font partie de notre vie. Il n'est pas certain que nous serions meilleurs pour l'avoir su.

— Mais nos vêtements spirituels sont d'une classe à part. Vois-tu ce grand bâtiment un peu à droite de nous ? C'est l'académie du textile. Tu peux y admirer des milliers d'étoffes et de tissus merveilleux, dont certains représentent les étoffes qui se trouvaient sur la terre (toutes les parties de la terre) au cours de centaines d'années. D'autres sont des types d'étoffes propres au monde des esprits, tant par leur conception que par leur texture.

— Tu as vu les tapisseries accrochées aux murs de notre maison. Elles ont été réalisées par Ruth elle-même dans l'académie du textile. Lorsque nous avons visité cet endroit pour la première fois, Ruth a vu des gens heureux en train de tisser des tapisseries et a immédiatement été séduite par l'idée. Depuis, elle est devenue experte dans cet art, comme tu as pu le constater à la maison.

— Ce n'est rien, dit Ruth ; tu pourrais faire la même chose, Roger, si tu étais dans cet état d'esprit. C'est l'une des principales fonctions de ces endroits : vous apprendre à faire toutes sortes de choses de manière experte.

— L'académie du textile ne peut pas te fournir de vêtements spirituels, Roger, ai-je dit.

— Je me sens terriblement ignorant en voyant toutes ces lieux remplis de connaissances.

— Alors ne te laisses pas faire, mon cher ami. Après tout, on peut ressentir à peu près la même émotion devant quelques dizaines de volumes d'une encyclopédie, s'il le faut. Nous ne naissons pas avec un vaste savoir à portée de main, pour ainsi dire. Ruth et moi avons ressenti la même chose lorsqu'on nous a montré toutes ces merveilles de connaissances ; et tout le monde en fait autant. Nous sommes tous dans le même bateau, Roger, alors nous pouvons tous être gentiment ignorants ensemble !

— Je dois dire que les gens ici n'ont pas l'air contrariés.

— Ces lieux d'études sont principalement consacrés à ce que l'on appelle sur terre les arts, ai-je expliqué ; j'entends par là la peinture, la musique, la littérature, etc. Une grande importance leur est accordée. Il y en a bien sûr beaucoup d'autres. Sur terre, les arts sont davantage considérés comme des compléments à la vie que comme des nécessités. On pourrait s'en passer, mais la terre serait alors plus terne qu'elle ne l'est déjà. Ici, ils sont vitaux et bénéficient d'un large champ d'action. D'abord, sans toutes ces industries que nous avons essayé d'énumérer tout à l'heure, il y a une liberté correspondante pour d'autres occupations bien plus agréables.

— Il y a une chose, Roger, que tu ne verras pas ici parmi les arts, ce sont les monstruosité musicales ou les abominations artistiques qui se font passer pour des chefs-d'œuvre. Elles n'ont pas été jetées, elles n'ont jamais été admises et ne le seront jamais. Pas de faux-semblants ici, mon cher Roger. « Abandonnez toute prétention, vous qui entrez ».

— Que doit faire une personne pour être acceptée dans l'une de ces académies, Monseigneur ?

— Passe l'entrée et tu n'auras plus aucun doute. Tu seras accueilli avec la plus grande chaleur et tu t'engageras sur la voie de l'étude de ce qui t'intéresse. C'est ainsi que Ruth a commencé, ou presque, à tisser des tapisseries. Elle a demandé si elle pouvait se joindre aux autres et apprendre l'art, et immédiatement, sans aucune formalité, elle l'a fait.

— Et je n'ai jamais été aussi heureuse de ma vie, ajouta Ruth. Des gens charmants, patients et gentils, surtout si tu es « tout en doigts et en pouces », comme je l'étais quand j'ai commencé. Monseigneur a passé énormément de temps à parcourir les livres de la bibliothèque principale. C'est un endroit extraordinaire quand on s'y intéresse. Il y a des millions de livres sur tous les sujets possibles et imaginables. As-tu déjà essayé de chercher quelque chose dans une encyclopédie, Roger, surtout si elle est bien illustrée ?

— Oui, plutôt ; c'est une affaire désespérée, il y a tant de distractions et tergiversations sur le chemin.

— Tu peux donc imaginer ce qu'il en est dans la bibliothèque. Si Monseigneur était un jour porté disparu dans ces régions, c'est le premier endroit où une équipe de recherche se rendrait.

— Allons voir et inspectons certains de ces bâtiments, ai-je suggéré.

— Sommes-nous autorisés à entrer comme bon nous semble ?

— Exactement comme nous le souhaitons, Roger. Pas de permis, pas d'horaires d'ouverture et de fermeture, puisqu'ils sont ouverts toute la journée, et ce n'est pas difficile puisque nous n'avons pas de nuit !

— Ce sont donc toujours les mêmes personnes qui sont de service ?

— Oh, non, cela ressemblerait à un travail éternel au lieu d'un « repos éternel ». On pourrait dire en toute vérité que le travail est éternel, mais les mêmes personnes n'y sont pas employées dans une succession éternelle sans rémission personnelle. Nous ne divisons pas le jour et la nuit, mais le travail est soigneusement réparti entre les membres du personnel afin qu'ils puissent avoir leurs périodes de changement et de récréation, et que tout le monde soit parfaitement satisfait.

Roger remarqua que les bâtiments n'étaient pas très hauts selon les normes terrestres habituelles.

— Eh bien non, deux étages de hauteur moyenne suffisent ici, car il n'y a pas de problème de limitation d'espace. Nous n'avons pas besoin de construire vers le haut ; nous disposons d'un espace illimité pour nous étendre, et le résultat, avoue-le, est excellent.

Roger a exprimé sa joie sans bornes devant la beauté et le charme de l'ensemble de la création, avec ses larges allées de gazon superbe, ses nombreux parterres de fleurs et d'arbres, ses bassins d'eau cristalline qui constituaient un cadre exquis pour les nombreux édifices de qualité qui composaient la ville elle-même.

— Ne trouves-tu pas étrange, Roger, que toute cette beauté, cette beauté superlative, fasse l'objet d'un certain mépris de la part d'un si grand nombre de personnes non instruites sur terre ? La terre ne tombe-t-elle pas dans une sorte d'insignifiance minable à côté de toute cette splendeur ? Pourtant, les terriens, pour un grand nombre d'entre eux, considèrent leur monde comme le monde à l'aune duquel tout est jugé, évalué ou apprécié. Les villes et villages enfumés et sales de la terre sont considérés comme le critère, et si cette belle ville leur était décrite, il la traiteraient avec quelque chose qui ressemblerait à du mépris, voire à de la moquerie. Mais lorsqu'ils la verront, ils auront honte des leur préjugés antérieurs.

Ruth et moi avons indiqué les objectifs des différentes académies, et Roger a longuement exprimé son désir de visiter celle de l'ingénierie, qui comprenait également la recherche en chimie. Nous sommes entrés et avons été accueillis par l'homme qui est « en charge » de la myriade d'activités qui s'y déroulent en permanence.

— Monseigneur, dit-il, et Ruth aussi. C'est un plaisir, cela fait longtemps que nous ne vous avons pas vu. Que puis-je faire pour vous ?

Je lui expliquai notre mission et lui présentai Roger.

— Bien sûr, vous êtes au bon endroit, mon cher ami.

Nous avons souri à cette petite plaisanterie, car c'est devenu presque une tradition que le responsable de chacune de ces grandes académies dise, dans des circonstances similaires, exactement la même chose, une fierté justifiée !

De toutes les académies, c'est peut-être celle de l'ingénierie et de la chimie qui concerne le plus la Terre, car c'est là que beaucoup de découvertes terrestres en matière d'ingénierie et de chimie trouvent leur origine. De nombreuses substances nouvelles sont inventées dans le monde des esprits et sont ensuite transmises aux hommes sur terre pour le bénéfice de tous.

En passant d'une salle à l'autre, nous avons pu voir des chimistes et leurs assistants expérimenter diverses substances qui, une fois combinées, formeront un produit entièrement nouveau et parfaitement adapté à son usage. On nous montra comment, par synthèse, on composait des répliques exactes de matériaux terrestres, car il ne servirait à rien d'inventer une nouvelle substance à partir de matériaux purement spirituels qui n'aurait pas (ne pourrait pas avoir) d'application aux usages terrestres. Le scientifique sur terre doit utiliser des matériaux terrestres, et le scientifique du monde spirituel doit donc travailler dans une contrepartie précise.

Il arrive souvent, nous a dit notre guide, qu'un simple indice donné à un scientifique terrestre suffise à le mettre sur la voie d'une douzaine d'autres découvertes. Tout ce qui intéresse les scientifiques ici, c'est la découverte initiale, et dans la plupart des cas, le reste suivra.

On y trouve également de nouvelles substances destinées à être utilisées comme matériaux de construction pour les maisons ou les grands édifices, ainsi que pour de nombreux autres types de construction. De nouveaux composés sont en cours de fabrication et seront finalement convertis en tissus de toutes sortes, légers ou lourds, pour les vêtements personnels, par exemple, ou pour les tissus d'ameublement des maisons et des habitations.

Dans les sections mécaniques, les anciens principes sont appliqués dans de nouvelles directions, pour aboutir à des moyens de transport meilleurs, plus sûrs et plus commodes, avec un plus grand confort.

Nous avons vu de nombreuses inventions, de toutes sortes, du simple appareil à usage domestique à la grande machine utilisée dans l'un ou l'autre processus industriel.

La vie sur terre est devenue beaucoup trop complexe et les gens consacrent beaucoup trop de temps à des activités purement matérielles, généralement à l'exclusion de l'aspect spirituel. La vie sur terre doit donc finir par se simplifier et, ce faisant, devenir plus agréable. Le monde des esprits a beaucoup à envoyer à la terre pour atteindre cet objectif. Mais le monde terrestre doit d'abord se mettre en ordre. Ce qui est le plus important, c'est que les habitants de la terre doivent apprendre à bannir la guerre de leur visage, à ne pas détourner à des fins maléfiques ce qui leur a été transmis à des fins pacifiques. Dans ce dernier cas, c'est le désastre ; dans le premier, c'est le bonheur.

C'est à l'homme lui-même de choisir.*

8. NOUS VISITONS UNE ÉGLISE

Nous avons quitté la ville et marchions à l'orée d'un bois lorsque Roger, pointant du doigt le lointain, dit : « Cela ressemble étrangement à une église ».

— C'est une église, dit Ruth, mais avec une différence.

— Veux-tu aller l'inspecter ? demandai-je, et Roger répondant par l'affirmative, nous nous dirigeâmes dans cette direction.

L'église en question avait tout l'aspect de son homologue familière sur terre, à l'exception, bien sûr, de l'âge. Elle avait une forme ancienne sans montrer les effets des ravages du temps, et il n'y avait maintenant aucune occasion pour nous de dire au garçon que la décadence physique, provoquée par les éléments et le passage des années, était une condition qui n'existait pas dans le monde des esprits, et que bien qu'un édifice puisse sembler avoir été érigé hier, il pouvait avoir été debout pendant plusieurs centaines d'années.

Cette église que nous étions en train de visiter ne faisait pas exception à la règle. En fait, je ne crois pas que, dans le monde spirituel, il y ait des exceptions qui soient censées prouver une règle ! Il y avait cependant d'autres caractéristiques de cette « église » dont Roger, en passant devant, aurait pu ne pas saisir toutes les implications. Et donc, alors que nous en approchions, nous lui demandâmes s'il avait vu quelque chose d'inhabituel à leur propos.

Le jeune homme avait toutefois l'œil très vif, et saisit rapidement la caractéristique principale.

— Oui, a-t-il observé, l'église a un aspect familial, mais son environnement est si inhabituel qu'il fait presque paraître l'église elle-même différente.

— C'est bien, Roger, ai-je dit. Tu n'as quitté la terre que récemment, et les choses terrestres sont encore fraîches dans ton esprit. Tu peux faire des comparaisons avec plus de finesse.

— L'église que tu vois ici est un exemple complet de ce qui pourrait être fait sur terre, si l'on s'efforçait de rendre les églises de cette région d'une réelle beauté extérieure. L'ensemble a été construit, y compris le tissu lui-même, pour montrer exactement ce qu'il est possible de faire même dans un espace limité. Comme tu peux le constater, le territoire autour de l'édifice est spacieux, mais il n'a pas été utilisé dans toute son étendue, afin de préserver, autant que possible, les conditions habituelles sur terre, où l'espace est généralement quelque peu limité.

En nous approchant, nous avons pu voir un muret de briques entourant de manière irrégulière le terrain de l'église, imitant ainsi une situation terrestre où d'autres droits fonciers empiètent sur le terrain. Le mur était bien taillé et soigné, sans être trop simple et sans intérêt. Nous avons traversé un portail, marchant sur un large chemin qui avait été fait d'une substance composite pour donner l'apparence de l'asphalte, car pour une question de pure utilité, un chemin en herbe se serait rapidement usé sous le pas de nombreux pieds, et notre reproduction devait être exacte.

Les fleurs étant en constante floraison dans ce monde, nous avons dû trouver un compromis entre l'apparence générale en été et celle en hiver. Pour ce faire, de nombreux arbres et arbustes à feuilles persistantes ont été introduits, et les fleurs ont été plantées de manière à éviter les anachronismes horticoles au niveau de chaque parterre. Certaines plates-bandes ont été laissées vides pour évoquer l'extrême hiver, lorsque peu de fleurs, voire aucune, ne peuvent être plantées à l'extérieur.

Le long d'un des côtés du terrain se trouvait un petit ruisseau au tracé soigneusement rectiligne, qui prenait sa source dans une petite cascade, tandis que les côtés du ruisseau lui-même étaient tapissés de fleurs. Ici et là, il y avait des étangs à nénuphars, et l'ensemble était entouré de nombreux arbres magnifiques. En imagination, on pouvait donc voir les grandes possibilités d'un tel arrangement sur terre, tout en tenant compte de la beauté infiniment plus grande de son équivalent dans le monde des esprits. Un tel projet et sa réalisation sont

ici, et pourraient être imités sur terre en supprimant les cimetières inesthétiques et inutiles que l'on voit si souvent autour des bâtiments d'église, et qui ne sont souvent qu'un désert de mauvaises herbes et de négligence.

Roger remarqua tout de suite l'absence d'un cimetière, auquel on attache tant d'importance sur terre, et il ne vit rien non plus qui ressemblât à un panneau d'affichage.

— Ruth t'a dit qu'il y avait une différence, tu t'en souviens, Roger. Il y a des différences à l'intérieur comme à l'extérieur. En vérité, ce n'est qu'une église de nom et d'apparence ; un échantillon de ce qui pourrait être fait si les gens de la terre avaient la volonté d'apporter quelques modifications. Ce n'est que l'extérieur, l'environnement, que nous donnons en exemple, car il ne s'agit pas d'un « lieu de culte » au sens terrestre du terme. En d'autres termes, il n'y a pas de culte ici, bien que ce qui se passe à l'intérieur ait vraiment plus de valeur que ce qui se passe perpétuellement dans tant d'églises terrestres. Mais nous ne poursuivrons pas dans cette voie... Entrons à l'intérieur.

Nous avons trouvé le bâtiment vide de toute personne lorsque nous sommes entrés. Il s'agissait d'une structure de taille moyenne, construite sur le modèle d'une « église paroissiale », et comme il ne s'agissait pas d'une église au sens strict du terme, beaucoup d'éléments qui auraient été visibles étaient absents : les fonts baptismaux, par exemple, et la chaire. Mais ce qui a le plus frappé Roger, c'est l'absence de maître-autel.

Le sanctuaire lui-même était resté identique, avec les volées de marches habituelles qui montent en une série « d'ordres », jusqu'au plus haut, où il y avait un large espace sur lequel se trouvaient un certain nombre de belles chaises, dont la principale, placée au centre, était légèrement plus ornée que les autres. Au-dessus d'eux se trouvait une belle fenêtre à lancettes, contenant des verres colorés exquis. Au lieu des images religieuses habituelles, le verre représentait d'agréables scènes rustiques telles qu'on en voit dans les tapisseries et autres.

Sur le mur, juste au-dessus des chaises, se trouvaient deux inscriptions travaillées en mosaïque et placées côte à côte. L'attention de Roger fut immédiatement attirée par ces inscriptions et, se tournant vers moi, il me demanda : « Pourquoi ces deux faisceaux de lumière descendent-ils sur les textes ? »

— Ils ne descendent pas, Roger, ils montent et sortent. Le jeune homme lit l'inscription latine à haute voix : « Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonae voluntatis. »

— C'est exact, Roger, mais si tu veux bien me pardonner, ta prononciation du latin est épouvantable !

— C'est ce qu'on m'a appris, répondit-il dit en riant.

— Bien sûr, mon cher ami. Moi aussi, au début. Voilà un autre exemple du « culte des choses hideuses sur terre », la règle étant : si possible, toujours choisir le laid !

— Oh, voyons, Monseigneur, les choses ne sont pas si graves que cela.

— Nous n'en sommes pas loin. Tu sais ce que ces mots signifient ? Si ce n'est pas le cas, ils ont été traduits pour toi : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et sur terre, paix aux hommes de bonne volonté. » Note la dernière phrase, Roger. Différente de ce à quoi vous étiez habitué, peut-être, sur terre. C'est le meilleur rendu, parce que cela signifie beaucoup plus. La paix, mon cher garçon, ne viendra jamais aux habitants de la terre s'il n'y a pas d'abord de la bonne volonté. S'il y avait une bonne volonté universelle, il y aurait une paix universelle. Si quelqu'un en doute, qu'il en fasse l'expérience.

— La lumière que tu vois pourrait aller dans un sens ou dans l'autre, mais en l'occurrence, elle monte. C'est ainsi que les choses se sont passées. Ce bâtiment, avec ses jardins, a été construit à l'origine par les habitants de la région pour servir d'endroit agréable où recevoir les nombreux enseignants, etc. qui viennent de temps en temps des royaumes supérieurs pour nous aider de multiples façons. D'où la présence de chaises à l'endroit où se trouve normalement la pierre de l'autel. Le visiteur principal occupera la chaise centrale, comme tu le devines, tandis que les autres seront occupées par ceux qui l'accompagnent.

— Regarde autour de toi et que vois-tu, ou plutôt que ne vois-tu pas ?

Roger tourna autour de lui : « Il n'y a pas de sculptures sur les murs, énuméra-t-il, pas d'images religieuses, pas de tableau d'hymnes, pas de bougies ni d'autres ornements. En fait, c'est juste la coquille vide d'une église, mais avec des chaises confortables au lieu de bancs rigides. »

Les fenêtres latérales étaient également en verre coloré, et les rayons de lumière qui passaient des deux côtés produisaient les teintes arc-en-ciel les plus délicates qui se rencontraient et se mêlaient.

— Les deux textes que tu vois ont été placés là à la demande expresse des responsables de l'ensemble du bâtiment. Comme nous tous ici, ils ont une sainte horreur de la guerre, le fléau le plus détestable qui puisse jamais assaillir les peuples de la terre. Ils ont donc essayé de trouver un moyen de montrer leur préoccupation générale, et ils ont finalement eu l'idée de prendre cette citation familière et de l'inscrire sur les murs, juste derrière et au-dessus des visiteurs de haut rang lorsqu'ils sont assis là, et à la vue de chaque personne dès qu'elle entre. Ils l'ont fait travailler en mosaïque, de façon exquise, comme

tu peux le voir, avec ces couleurs vives, et en ont fait une prière permanente par la pensée. C'est ce que tu vois s'élever dans cette lumière, et il ne lui est jamais permis de s'affaiblir ou de faiblir. Tu la trouveras toujours brillante et forte. Une goutte infiniment petite, mon cher ami, dans un immense océan de bonnes pensées ; assez puissante à sa manière, mais pas assez pour arrêter ou empêcher la guerre.

— Tu l'auras compris, Roger, dans ces contrées, rien n'est laissé en plan simplement parce qu'on n'a pas essayé. Quelle que soit l'issue d'une entreprise, aussi désespérée qu'elle puisse paraître au départ, on tente quand même de la mener à bien. Nous avons nos échecs, mais aussi nos réussites. La guerre, mon garçon, est un sujet vaste et peu réjouissant, surtout pour toi qui goûte aux délices du monde des esprits. Ruth et moi ne voulons pas te déprimer.

— Vous ne ferez pas cela, Monseigneur ; j'aime savoir les choses, même si elles ne sont pas très agréables.

À l'extrémité « ouest » du bâtiment, il y avait un profond narthex sur lequel reposait un grand orgue. Il ne s'agissait pas d'un instrument de conception ou de construction avancée, et les tuyaux étaient donc disposés dans l'ordre habituel.

— Un bel instrument, Roger. Quiconque le souhaite peut en jouer. Monte à l'étage, examine-le et peut-être que Ruth nous jouera un air.

Nous montâmes les escaliers et nous nous retrouvâmes dans une galerie.

— Il ne doit pas y avoir d'électricité ici, alors voulez-vous que je pompe pour vous, Ruth ? suggéra Roger.

— Ce n'est pas nécessaire, merci, mon cher, dit Ruth. Tu as raison de dire que nous n'avons pas d'électricité. Nous avons quelque chose de bien mieux à la place.

Elle a indiqué un récipient en forme de boîte posé sur le sol à une courte distance de l'orgue.

— C'est là, dit-elle, que se trouve tout ce dont nous avons besoin. Il me suffit de mettre en marche cette petite machine pour que l'air soit envoyé le long du coffre jusqu'à l'instrument.

— Oui, mais qu'est-ce qui fait fonctionner la machine ?

— La pensée, Roger, la pensée, c'est tout, répondit Ruth en souriant. Tu sais, tu n'as pas encore la moindre idée de ce que la pensée peut vraiment faire dans le monde des esprits.

— Non, je commence à m'en rendre compte ! Ruth s'installa aux claviers et joua un petit morceau qui avait été spécialement composé pour elle par l'un de nos amis maîtres musiciens : une petite œuvre légère et enjouée, plutôt de la nature d'un scherzo. Lorsque la dernière note a retenti, Ruth a quitté le siège de l'orgue et, prenant Roger par le bras, lui a dit : « Maintenant, viens voir ce que nous avons fait ».

Nous avons quitté le bâtiment et, observant Ruth et moi-même qui regardions vers le haut au-dessus du toit, Roger a fait de même et a été stupéfait de voir, très haut au-dessus du bâtiment, une énorme sphère semblable à une bulle, tournant doucement sur son axe. Ses couleurs, un bleu et un rose délicats, s'entremêlaient sans perdre leur identité.

— Nous devrions nous éloigner un peu, ai-je dit, et Roger verrait alors tout l'effet. Pour l'instant, nous en subissons trop les effets.

Nous avons pris position à environ un quart de mile de distance, d'où l'effet était superbe. Pour Roger, il était quelque peu impressionnant de voir cette forme apparemment fragile suspendue dans les airs sans « aucun moyen de soutien visible ».

— Toute musique, Roger, produit une forme quelconque lorsqu'elle est jouée, a dit Ruth, quel que soit l'instrument sur lequel elle est jouée, bien que si j'avais joué ce morceau au piano, nous n'aurions pas obtenu une forme aussi grande que celle-là. Mais nous aurions fait une forme, peut-être pas aussi belle. Je n'ai jamais joué ce morceau au piano, je ne peux donc pas dire ce qui se serait passé exactement. Elle a été écrite pour l'orgue, où l'on peut obtenir un volume et une variété d'effets sonores suffisants. C'est très beau, n'est-ce pas ?

— Vous savez, Ruth, dit Roger, c'est plus effrayant, même, que tout ce que j'ai vu jusqu'à présent, même si effrayant n'est pas ce que je veux dire.

— Non, mon ami, je sais que ce n'est pas le cas. Je suppose que le terme « impressionnant » est le bon ; c'est une émotion particulière, quel que soit le nom qu'on lui donne.

— Ruth et moi avons ressenti la même chose la première fois que nous l'avons vécu, et même aujourd'hui, nous n'en sommes pas complètement sortis. Je ne crois pas que nous y parviendrons un jour. J'espère que non. Si nous ne réagissons pas, c'est qu'il y a un problème quelque part, et ce n'est pas la faute de la musique. Non, il n'y a aucun doute à ce sujet ; nous ressentirons toujours une émotion profonde chaque fois que nous entendrons et verrons de la musique écrite par des maîtres tels que ceux que nous avons ici, et ce sont des maîtres, Roger.

Le garçon regardait Ruth avec une sorte d'admiration profonde, une sorte de « culte de l'héroïne », dirait-on, pour qu'elle soit capable d'accomplir un exploit aussi remarquable. Pour sa part, Ruth était amusée et un peu touchée par la chaleur des sentiments du garçon, mais elle s'empessa d'écarter tout crédit qu'elle pouvait s'accorder.

— Ce que j'ai fait n'est rien, Roger. Quiconque sait jouer peut produire le même résultat. Un instrument mécanique pourrait le faire, mais aucun instrument mécanique ne pourrait composer la musique ; c'est là que le mérite revient au compositeur.

— Ai-je bien compris qu'un maître musicien a écrit ce morceau spécialement pour vous ?

— C'est tout à fait exact, Roger. Une autre surprise ? Cela ne devrait pas être le cas, car, à bien y réfléchir, tous ces compositeurs célèbres qui sont morts doivent bien se trouver quelque part, n'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr, c'est du rami. Je n'y ai jamais pensé.

— Ah, ai-je remarqué, je suppose que c'est parce que la plupart des gens considèrent que les compositeurs de musique ne sont qu'à moitié humains, voire pas du tout. C'est pourquoi tant d'entre eux étaient à moitié morts de faim lorsqu'ils vivaient sur terre. Lorsqu'ils l'ont quittée, les gens se sont soudain souvenus d'eux, leur ont érigé des statues et des monuments, et leurs œuvres ont soudain pris beaucoup de valeur. Les choses vont un peu mieux aujourd'hui sur terre, et un compositeur n'a pas besoin de mourir de faim, mais s'il a écrit de très bonnes choses, elles auront beaucoup plus de valeur après sa mort. À l'heure actuelle, les génies terrestres brillent par leur absence.* Les vrais génies sont tous là. Tu as eu un exemple, à cette minute, du vrai génie. Même sans pouvoir voir cette œuvre, c'est un plaisir que de l'écouter.

— Mais alors, combien de temps cette bulle colorée va-t-elle rester là ? demanda Roger.

— Normalement, lui a dit Ruth, elle s'effacerait dans un instant ou deux, mais Monseigneur et moi avons mis nos idées en commun pour la charger d'un peu plus de permanence afin que tu puisses la voir dans toute sa gloire. Lorsque des œuvres orchestrales ou autres se succèdent rapidement, si la forme restait trop longtemps, elles seraient toutes montées pêle-mêle les unes sur les autres, et leurs formes se perdraient.

(* : Note de l'éditeur. L'auteur semble détester l'art qui n'est pas 100% classique, et insinuer que seul celui-ci peut exister au paradis. Est-ce que les amateurs de peinture et musique différente pourront quand même les y trouver ? J'espère que oui.)

9. UNE QUESTION D'ÂGE

— Il y a une chose qui m'intrigue, a déclaré Roger.

— Une seule chose ? demandai-je. Le garçon est si bon enfant qu'il ne s'offusque pas de nos légères plaisanteries.

Nous étions rentrés à la maison après notre visite à l'église et le bref récital d'orgue de Ruth, et nous étions confortablement assis dans la pièce du rez-de-chaussée où Roger a eu son premier aperçu du monde des esprits.

— Qu'est-ce qui t'intrigue, mon cher ami ? Expose ton cas, comme disent les avocats, et peut-être que Ruth ou moi pourrions nous t'éclairer.

— Comment se fait-il que tout le monde ait l'air si jeune ? Je n'ai vu aucune personne âgée nulle part.

— Oh, si, tu l'as fait, Roger, mais pas de la façon dont tu le penses.

— Si je suis trop personnel, Monseigneur, dites-moi de m'occuper de mes affaires, mais quel est votre âge ?

— Ne crains pas d'être trop personnel, mon cher garçon, dans cette affaire d'âge. Nous ne sommes pas du tout susceptibles ici. Même Ruth ne verra pas d'inconvénient à ce que tu poses une telle question, et comme tu le sais peut-être, les femmes sur terre sont parfois un peu sensibles à ce sujet ! Mais ici, tout le monde s'en fiche, parce qu'on n'y pense plus. Mais cela a quand même un côté intéressant, surtout pour des gens comme toi et moi, Roger (et Ruth aussi) qui aimons « regarder les choses en face ».

— Pour ce qui est de mon âge, j'avais 43 ans lorsque je suis arrivé ici. et j'y suis depuis maintenant 37 ans. Je le sais parce que je m'intéresse activement à l'ancienne terre et que j'ai donc suivi l'évolution du temps. Donc, une simple somme, et tu as la réponse.

— Bon sang, s'exclama le garçon. Vous avez donc quatre-vingts ans !

— Justement : un homme jeune de quatre-vingts ans !

— Mais vous n'en avez pas l'air.

— J'espère que non. En fait, je n'ai guère l'air différent de ce que j'étais à mon arrivée ici. Quelques améliorations, peut-être, mais sinon, pas de changement.

— Et quel âge dirais-tu que j'ai, Roger ? demanda Ruth.

— Attention, Roger !, ai-je interposé en riant, mais il n'a de toutes façons pas voulu se risquer à deviner.

— Si tu avais dit cent, cela ne m'aurait pas dérangé le moins du monde. Mais ce n'est pas encore le cas. Met moi à environ 62 ans, et tu auras raison.

— Vous n'avez pas l'air d'avoir plus de vingt-cinq ans, reprit Roger.

— C'est l'âge que j'avais quand je suis arrivée ici.

— Quel âge dois-je donc avoir ?

— A peine plus qu'un bébé dans les bras, dit Ruth en riant. Non, Roger, tu as la même apparence que sur terre, en ce qui concerne l'âge. En ce qui concerne la santé, bien sûr, c'est très différent, en tout cas depuis ces derniers jours. Pauvre chéri, tu étais un Roger très malade à l'époque, mais il n'y a pas de comparaison possible aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, ta mère verrait en toi le garçon qu'elle a connu.

— Tu vois ce que c'est, ai-je dit. Dans le monde des esprits, l'âge ne compte pas. Ce qui se passe, c'est que la période connue sous le nom de premier de la vie est l'âge normal et permanent. Si l'on arrive ici avant cette période, comme tu l'as fait et comme beaucoup d'autres le font, même de minuscules bébés, alors on avance progressivement vers la fleur de l'âge, et on y reste. Si l'on arrive ici après l'avoir atteint (on peut l'avoir largement dépassé, jusqu'à atteindre les 80 ans et plus), on revient, on retourne à la fleur de l'âge. En d'autres termes, vous rajeunissez.

— Cela semble être une bonne idée.

— En effet c'est une bonne idée, mais toutes les idées ici sont bonnes. Nous nous sommes mis à rire de notre propre approbation condescendante du monde des esprits.

— Pourtant, Roger, continuai-je, malgré tous nos plaisirs, la loi qui les engendre est juste, et c'est ce que tu voulais vraiment dire. Elle est juste à tous égards : pour ceux qui ont dépassé la durée prescrite sur terre et pour ceux qui l'ont quittée dans la petite ou très petite enfance, ou lorsqu'ils avaient ton âge, ou celui de Ruth, et s'il faut en arriver là, le mien aussi, ou presque.

— Mais je vais vous dire une chose : vous aurez beaucoup de mal à deviner l'âge exact d'une personne, c'est-à-dire le temps qu'elle a passé dans le monde des esprits, en ajoutant les quelques années qu'elle a vécues sur terre.

— Plus on a vécu longtemps dans ce monde, plus la période terrestre semble courte en comparaison. Prenons l'exemple d'Aile Radieuse. Tu ne peux pas deviner depuis combien de temps il est ici. Si tu avais un peu plus de connaissances (qui, bien sûr, te viendront au fur et à mesure), il y aurait certaines indications qui t'aideraient à deviner.

— En effet, je n'arrive pas à comprendre depuis combien de temps il est là. Il a l'air dans la force de l'âge : un jeune homme. Pourtant, lorsqu'il parle et qu'on le regarde attentivement, on peut voir que, sans avoir l'air vieux ou âgé, il y a quelque chose qui suggère le poids de la connaissance, ou quelque chose comme ça.

— C'est difficile à définir, Roger, très difficile. Il y a de nombreuses occasions, en voyant quelqu'un ici, de se dire (si jamais tu devais être aussi irrespectueux) « ce n'est pas une poule mouillée ». Mais il n'y a rien qui indique un âge positif dans les signes extérieurs tels que les rides et les cheveux blancs, et tous les autres repères familiers des années qui passent, ou qui sont passées. Quel est l'âge d'Aile Radieuse ?

— Je ne peux pas espérer deviner.

— Il a eu 600 ans.

— C'est incroyable, n'est-ce pas ?

— Pas vraiment. N'oubliez pas qu'Omar a dans les deux mille ans. Son assistant égyptien est encore plus âgé : environ cinq mille ans. Que dit le psalmiste ? *Longitudine dierum replebo eum* : Je le comblerai de longs jours.

— Nous vivons dans un monde sans âge, Roger, et certains d'entre nous, en tout cas, semblent être dans le même cas. Pas de visage ridé, pas de cheveux blancs ou grisonnants, pas de suggestion de ce poids supplémentaire avec lequel nous parvenons à nous accabler sur terre, ou au contraire, pas d'indication de ratatinement et de dépérissement ; pas de ralentissement de nos mouvements, ou d'altération de la tonalité de nos voix ; pas de perte de vigueur mentale. Pas de seconde enfance. Élimine ce catalogue mélancolique, et tu nous auras tels que nous sommes, rendus à une seconde jeunesse, ceux d'entre nous qui en ont besoin, au lieu d'avancer dans la sénilité.

— Quel est l'âge du monde spirituel, Monseigneur ?

— Mon cher ami, c'est une question ! Tu sais ce que l'on dit : l'éternité ne peut avoir de commencement. Et l'éternité, comme l'immortalité, est quelque chose qui ne peut pas être prouvé. La seule chose que tu puisses faire dans ce cas particulier, c'est d'essayer de découvrir quel est le consensus d'opinion sur le sujet, et tu constateras que nous sommes tous du même avis, à savoir que ce monde et nous-mêmes avec lui, sommes éternels. Nous avons le sentiment d'une permanence absolue. S'il n'était pas permanent, à quoi servirait tout cela ? À quoi bon continuer ?

— Non, mon garçon, tout ici, dans ce monde, s'oppose à la fin de cette vie glorieuse et de la vie encore meilleure qui attend chacun d'entre nous.

Et nous, dans ces royaumes, avons l'assurance (si nous en avons besoin) de ces âmes stupéfiantes dans les royaumes les plus élevés. Si elles ne nous disent pas la vérité, ce qui est une supposition infâme et absurde, alors il n'y a pas de vérité.

— Mais nous avons nos propres pouvoirs, Roger. Il faut en tenir compte. Nous pouvons nous-mêmes créer. Tu ne nous as pas encore vu à l'œuvre. Attends de voir l'un des experts construire une maison pour quelqu'un, et comme pour une maison, il en va de même pour un palais ou quelque chose d'encore plus grand. Nous réalisons tout cela par nous-mêmes grâce au pouvoir qui nous vient de la grande Source. Sans doute, diras-tu, si la grande Source coupait le pouvoir, le retenait, que se passerait-il ? Cette idée est tout aussi absurde. Le pouvoir est envoyé depuis que le monde des esprits existe. Et cela nous ramène à notre point de départ !

— Il arrive un moment où les chiffres n'ont plus beaucoup de signification pour le commun des mortels. Lorsque vous contemplez les proportions astronomiques dans lesquelles les finances des nations se sont développées, lorsque l'argent se compte en milliers de millions, ces chiffres ne peuvent rien transmettre à l'esprit moyen. Il est douteux qu'ils transmettent grand-chose aux personnes qui en sont responsables. Quoi qu'il en soit, les terriens sont maintenant habitués à de telles rangées de chiffres presque sans fin, que lorsque les âges universels sont introduits, ils ne devraient pas causer de surprise.

— Le mieux que l'on puisse dire, Roger, en réponse à ta question sur l'âge du monde des esprits, c'est qu'il existait avant le monde terrestre. C'est ce que nous savons de source sûre. Alors, si la Terre est apparue il y a entre trois mille et cinq mille millions d'années, comme cela a été calculé, ce chiffre pourrait peut-être te donner une idée de ce qu'il en est. Mais je crains que ce ne soit pas le cas. Pour moi, ce n'est pas le cas.

— Pas plus qu'à moi, dit Ruth.

— C'est ainsi. Tout ce qu'on peut faire, c'est suggérer un nombre gigantesque d'années. Si le monde des esprits existait il y a si longtemps (et nous avons la certitude qu'il existait), alors il y a des gens sur ce monde, quelque part, qui peuvent revendiquer au moins ce nombre gigantesque d'années comme étant leur âge. Ce qui fait que le reste d'entre nous semble être, quoi ? Un grain de sable dans un vaste désert de stature spirituelle comparée.

— C'est stupéfiant, Monseigneur.

— Oui, Roger, si tu le permet, mais la vérité est que, dans la pratique, nous ne le faisons pas. C'est à couper le souffle lorsque l'on considère une série de chiffres, des milliers de millions, mais ce qui me semble le plus boulever-

sant et le plus écrasant de tous, c'est la connaissance, à l'échelle universelle, de ces personnages dont j'ai parlé. Tu n'as pas encore rencontré ou parlé avec l'un d'entre eux, Roger. Ruth et moi l'avons fait, en commun et en compagnie de beaucoup d'autres personnes dans notre monde. Nous avons même visité la haute demeure du plus grand d'entre eux. Le temps viendra certainement où tu auras aussi ce privilège, Roger, ici même, dans ces régions, et même dans cette maison. Omar l'assiste personnellement ; il est en fait son bras droit.

— Tu vois ce que tu as apporté à ta jeune tête en posant une simple question !

— Je me rends compte maintenant que c'était une question insensée.

— Oh, non, mon cher ami, en aucun cas. La difficulté est de trouver une réponse, et il est juste que tu satisfasses ton esprit, dans la mesure du possible, sur les choses telles qu'elles te viennent à l'esprit. Il y a, comme tu le devines, une quantité énorme de choses qui ne nous sont pas dites, non pas parce qu'il s'agit de secrets profonds, mais parce que nous avons d'abord beaucoup à apprendre. Le fait est qu'avec nos connaissances et nos pouvoirs de compréhension nécessairement limités, nous ne pourrions pas les comprendre dans notre état d'avancement actuel.

— C'est comme tes livres d'école, Roger. Tu étais obligé de commencer par le début. Et si jamais tu jetais un coup d'œil à la fin, tu découvrais des choses qui dépassaient tes capacités d'alors, et tu n'en tirais donc aucun sens. Il en va de même pour d'innombrables problèmes ou questions. Nous avançons donc à petits pas, et nous constatons que nous ne sommes pas plus malheureux de ne pas connaître les réponses. Tout est à sa place dans ce monde, et aucun d'entre nous ne sera handicapé dans sa progression par un manque de connaissances. La connaissance sera là au bon moment. En attendant, il n'y a pas de mal à ce que nous ayons autant de discussions que nous le souhaitons entre nous (comme nous le faisons en ce moment). S'il nous est possible de les éclairer dans les limites que j'ai mentionnées, la lumière viendra, tu peux en être sûr.

— Il s'agit d'un monde sensé, Roger, comme tu l'auras compris, bien que si l'on se fie à certains terriens, ou si l'on croit à leurs idées fantastiques, ce serait l'un des endroits les plus stupides de l'univers. Que dirais-tu d'échanger cette vie contre une autre qui aurait toutes les apparences d'un long dimanche continu ?

— Je ne le souhaite pas.

— Il en va de même pour nous tous. Mais il y a des gens sur terre qui considèrent ce mode d'existence comme le summum de la félicité spirituelle, le Paradis en fait.

— Il y a un autre point concernant la longévité du monde spirituel et la force de la vie. Certains d’entre nous auraient tendance à changer d’apparence si, par hasard, ils étaient vieux ou âgées lorsqu’ils sont arrivés dans le monde des esprits. En revanche, il y a eu très peu de changements chez Ruth et moi, en raison de nos âges respectifs au moment de la transition. Toi, Roger, tu vas naturellement avancer vers la période de la fleur de l’âge, et il y aura sans doute quelques changements. Pas beaucoup, mais un peu.

— Les modes terrestres dominantes auraient un petit effet, en tout cas chez les hommes, car il y a eu des époques sur terre où la noblesse barbue était la règle. Tu as peut-être remarqué que nous ne nous livrons pas ici à de telles parures faciales, mais si tu souhaites te laisser pousser une barbe patriarcale jusqu’à la taille, ou tout autre type de barbe, rien ne t’en empêche. Il n’y a pas de loi sur le vieillissement. Cela pourrait toutefois nécessiter un certain courage. Certains de nos amis pourraient faire des remarques très acerbes si je cultivais des décorations faciales.

— Je le ferais, pour ma part, a déclaré Ruth.

— Ce que j’attribue immédiatement à de la jalousie pure et simple !, dis-je en riant. Tu vois, Roger, ce qu’il en est. L’identité ne se perd pas, mais elle peut certainement s’obscurcir, comme tu pourrais le dire. L’homme (ou la femme) âgé(e) a l’air très différent de celui ou celle qui était jeune, et l’homme qui porte la barbe a l’air très différent sans elle. Et ces changements ne tardent pas à se produire. On se débarrasse rapidement des caractéristiques physiques qui appartiennent au côté terrestre de la vie, et on revêt la personnalité du monde spirituel. Par la suite, la longévité ne fait plus aucune différence.

— Prenez les âges comparés d’Omar et de son assistant : il y a entre eux une différence qui peut être évaluée à trois mille ans de temps terrestre. Peux-tu honnêtement dire lequel des deux est le plus âgé ?

— Non, Monseigneur, impossible.

— Il en va de même pour des millions d’entre nous.

— Que se passerait-il dans le cas de personnes dont les caractéristiques sont très connues sur terre ?

— S’agit-il de personnages historiques ou contemporains ?

— Je pensais aux deux.

— Dans le cas des personnages historiques, il existe toutes sortes de facteurs. L’un d’eux est qu’il se peut qu’il n’y ait pas d’image précise d’eux sur terre à laquelle on puisse se référer. Des artistes ont essayé à différentes époques et ont construit un semblant d’image à partir de documents conte-

nant une description de la personne en question. La plupart d'entre eux sont inexacts, je veux dire les images.

— Il se peut donc que tu discutes avec des personnes ici, tout en ignorant totalement qu'elles furent des personnes très célèbres sur terre. Dans ce cas, l'identité de ces personnes a été complètement effacée, en ce qui concerne les aspects extérieurs. Bien sûr, la personne elle-même reste cette personne, même si elle s'est beaucoup améliorée, comme nous l'espérons tous ! Les anciens peintres ont fait de leur mieux et ont créé des visages qui étaient au moins humains (ce qui est plus que ce que l'on peut dire de tant de peintres terrestres actuels !) Mais les apparences originales ont changé au point d'être méconnaissables.

— Qu'est-ce que la renommée terrestre, d'une manière ou d'une autre ? Cela dépend de ce sur quoi elle repose. On peut voir actuellement sur la terre beaucoup de gens dont la renommée repose sur une réputation de fatuité totale. Ce n'est pas tant leur faute que celle des têtes creuses qui les soutiennent si généreusement.

— Il y a aussi des gens dont la réputation et la renommée terrestres étaient d'un genre très peu recommandable, mais qui se sont élevés depuis dans les royaumes de la lumière et qui sont profondément heureux que leurs portraits sur terre soient des représentations inexacts. La reconnaissance échoue donc dans ce monde.

10. UNE LEÇON DE CRÉATION

— Comment, ai-je demandé à Roger, considères-tu cette maison et tout ce qu'elle contient, et tout ce que tu peux voir depuis ces fenêtres ? Comme quelque chose d'assez solide ?

— Certainement, a-t-il répondu. Pourquoi cette question ?

— Car, mon cher ami, il y a des gens sur terre qui veulent que tout cela soit un état construit par la pensée, et donc n'ayant pas d'existence concrète, comme ils l'appellent. Étrange, n'est-ce pas ?

— Je pense que je peux le comprendre, d'une certaine manière, a dit Roger, parce que lorsque je me suis réveillé sur votre canapé, j'ai pensé que c'était peut-être un rêve.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Eh bien, je vous ai vu assis au pied du canapé, et il y avait Ruth à mes côtés, et tu avez parlé avec bon sens.

— Dieu merci !

— Vous voyez ce que je veux dire.

Nous avons ri de la confusion du jeune homme. « Bien sûr, Roger. Tu veux dire que toute la situation était sensée, et pas le genre de choses folles qui se produisent habituellement dans les rêves. »

— Oui, c'est cela. Tout de suite, c'était très réel. Vous vous souvenez que j'ai posé mon pied sur le sol. Après cela, rien ne pouvait laisser penser que tout ici n'était pas réel et solide.

— Réel et solide, Roger ; c'est le point essentiel. Le problème semble être que les gens sur terre n'ont pas encore pleinement réalisé la véritable signification du pouvoir de la pensée. Dans certaines limites, ils en ont une petite idée, et une bonne idée, mais je suis d'avis qu'ils ne vont pas assez loin.

— Repense au moment où Ruth et moi sommes entrés dans ta chambre sur terre. Nous sommes juste venus là, pour ainsi dire. Rien n'était solide pour nous. Les murs ne signifiaient rien. Et nous ne représentions rien pour toi, à cet instant. Même lorsque tu nous as vu, nous n'étions pas très substantiels. L'ensemble de notre monde était encore invisible pour toi, même si tu as commencé par nous voir.

— Que s'est-il passé ensuite ? Une vie s'est terminée pour toi, puis une autre a commencé : dans ta chambre, ou plus précisément, à l'endroit où se trouvait ta chambre, et nous t'avons pris en charge. Si tu étais resté éveillé (c'est Ruth qui t'a fait dormir), tu aurais vu ce que nous avons vu tous les deux : une chambre vaporeuse, avec des gens plutôt vaporeux dedans. Nous aurions pu dire, avec la même justification, que la chambre n'était qu'une condition, et non un état. Mais nous savons que ce n'est pas le cas. Cette pièce était réelle et solide pour les personnes qui s'y trouvaient. Tu avais changé de condition, passant de la vie terrestre à la vie spirituelle, mais tu ne t'étais pas transformé en état, et nous ne l'avions pas fait pour toi. Tu vois ce que je veux dire ?

— Avais-tu quelque chose en tête à propos d'une vie future ? Non, tu nous as dit que ce n'était pas le cas, de sorte que tu n'as pas pu te retrouver dans une sorte de création de ta propre pensée, basée sur ce que tu supposais être le monde des esprits.

— Non, mais n'aurais-je pas pu me retrouver dans un état ou une condition créée par quelqu'un d'autre ?

— Bien dit, mon garçon. C'est précisément ce qui s'est passé. Ainsi, pour utiliser des termes précis, il doit s'agir d'un lieu solide que d'autres peuvent voir, sentir et expérimenter, et dont ils peuvent profiter.

— D'où vient alors la différence entre la terre et ce monde-ci ?

— La différence réside dans le fait qu'ici, il n'y a pas de substance solide qui s'interpose entre nous et nos pensées. Tout ce qui est créé ou fabriqué sur terre doit d'abord être pensé, planifié, peut-être dessiné s'il s'agit de quelque chose d'un peu élaboré, puis façonné par des machines ou à la main, selon le cas. Ici, nous nous passons en quelque sorte des intermédiaires et laissons la pensée faire le travail, ce qu'elle fait très bien.

— La pensée a ici une action directe. C'est là que réside la véritable difficulté. Parce que la pensée a une telle action directe, les gens sur terre pensent que les résultats doivent être intangibles, oniriques, et capables d'être, ou susceptibles d'être, dispersés à la moindre provocation, ou sans provocation du tout. Dans ce monde-ci, nos pensées ont un pouvoir et une portée bien plus grands que sur terre. Pour concrétiser les choses sur terre, il fallait dépasser le stade de la pensée. Ici, on est toujours au stade de la réflexion car c'est le dernier stade, si tu me suis.

— À la pensée succède immédiatement l'article concret. Je ne veux pas dire par là que nous nous contentons de penser à ce dont nous avons besoin ou à ce que nous désirons, et voilà, c'est fait. Mon Dieu, non. Cette maison, Roger, a été soigneusement pensée, planifiée, puis les maçons et les constructeurs se sont mis au travail. Mais leur travail a été accompli par la seule pensée. Il n'y a pas eu d'intermédiaires comme l'achat de matériaux, la mise en place d'échafaudages, etc. Ces amis ont pensé, et la pensée a produit cette maison bien réelle et solide. Et c'est là qu'elle restera.

— Nous ne sommes pas assis sur rien. Nous sommes assis sur des chaises confortables qui reposent sur le sol. Ce n'est pas une condition de pensée dans laquelle nous vivions, et c'est une bonne chose !

— Alors si vous voulez faire quelque chose, il faut apprendre à le faire, n'est-ce pas, Monseigneur ?

— Tout à fait. Alors, penses-tu pouvoir fabriquer une telle table à l'instant même ?

— Je suis sûr que je ne pourrais pas.

— Non, ni Ruth ni moi ne le pourrions. Ruth fait des tapisseries, tu en as vu quelques-unes ici, Roger ; mais elle les fait sur une machine, elle-même fabriquée par un expert, avec des matériaux également fabriqués par des experts. Elles n'en sont pas moins réelles pour autant. Comment penses-tu que les fleurs et les autres choses viennent ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Souhaites-tu en voir quelques-uns en cours de réalisation ?

— Je devrais, en effet, beaucoup.

— Allons donc appeler l'homme (ou l'un d'entre eux) qui le fait.

En nous y rendant, nous avons expliqué à Roger que l'ami auquel nous faisons appel tenait ce que l'on appellerait sur terre un jardin d'enfants et que, lorsqu'il était incarné, il avait fait un travail similaire.

— J'imaginai, dit Roger, que les fleurs poussaient ici de la même manière que sur terre, à partir de graines, etc. Il semble que ce ne soit pas le cas d'après ce que vous dites. Que se passe-t-il alors ?

— Attendons d'y être, Roger, et notre ami te racontera tout. Regarde, tu peux voir où sont les jardins.

Devant nous, nous pouvions apercevoir de grandes étendues de couleurs brillantes, chaque couleur étant distincte, qui s'étendaient au loin, champ après champ. Il y avait des arbres de toutes sortes, à tous les stades de croissance, depuis les jeunes pousses jusqu'aux véritables patriarches. Nous avons suivi un chemin qui menait directement à une grande maison.

Comme j'avais déjà envoyé un message au « propriétaire » de la pépinière, il attendait notre arrivée. Roger a donc été surpris de constater que les premiers mots de notre ami indiquaient clairement qu'il était déjà au courant de notre visite imminente. Ruth a brièvement expliqué à Roger le processus d'envoi de messages, ce à quoi il a répondu qu'il s'agissait là d'une question à approfondir !

Nous avons présenté Roger à notre hôte comme un nouvel arrivant qui suivait la procédure habituelle pour voir les choses par lui-même.

— Vous êtes donc venu voir la fabrication des fleurs, jeune ami. Eh bien, vous êtes au bon endroit, dit-il avec un joyeux clin d'œil.

Roger avait maintenant complètement surmonté sa timidité et posait des questions avec bonne volonté. Il commença immédiatement à s'occuper de notre ami le jardinier.

— Fournissez-vous les fleurs pour toutes ces terres ? demanda-t-il.

— Oh, non. Seulement pour cette région, comme vous pourriez l'appeler. Il y a beaucoup d'autres personnes qui font le même travail dans d'autres régions. Celle-ci n'en est qu'une. Par où commencer ? Tout d'abord, venez voir quelques-uns de nos produits.

Autour de nous, il y avait des centaines de parterres de fleurs, chacun contenant une sorte de fleur différente, et tous disposés en rangées ordonnées.

— Nous n'essayons pas d'être vraiment artistiques dans ce que nous appelons nos plates-bandes, bien que les couleurs elles-mêmes suscitent une grande admiration, tout comme les longues lignes de fleurs et de plantes. Ce sont les masses de fleurs et de couleurs qui fascinent les gens. Nos propres jardins, là-bas, sont aménagés dans un but purement récréatif.

Nous avons particulièrement remarqué l'énorme quantité de fleurs qui poussaient sur une seule tige de chaque plante.

— Vous voyez, expliqua le jardinier, dans les vieilles plantes de la terre, les fleurs se fanent en temps voulu et les gousses de graines se forment, de sorte que vous pouvez avoir la moitié de la tige avec des fleurs et l'autre moitié avec des graines. Vous pouvez vous rendre compte par vous-même que si cela ne se produit pas et que la tige entière est remplie de fleurs sur toute sa longueur, il n'y a pas de comparaison possible. Il n'y a pas d'autre endroit qu'ici (je veux dire le monde spirituel) où l'on peut cultiver des fleurs comme celles-là.

— Jetez un coup d'œil sur ces roses trémières. Avez-vous déjà vu de telles beautés, avec des fleurs qui partent du sommet et qui descendent jusqu'en bas ? Et elles ne se fanent pas, elles ne meurent pas. C'est ainsi que nous les fabriquons et c'est ainsi qu'elles restent.

Aussi loin que nous pouvions voir, il y avait des lits et des lits de fleurs aussi parfaites que l'œil incarné n'en a jamais vues. Ruth et moi avions déjà visité cet endroit magnifique à maintes reprises, mais pour Roger, c'était une nouveauté et une révélation telle qu'il en resta presque sans voix.

Il y avait des fleurs de toutes les variétés connues sur terre, toutes les vieilles fleurs chéries qui ont été familières aux terriens pendant des années, les fleurs «à l'ancienne», comme on aimait les considérer : les roses trémières et les pensées, les mufliers, les cloches de Canterbury, les giroflées, les bouillons et une centaine d'autres sortes. Comme on peut l'imaginer, le parfum de cette grande collection était superbe, sans être écrasant, mais suffisant pour que sa présence soit agréablement ressentie et appréciée.

— Vous comprendrez que ce travail s'apparente davantage à des vacances si on le compare au travail qui serait nécessaire sur terre pour des jardins aussi grands que ceux-ci. Je doute qu'il y en ait d'aussi grands sur terre, et ce ne sont pas les plus grands, loin s'en faut. Pourtant, nous avons tout ce qu'il faut ici.

— Comme je le disais, c'est un peu comme des vacances ici. Nous ne sommes pas préoccupés par tous les problèmes de la terre, le temps par exemple (surtout le temps), ou le bon sol, et tout ce qui a trait à la plantation, et ainsi

de suite. C'est un long processus sur terre, depuis le moment où la graine est plantée jusqu'à celui où l'on vient cueillir les fleurs pour le marché. Mais ici, soyez bénis, nous fabriquons notre plante avec ses fleurs déjà en place, dans toutes les variétés et tous les mélanges de couleurs. Nous pouvons avoir des fleurs simples ou doubles, à notre guise ou à celle des autres. Et une fois que nous les avons faites et plantées, eh bien, il n'y a plus rien à faire, pour ainsi dire. Mais nous ne sommes pas inactifs pour autant, même s'il ne s'agit que de faire visiter les lieux.

— On pourrait croire, Roger, dis-je, que notre jardinier n'a pas grand-chose à faire. Ne t'y trompes pas. Il est le génie de tous nos jardins, le concepteur en chef. C'est à lui et à ses collègues, des frères dans l'art, que l'on doit la beauté des nombreux jardins que tu as vus.

Nous avons suivi notre guide, chemin après chemin, de parterres de fleurs en avenues d'arbres et d'arbustes. La surabondance semblait écrasante, mais notre ami nous a assuré que tout ce que nous voyions serait utilisé à bon escient et n'était pas là uniquement pour l'exposition.

Roger lui posa une question : « Si les fleurs et les arbres ne se fanent pas et ne meurent pas, comment se fait-il qu'on en veuille autant ? La demande doit être énorme. »

— Vous avez raison, la demande est énorme. Certaines personnes aiment agrandir leur jardin* ou installer de nouvelles plates-formes. C'est l'une des façons dont nous intervenons. Il y a aussi les jardins en ville. Ils sont souvent reconstruits ou modifiés. Nous intervenons à nouveau. Les gens ont alors envie de changer ce qui pousse dans leur jardin, et nous leur fournissons de nouvelles plantes, en ramenant ici ce qu'ils ont jeté. Lorsque vous regardez autour de vous, vous voyez qu'il y a encore beaucoup de place pour faire d'autres lits et les remplir. Maintenant, venez à l'intérieur et découvrez quelques-uns de nos trésors.

On nous fit entrer dans un atelier spacieux contenant de nombreuses étagères remplies de gros volumes. Notre ami a pris un volume et l'a ouvert au hasard. Il s'agissait d'une image de tulipe, délicieusement dessinée en couleurs. Il ne s'agissait pas d'une reproduction artistique au sens strict du terme, mais d'une image purement botanique, sans arrière-plan, qui révélait tous les

(* : Note de l'éditeur. Ce que l'on ne nous dit pas, c'est si lors d'un agrandissement de bâtiments ou de jardins, la superficie augmente sans empiéter sur les bâtiments ou terrains voisins, qui en quelque sorte seraient repoussés plus loin, ainsi que tout ce qu'il y a au-delà par la même occasion. Autrement dit, si contrairement à la terre, quand ces bâtiments et/ou terrains augmentent, c'est toute la superficie du monde de l'esprit qui s'agrandit d'autant.)

détails de la fleur et de son feuillage, de sorte que quiconque la regardait savait exactement comment la fleur était composée. C'est particulièrement vrai pour la coloration de la fleur, d'après ce que l'on nous a dit.

— C'est à partir de ces peintures que nos élèves apprennent tous les détails des fleurs avant d'entamer le processus de création proprement dit. Avant de commencer à construire une fleur, ou quoi que ce soit d'autre, il faut connaître précisément tous les détails nécessaires à une reproduction fidèle. Il ne suffit pas d'être « assez proche ». Il faut que ce soit parfait. Et le seul moyen d'y parvenir est de connaître par cœur tous les tours et détours de l'objet à créer. On peut le prendre directement sur le dessin, pour ainsi dire ; c'est d'ailleurs ce que fait toujours le débutant. Mais ensuite, il étudiera l'image (ou un original, s'il le préfère) et cela lui laissera le loisir, lorsque le travail commencera, de consacrer tout son esprit à l'objet en question.

— Dans tous ces volumes, vous trouverez des images colorées de toutes les fleurs que nous fabriquons ici, aussi bien les espèces terrestres que celles qui appartiennent au seul monde de l'esprit.

— En plus de ces livres, nous avons accroché les estampes séparément sur les murs d'une autre pièce. Cette disposition a été prise pour faciliter la tâche de ceux qui souhaitent les voir sans avoir à consulter les volumes. Traversez l'atelier et venez dans la grande salle.

Nous sommes entrés dans une très grande salle où, accrochées aux murs, se trouvaient de magnifiques photos de tous les types de jardins que l'on peut voir dans ces pays. Il était impossible d'évaluer la beauté d'un jardin par rapport à un autre. Ils étaient tous aussi merveilleux les uns que les autres.

— La plupart de ces jardins, précisa notre hôte, ont d'ailleurs été construits quelque part dans cette région. L'inventivité ne semble pas avoir de limite, comme vous pouvez le constater.

— Certains de ces croquis nous ont été présentés par d'autres pépiniéristes, de la même manière que nous transmettons des dessins et des croquis qui illustrent une nouveauté particulièrement heureuse. Il s'agit d'un échange régulier, car vous savez, jeune ami, que dans ces contrées, nous sommes toujours en mouvement. Nous ne restons pas « dans la boue » !

Enfin, notre ami jardinier nous conduisit dans une serre où se trouvaient un certain nombre de jeunes gens très occupés, et l'on nous dit qu'il s'agissait d'élèves dans l'art de l'horticulture.

Nous nous sommes aperçus que Roger avait été pendant tout ce temps extrêmement attiré et intéressé par ce qu'on lui montrait. Non pas qu'il ait montré des signes d'ennui jusqu'à présent, mais qu'il ressentait ici une attirance

ce particulière, laquelle, aux yeux de Ruth et de moi-même (et du jardinier), montrait très clairement qu'il aimerait se lancer lui-même dans ce travail.

Notre ami nous a enfin amenés au point culminant de notre visite : la création d'une fleur. Pour ce faire, il nous fit asseoir autour de lui, tandis qu'il plaçait sur une table un petit récipient semblable à un pot de fleurs ordinaire. Il y versa un peu de « terre » et, sans autre forme de procès, il nous demanda de regarder le récipient sur la table.

Au début, il n'y avait pas grand-chose à voir, si ce n'est un léger brouillard de lumière autour du pot. Peu à peu, cependant, cette lumière s'est transformée en une forme distincte, dont on pouvait voir qu'il s'agissait du contour d'une tige portant une fleur. Cette forme s'affermir de plus en plus, jusqu'à ce que la fleur se dessine complètement, jusqu'à la couleur, bien que celle-ci soit encore assez pâle. Mais la formation était suffisante pour que l'on puisse observer sans équivoque de quelle sorte de fleur il s'agissait, à savoir une tulipe.

Le jardinier s'est levé de son siège, a pris le pot et l'a examiné minutieusement avant de se déclarer satisfait et de le faire passer pour que nous l'examinions.

C'était un très bel objet, à la fois élégant et délicat, qui permettait de voir clairement à travers lui. Je l'ai rendu à son créateur, qui l'a replacé sur la table et, par un dernier effort de concentration, a redonné à la fleur toute sa solidité et sa couleur, avec apparemment peu d'efforts.

— Eh bien voilà, Roger. Il y a une jolie fleur pour vous. Voyez-vous quelque chose qui ne va pas ?

Le garçon a répondu qu'il ne voyait absolument rien d'anormal.

— Mais il y en a un. Monseigneur et Ruth le savent, mais nous ne vous avons pas encore révélé le secret. Roger examina à nouveau la tulipe, mais s'avoua à nouveau incapable de déceler quoi que ce soit d'anormal.

— En tant que fleur à regarder, c'est le mieux que nous puissions faire, mais il manque quelque chose : il n'y a pas d'animation (de force vitale) pour la préserver. Nous ne pouvons pas lui donner cela (ni à aucune fleur). Cela doit venir d'un autre monde, et nous ne le demandons pas avant d'être sûrs que ce que nous avons créé est apte à le recevoir.

— Oh, nous faisons des erreurs, vous savez ; surtout mes jeunes élèves. Il faut s'attendre à quelques ratés quand on apprend, mais il n'y a pas de mal. Nous ramenons les éléments à leur source et nous recommençons.

— Parfois, nous constatons qu'un pétale, par exemple, n'a pas été vraiment formé ; peut-être qu'un côté de la fleur est un peu plus haut que l'autre,

ou que la couleur n'est pas exactement celle que nous voulons. Il faut alors recommencer.

— Mes élèves prennent énormément de plaisir à apprendre, mais la plus grande satisfaction vient lorsqu'ils maîtrisent parfaitement le sujet et qu'ils peuvent produire une fleur ou une plante aussi parfaite que l'image.

— Comment vient l'animation ? demande Roger. Faut-il que vous rendiez un certain service pour l'obtenir ?

— Vous voulez parler d'un service religieux ?

— Oui, quelque chose de ce genre.

— Oh, non. Ce que nous faisons, c'est envoyer dans ce royaume supérieur que j'ai mentionné, où quelqu'un reçoit notre message ; après cela, tout ce que nous savons, c'est qu'il y a une descente rapide de la puissance que nous demandons. Bien sûr, à l'origine, cela vient de la Source, mais elle nous est transmise par une autre personne. Il s'agit d'un processus et d'une procédure naturels, et le fait que nous ayons créé la fleur ou la plante suffit. Notre désir d'animation complète est exaucé, notre demande est exaucée sans faille et sans question. Nous ne devrions pas la demander pour un article inférieur, bien que nous puissions l'obtenir même pour cela, mais notre orgueil naturel ne nous le permettrait pas.

— Dans un premier temps, j'examine tous les travaux de mes élèves. Si une légère modification ou amélioration est nécessaire, elle peut être apportée, mais si elle est trop mauvaise pour être améliorée, elle est recommencée et le travail mal formé est jeté.

— C'est très simple une fois que l'on a pris les choses en main, pour ainsi dire. Comme pour beaucoup d'autres choses, c'est facile quand on sait comment faire.

— Je sais que je ne devrais pas dire cela, du moins en ce qui me concerne, ai-je dit. Mais j'aurais l'impression de devoir produire une fleur telle qu'on n'en a jamais vu auparavant et qu'on n'en verra probablement jamais plus.

— Oh, voyons, Monseigneur. Voulez-vous essayer vous-même ?

— Eh bien non, je ne préfère pas. Je serais bien trop nerveux, surtout avec vous trois qui me regardez et qui attendez les ennuis.

Ils ont ri de ma franche expression de lâcheté pure et simple.

— En pratique, nous ne procédons pas de cette manière. Chaque nouvel élève se retire avec moi dans notre petit sanctuaire, où nous faisons nos expériences et nos premiers essais de création à l'écart. Il n'y a donc aucune gêne.

— Bien sûr, mon cher ami, je le sais, mais je ne pense pas pour autant que je sois capable de le faire avec un réel succès, ai-je affirmé.

— Y aurait-il, à votre avis, une place vacante pour un autre apprenant, a demandé Roger, parce que, si c'est le cas, j'aimerais beaucoup... ?

— Pour le devenir, dit le jardinier, terminant la phrase de Roger à sa place. Il y a beaucoup de places disponibles. Mais avant d'en arriver là, laissez-moi finir cette tulipe. Cela ne prendra qu'un instant. Alors...

Il a tenu la tulipe dans sa main et, instantanément, nous avons vu un éclair de lumière descendre sur elle. Il est apparu et a disparu presque sans que l'on s'en rende compte.

— Maintenant, dit-il, nous avons quelque chose de différent : l'odeur.

Il agita doucement la fleur devant nous et nous en perçûmes immédiatement le parfum le plus subtil.

— Placez vos mains autour de la prunelle, ami Roger.

Roger s'exécuta.

— Incroyable, a-t-il dit, c'est vivant ! Je sens une sorte d'électricité remonter le long de mes bras.

— Non, ce n'est pas de l'électricité, mais c'est de l'énergie. C'est en fait la vie que vous ressentez, et elle vous en transmet une partie, pour votre bien. Nous n'avons pas encore terminé. Posez le pot sur la table, puis saisissez la tige de la plante et secouez-la un peu, comme si vous vouliez faire tomber une goutte d'eau sur les pétales. C'est la bonne méthode.

Lorsque Roger accomplit cette simple action, un son parfait se fit entendre, comme si l'on frappait une petite cloche argentée, d'une tonalité claire et douce.

Il répéta l'expérience encore et encore, tant sa surprise est grande.

— Est-ce que toutes les fleurs font ce bruit quand on leur fait ça ? demanda-t-il.

— Toutes les fleurs, et bien d'autres choses encore. L'eau, par exemple. On peut en tirer de jolis sons lorsqu'elle est perturbée. Mais avant que la tulipe ne prenne vie, elle était silencieuse.

— Eh bien, maintenant, vous voulez vous joindre à nous. Nous serons ravis de vous accueillir quand vous le souhaitez. Ruth et Monseigneur vous font visiter pour l'instant. Nous avons tout le temps. Voyez d'abord le monde (notre monde), n'est-ce pas, Monseigneur ?

— C'est vrai, Roger, ai-je dit. Veux-tu commencer tout de suite ?

— Oh, non, pas tout de suite.

— Bien ; nous pourrions alors continuer nos pérégrinations, voir d'autres choses, et notre ami sera heureux de faire de toi l'un de ses élèves. Je peux te donner tous les détails que tu souhaites connaître, sans prendre trop de temps à notre ami.

Cette affaire a donc été agréablement réglée et une autre âme heureuse a été rendue encore plus heureuse.

11. L'HOMME DU CHALET

— Vous avez parlé d'autres lieux, Monseigneur, a remarqué Roger, des lieux qui ne sont pas agréables, comme le sont ceux-ci.

— C'est vrai, Roger, ai-je répondu.

— Où sont-ils ?

— Quant à leur emplacement précis, il n'est pas facile à définir. Comme tu l'as sans doute remarqué, les quatre points cardinaux n'ont aucune signification dans ces royaumes ou ailleurs dans le monde des esprits. Tu te souviendras qu'il s'agit d'une question qui a pu être soulevée lorsque tu as demandé s'il était possible de se perdre ici. Mais nous pourrions bientôt t'emmener dans ces endroits désagréables. Veux-tu vraiment les voir ?

Le garçon resta silencieux un moment. « Je ferais peut-être mieux de me laisser guider par Ruth et vous-même ; je veux dire, par vos conseils. »

— Alors, mon cher garçon, si tu souhaites bénéficier de nos conseils, je suis sûr que Ruth sera d'accord avec moi pour dire qu'il vaut mieux que tu reste éloigné des régions sombres pendant un certain temps encore.

— Monseigneur a parfaitement raison, Roger. N'y vas pas. Tu sais que nous ferons tout ce que nous pourrions pour toi, mais ces régions bestiales ne sont pas encore pour toi. Plus tard, peut-être. Crois notre parole (et il y a beaucoup de gens qui pourraient nous corroborer) que tu n'en serais pas du tout heureux par la suite. Tu sais comment, sur terre, la curiosité profonde nous pousse à regarder une chose ou une autre que nous sommes presque sûrs de regretter après coup. Nous cédon, et nos premières impressions se vérifient. Eh bien ici, c'est tout à fait le cas.

— Il y a une chose à dire, Roger. Ces régions sombres ne sont pas l'enfer théologique auquel les gens sont condamnés pour l'éternité, c'est-à-

dire : une fois dedans, plus jamais dehors. Chaque personne qui habite actuellement dans ces lieux terribles a le libre choix d'en sortir lorsqu'elle change d'avis. Elle peut en sortir de la même manière que nous pouvons quitter ces terres charmantes pour en gagner d'autres encore plus charmantes. La loi est la même là-bas qu'ici, et elle s'applique à nous tous, là-bas et ici. Et voici un témoin vivant de ce que je dis.

— Vois-tu cette petite maison là-bas, Roger, avec les deux grands arbres qui l'entourent ? Eh bien, je ne te dévoile aucun secret en te disant que l'habitant de cette chaumière vivait autrefois dans une mesure affreuse, pas vraiment dans les terres obscures, mais dans les régions lugubres et mornes qui en sont proches, la sorte de crépuscule des terres obscures elles-mêmes. Ah, notre ami nous a vus.

Nous avons aperçu le propriétaire de la maison, assis dans son jardin, et il nous faisait signe. « Devrions-nous emmener Roger le voir, Monseigneur ? » proposa Ruth.

— Ce serait une excellente idée, ma chère, si Roger veut bien écouter l'histoire de notre ami. Elle n'est pas longue, ni effrayante ou quoi que ce soit de ce genre. Mais je dois te dire que c'est en grande partie grâce à Ruth que cet homme a pu remonter la pente et sortir de son malheur. Tu peux donc aisément imaginer qu'il considère Ruth comme quelque chose de juste très légèrement inférieur à un archange.

Ruth a ri.

— Eh bien, dit Roger, je pense que ce monsieur a tout à fait raison. En tout cas, c'est un très bon juge. Je peux facilement comprendre ce qu'il ressent, car vous avez tous les deux déjà fait beaucoup pour moi, même en si peu de temps.

— Non, mon garçon. Nous n'avons rien fait que des millions d'autres n'auraient pas fait. Mais nous devrions pas faire rougir Ruth.

— Je vais te dire, Roger. Si tu as envie d'écouter l'histoire de notre ami, tu lui rendrais un très bon service, car il estime qu'il doit tellement à l'aide qu'on lui a apportée qu'il ne peut pas en faire assez en retour, et raconter aux autres sa réadaptation, pense-t-il, est une petite façon de lui montrer sa gratitude. Qu'il soit béni, il a le cœur à la bonne place et tu verras qu'il ne se ménage pas non plus.

— J'ai cru un instant que vous alliez dire « n'épargne pas les chevaux ».

— Roger ! Comment as-tu pu ? s'exclama Ruth. Si jamais Monseigneur met cela sur papier (et il risque de le faire), que diront les gens de la terre ?

— « Des bêtises insignifiantes », ma chère, tout cela, ai-je dit. J'espère que tu ne penseras pas, Roger, d'après ce que j'ai dit de notre ami ici présent, qu'il est un vieil homme ennuyeux. Loin de là. Mais dans le cas présent, je pense que tu verras que sa simple histoire répondra à un certain nombre de questions sans que tu aies à les poser.

— Et si je ne savais pas le contraire, je dirais que cela vous évitera bien des soucis, d'une manière ou d'une autre, dit Roger avec un sourire.

— Glorieux, Roger ; c'est un bon coup contre Monseigneur, dit Ruth.

— Je lui ai fait remarquer qu'il t'avait incluse dans cette déclaration, Ruth, répondis-je.

À ce moment-là, nous étions à portée de voix de notre ami, et il s'approchait rapidement de nous.

— Ruth, Monseigneur, s'est-il écrié avec une joie évidente, c'est un plaisir. Il me semble qu'il y a longtemps que je ne vous ai pas vus tous les deux. Et qui est notre jeune ami ? Je n'ai pas eu le plaisir de le voir auparavant.

Nous avons présenté Roger et lui avons expliqué que l'une des raisons pour lesquelles nous ne l'avions pas vu ces derniers temps était que nous faisions visiter le monde des esprits au jeune homme.

— Comment allez-vous ? demanda Ruth.

— Ma chère, je ne me suis jamais senti aussi bien de toute ma vie. Est-il possible, selon vous, que nous nous sentions un jour mieux qu'aujourd'hui ?

— C'est quelque chose que j'aimerais bien savoir aussi, dît Roger.

— Voilà, ma chère. Ce jeune homme me soutient fermement dans ma demande. Alors, que dit cette tête sage ?

Notre ami a glissé son bras sous celui de Roger.

— Pourquoi, je ne sais pas, a répondu Ruth avec un sourire, mais je ne vois pas comment nous pourrions nous sentir mieux que nous ne le sommes déjà. C'est peut-être une question de comparaison.

— Ce doit être cela, et par rapport à ce que j'ai ressenti autrefois, c'est la perfection. On pourrait l'appeler « Paradis retrouvé », si j'étais le moins sûr d'avoir jamais eu à le perdre et à le retrouver. Mais entrez, et laissez notre nouvel ami voir à quoi ressemble une maison de campagne du monde des esprits.

Cette petite habitation était aussi soignée à l'intérieur qu'à l'extérieur, et tout était arrangé avec le plus grand goût et le plus grand raffinement, tout

en gardant à l'esprit le confort et l'agrément. Dans l'appartement où nous sommes entrés directement par le jardin, les meubles étaient de style ancien, bien construits et agréables à voir. Tout était parfaitement lustré et reflétait les grandes coupes de fleurs qui exposées partout. Les autres pièces, tant à l'étage qu'au rez-de-chaussée, étaient aménagées de la même façon et, dans l'ensemble, l'habitation révélait la fierté naturelle et les soins dévoués de son propriétaire.

— Je n'ai aucune honte à te dire, Roger, mon cher, que cet endroit est très différent de celui que j'habitais lorsque je suis arrivé dans le monde des esprits, comme te le diront Ruth et Monseigneur, et, bien sûr, Edwin. Où est Edwin, maintenant ? Pourquoi n'est-il pas avec vous ?

— Il a été très occupé ces derniers temps, a répondu Ruth, et aucun d'entre nous ne l'a vu au-delà d'une visite fugace. Roger était l'un de nos propres cas (aimes-tu qu'on t'appelle un cas, Roger ?) et nous avons pensé prendre un peu de temps pour lui montrer des choses. Faire pour lui ce qu'Edwin a fait pour vous et Monseigneur. Vous souvenez-vous de votre première visite ?

— Bien sûr que oui. Je ne l'oublierai jamais.

— Si vous êtes disposé à le faire, parlez-en à Roger.

Notre ami réfléchit un instant. « Mais il devrait d'abord savoir comment j'en suis arrivé à vivre dans cette hutte sordide perdue dans ces horribles terres lugubres. »

— Lorsque je vivais sur la terre, Roger, j'étais un homme d'affaires prospère. Les affaires étaient ma seule préoccupation dans la vie, car je ne pensais pas à grand-chose d'autre, et je considérais que tous les moyens étaient bons dans mes relations avec les autres, à condition que ces moyens soient strictement légaux. Tant que c'était le cas, je considérais que le reste n'avait pas d'importance. J'étais donc impitoyable pour parvenir à mes fins et, grâce à mon efficacité, j'ai connu un grand succès commercial.

— Chez moi, il n'y avait qu'une seule personne à laquelle il fallait penser, et c'était moi. Le reste de la famille faisait ce qu'on lui disait de faire... et c'est moi qui le disais.

— J'ai toujours donné généreusement à des œuvres caritatives lorsque je pensais en tirer le plus grand bénéfice et le plus grand crédit, car je ne croyais pas à l'anonymat en ce qui me concernait. Si des dons devaient être faits, je veillais à ce que mon nom soit suffisamment visible. Bien entendu, j'ai soutenu l'église du quartier où je vivais et j'ai fait ajouter, à mes frais, quelques parties au bâtiment, en mettant l'accent sur le donateur.

— La maison que j’occupais était la mienne, d’une taille et d’une situation qui correspondaient à ma position dans le monde. À tous égards, Roger, je me considérais comme un dieu. Ce n’est que lorsque je suis arrivé dans le monde des esprits que j’ai découvert que j’en étais un... fait d’étain, le dieu le plus triste et le plus minable qui ait jamais existé.

— Je n’avais dépassé le milieu de ma vie que d’un an ou deux lorsque la maladie m’a rattrapé et j’ai fini par « mourir ».

— Je sais que l’on m’a fait des funérailles magnifiques, avec tous les ornements habituels, le deuil approprié, etc., bien que j’ai aussi appris que pas une seule âme ne se soit soucié le moins du monde que je fusse parti. Au contraire, ils étaient heureux. Certains ont déclaré que le diable m’avait enfin eu. D’autres disaient que j’étais la seule justification de l’existence de l’enfer, et que la terre était d’autant plus douce que j’avais disparu. Tel est le souvenir parfumé que j’ai laissé derrière moi. Et où étais-je, à votre avis, Roger, pendant toutes ces tristes lamentations sur mon départ ?

— Je me suis réveillé dans la mesure la plus sale et la plus misérable que vous puissiez imaginer. Je pourrais vous montrer l’endroit à l’instant même, car il est encore debout. Cette mesure était étroite et basse de plafond, et semblait l’être encore plus comparée aux grands établissements auquel j’étais habitué sur terre. Elle se trouvait dans un endroit horrible et morne, sans jardin ni rien de vivant aux alentours. L’intérieur était à l’image de l’extérieur, pauvrement meublé.

— En voyant cette mesure pour la première fois, certains auraient pu penser que c’était la pauvreté qui était en cause. Et c’était en effet le cas : la pauvreté de l’âme, car je n’avais jamais rien fait pour personne sur terre, si ce n’est pour mon propre bénéfice, et non pour le leur.

— Les vêtements mêmes que je portais étaient usés jusqu’à la corde et souillés. Je me trouvais dans ce trou miteux, brûlant de rage d’avoir été réduit, d’une manière inconcevable, à un tel état de misère. Je ne semblais pas pouvoir quitter les lieux, je me sentais collé à cette maison. Je regardais par les fenêtres, et je ne voyais rien d’autre qu’un sol aride, avec une ceinture de brume au loin. Une perspective sinistre, lugubre, au sens littéral du terme. Je tempêtais, je rageais, et c’est dans cette situation qu’Edwin m’a trouvé.

— Il est venu me voir un jour et je l’ai traité comme j’avais l’habitude de traiter ceux que je considérais comme mes inférieurs sur terre. Edwin était la dernière personne à qui l’on pouvait parler de cette façon. Vous ne l’avez pas rencontré, n’est-ce pas, Roger, mon garçon ? Une personnalité calme et gentille, mais ferme. Je peux vous dire qu’il n’a pas supporté que je lui dise

n'importe quoi, mais dans l'état d'esprit où je me trouvais, il n'a pas réussi à faire avancer les choses.

— J'étais consumée par la colère, une colère aggravée par le fait que je ne savais pas qui blâmer pour ma situation actuelle. La dernière personne que j'ai pensé à blâmer, c'est moi-même. Cependant, j'ai trouvé une certaine consolation en attribuant la responsabilité là où je pensais qu'elle devait être la plus grande, c'est-à-dire à l'Église, car j'avais le sentiment d'avoir été induit en erreur. N'avais-je pas donné généreusement à l'Église et n'avais-je pas été amené à croire que mes dons, et ils étaient considérables, me permettraient d'être en très bonne position lorsque le moment serait venu de quitter la terre ? Je considérais que j'avais subi une grave injustice, que l'Église, dont je me considérais comme le pilier le plus prestigieux, m'avait trompé de manière flagrante et que j'étais appelé à payer pour son erreur.

— Vers qui me tourner dans mes difficultés ? J'étais parfaitement conscient de ce qui s'était passé, c'est-à-dire que j'étais « mort ». Mais le simple fait de le savoir ne servait pas à grand-chose.

— Je suppose que j'ai dû émettre une sorte de pensée pour demander de l'aide. Quoi qu'il en soit, j'ai vu un homme s'approcher de la maison, et cet homme était Edwin. Ce fut la première des nombreuses visites qu'il me rendit, et chaque fois avec le même résultat. J'étais inflexible. J'étais aussi extrêmement impoli. Mais Edwin n'était pas du genre à se laisser intimider par quelqu'un comme moi, et il m'a donné autant (mieux, en fait) que je lui ai donné ! Il pouvait toujours avoir le dernier mot, pour ainsi dire. Il sortait tout simplement de la maison et me quittait lorsque je devenais trop intraitable.

— Il revint enfin, mais cette fois-ci pas seul, car il était accompagné de deux amis (et d'un autre que j'avais parfois vu dans la région), les deux mêmes amis qui s'occupent de toi, Roger : Monseigneur et Ruth.

— En y repensant aujourd'hui, je sais que cette visite a été le tournant. Ruth et Monseigneur se tenaient dans ma chambre, très discrètement à l'arrière-plan, tandis qu'Edwin me parlait. Je commençais à me sentir un peu moins en colère, et mes yeux étaient continuellement attirés vers Ruth, lorsque j'ai eu les premières lueurs d'espoir, si je puis m'exprimer ainsi.

— La présence de Ruth me rappelait que j'avais une fille à moi, même si je l'avais traitée tout aussi abominablement que les autres. Il n'y avait pas de ressemblance physique entre Ruth et ma fille, c'était plutôt une question de tempérament, pour autant que je puisse en juger. Quoi qu'il en soit, je commençais déjà à me sentir différent. Cela, combiné à tout ce qu'Edwin m'avait dit à maintes reprises, eut son effet. Après le départ de mes visi-

teurs, une terrible solitude s'installa en moi, ainsi qu'un profond et sombre remords, si intense que je criai à haute voix mon désespoir pour la présence d'Edwin, que j'avais si souvent repoussé avec mépris, car j'avais fait preuve d'une bonne réflexion.

— Vous pouvez imaginer ma joie et ma surprise lorsque j'ai vu Edwin venir vers la maison presque au moment où j'ai crié. Je l'ai rencontré à la porte et, comme il vous le dira lui-même, j'étais un homme changé.

— La première chose que j'ai faite a été de le remercier d'être venu si rapidement (et je n'avais pas l'habitude de remercier les gens pour quoi que ce soit). J'ai ensuite voulu m'excuser pour tout ce que j'avais dit et fait à son égard. Mais il a balayé mes paroles d'un revers de main, avec un sourire éclatant qui témoignait clairement de son grand plaisir de voir qu'enfin, j'étais en passe de devenir quelque chose de très différent de l'égoïste gonflé de lui-même et du garde-chiourme spirituel que j'étais à mon arrivée dans les terres spirituelles.

— Edwin s'est immédiatement assis avec moi et a commencé à discuter des moyens de me sortir de ce trou d'enfer qu'était ma demeure. Un plan d'action a été décidé. Edwin prit la décision, car je m'en remettai entièrement à lui, et pour l'instant, il fut convenu que je resterais là où j'étais pour un court moment, et que je n'avais qu'à l'appeler pour qu'il vienne.

— Après son départ, j'ai regardé ma maison et, d'une manière extraordinaire, elle m'a semblé beaucoup plus lumineuse qu'elle ne l'était. Elle était incontestablement moins sale, mes vêtements étaient moins délabrés, et cette découverte contribua à me rendre beaucoup plus heureux.

— Je ne vous ennuierez pas avec toutes les luttes, les dures luttes, que j'ai dû mener pour rattraper tout le passé. C'était un travail difficile, mais je n'ai jamais manqué d'amis. Je n'ai pas besoin de regarder plus loin que cette pièce pour en voir deux, au moins.

— Eh bien, Roger, vous me voyez maintenant, aussi différent de mon ancien moi que le jour l'est de la nuit, toujours en train de travailler dur et heureux de le faire. Mon travail ? Faire pour les autres ce qu'Edwin a fait pour moi, et pour le même genre de personnes ! C'est plus facile de les manipuler quand on a été soi-même l'un d'entre eux, ajouta notre hôte en riant.

— Il y a une consolation, continua-t-il, c'est qu'ils m'ont à peu près oublié sur terre. Autrement, ils me considéreraient comme bien pire que le vieux Scrooge, et ils feraient remarquer qu'à la fin Scrooge s'est amendé et est devenu un honnête citoyen, tandis que je suis allé à ma perte sans me repentir. C'est tout à fait vrai, mais ils ne savent pas que j'ai quelque peu changé d'avis depuis lors, et ils ne me reconnaîtraient pas pour l'homme que j'étais.

— Mais peut-être le découvriront-ils un jour, et, ma parole, il y aura des surprises partout !

12. LA FOLIE DES PHILOSOPHES

— Roger, décrirais-tu ces royaumes du monde spirituel comme une morne imitation de la terre ? demandai-je à notre jeune ami.

— Bonté divine, non. Qui a dit que c'était le cas ?

— Le monsieur auquel je pense, bien qu'il ne soit pas le seul de son espèce, vit sur terre et est considéré par ses amis, et par une ou deux personnes qui font de l'argent avec lui, comme un philosophe. En réalité, il en sait un peu sur tout et n'hésite pas à en dire beaucoup sur n'importe quoi. Ses amis et admirateurs le considèrent naturellement comme un parfait oracle, et « boivent » chacune de ses paroles ; je crois que c'est l'expression. Il est toujours prêt à faire des déclarations pontifiantes sur tous les sujets de la planète. Tôt ou tard, un sujet qui n'est pas sur terre est inévitablement abordé. Quelqu'un lui demandera s'il croit en un « au-delà », et si oui, quel genre d'endroit pense-t-il qu'il soit. C'est à ce moment-là que les problèmes commencent.

— Le grand philosophe (et il y en a beaucoup dont le titre leur est accordé sur les bases les plus minces) ne sait rien du tout sur le sujet, mais cela n'est pas un obstacle, et il se réfère donc à la littérature traitant du sujet qu'il n'a jamais lu, mais dont il a seulement entendu parler de façon très sommaire. L'une de ses affirmations les plus stupides se trouve dans la question que je t'ai posée il y a un instant : le monde des esprits est une morne imitation de la terre, qui, selon lui, est un endroit bien supérieur où vivre.

— Une autre objection qu'il soulève concerne la qualité et la substance des enseignements spirituels qui sont envoyés de temps à autre sur la terre.

— Te souviens-tu de ce texte biblique, Roger, qui parle de s'aimer les uns les autres ? C'est une bonne chose, n'est-ce pas ?

— Oui, en effet, j'ai entendu des sermons sur le texte, parfois, quand j'allais à l'église.

— Ce qui, je crois, n'était pas très fréquent. Je fais référence à la fréquentation de l'église, pas aux sermons sur le texte.

Roger et Ruth ont tous deux ri. Notre esprit et notre humeur ne sont peut-être pas d'un niveau élevé et scintillant, mais ils ne sont pas censés l'être. Entre nous, nous prononçons le même genre de plaisanteries que celles qui seraient, et sont, habituelles entre amis dans leurs propres cercles intimes sur

terre. Et je tiens à ce que vous sachiez que nous aimons aussi avoir nos cercles intimes ici, dans ces régions du monde spirituel. Nous préférons conserver nos plaisanteries légères, même si elles sont jugées insignifiantes. L'humour est l'essence même de cette vie. Nous prenons plaisir à faire sourire nos amis et nos compagnons, comme nous sommes nous-mêmes ravis de leurs plaisanteries. En d'autres termes, nous sommes humains, malgré beaucoup d'idées terrestres contraires. Sans doute une grande partie de ce que je vous livre ici sera-t-elle considérée comme une bagatelle. Mais il y a au moins ceci à dire : ce n'est pas aussi insignifiant ou aussi inepte que la plupart des déclarations grandiloquentes des philosophes terrestres lorsqu'ils donnent leur avis sur le monde des esprits et sur nous qui y vivons.

— Roger, lorsque tu as entendu ces sermons sur l'amour fraternel, tu as pensé qu'il s'agissait d'un enseignement solide et incontestable, n'est-ce pas ?

— Oui, certainement.

— Et tu avais raison. Le précepte original venait d'un homme qui savait de quoi il parlait. Et notre grand philosophe aurait été tout à fait d'accord avec le prédicateur dans ce cas, pour dire que l'amour fraternel est essentiel, et ainsi de suite. C'est essentiel, et les instructeurs spirituels ont « rabâché ce thème » à maintes reprises, et ils continueront à le faire tant qu'il y aura un monde terrestre à qui s'adresser. Mais quel est, à ton avis, le commentaire sur ces enseignements du monde spirituel lorsqu'ils sont examinés par au moins l'un de ces philosophes renommés ?

— Je n'en ai aucune idée.

— Ils appellent cela une « prédication religieuse à froncer des sourcils »*. Élégant, n'est-ce pas ? Ne peux-tu pas observer le brillant intellect à l'œuvre ? Le pasteur lui prêche l'amour fraternel du haut de sa chaire, il est impressionné et tout à fait d'accord. L'enseignant du monde des esprits lui en parle, et cela devient du prêche à sourciller.

(* : Note de l'éditeur. L'expression utilisée dans le texte anglais est « frowzy religious uplift, » ce qui traduit par Deepl.pro devient « soulèvement religieux sourcilieux », ce qui ne veut rien dire. C'était peut-être une expression anglaise en vogue dans la première moitié du XXème siècle ? Je pense après réflexion, qu'il s'agit de dire que si un même enseignement spirituel est donné par voie de médium canalisant un esprit, plutôt que par un prêtre officiel, alors il est considéré d'office comme étant douteux. C'est d'ailleurs ce qui arrive toujours aujourd'hui, et beaucoup de chrétiens rejettent automatiquement les messages de Jésus et ses apôtres, reçus par James E. Padgett, parce qu'ils viennent du monde des esprits, sans chercher à savoir de quoi il s'agit et de juger par soi-même de façon critique et non fanatique et obtuse. A supposer qu'ils en entendent jamais parler.)

— Monseigneur est très sensible à ce sujet, Roger, observe Ruth, comme nous tous ici, parce que tôt ou tard, l'un de ces messieurs va venir vers nous, et cela signifie un travail difficile et très fastidieux pour celui qui est chargé de s'occuper de lui.

— Vois-tu, Roger, le problème ne vient pas seulement de ces doctes philosophes eux-mêmes. Leurs opinions pernicieuses sont lues et absorbées par leurs admirateurs incultes, et considérées comme des vérités profondes, de sorte que si rien n'intervient entre-temps pour les faire changer d'avis, d'autres personnes arriveront ici dans un état d'ignorance similaire.

— En d'autres termes, dit Roger, les erreurs de la terre doivent être corrigées ici.

— C'est exactement cela. Dans ton cas, ce fut une véritable fête pour Ruth et moi. Ce qui complique tant les choses, c'est que le nouvel arrivant ne sait rien de cette vie et se fait de fausses idées à son sujet. Tu ne savais rien et, heureusement, tu n'avais aucune idée. Je ne dis pas cela par dérision, tu le sais, mon cher ami. Ce que tu avais, c'était un esprit bienveillant, débarrassé de toutes les notions idiotes, jusqu'aux harpes et aux ailes.

— L'une des accusations les plus insensées portées par ces soi-disant érudits est que tous les communicateurs du monde des esprits sont anglais, de sorte que, en fait, le monde des esprits est entièrement anglais, à l'exclusion totale de toutes les autres nations.

— Les habitants d'autres pays pourraient dire la même chose.

— C'est tout à fait exact. Le Français, par exemple, pourrait dire que tout le monde spirituel semble être français parce qu'en France, tous les communicateurs spirituels sont français. On pourrait dire la même chose de l'ensemble du monde terrestre. Peux-tu imaginer ce qui se passerait si une compagnie de ces philosophes très intelligents et sceptiques se rencontraient, un de chaque nation ? Chacun d'entre eux se trouverait dans une situation quelque peu délicate, car chacun voudrait établir les prétentions de son pays sur des bases patriotiques, pour ainsi dire, tout en se plaignant que le monde des esprits semble n'appartenir qu'à son pays. Les débats pourraient avoir l'aspect familial que l'on observe dans les conférences internationales pour la préservation de la paix.

— Je suppose que des personnes d'autres nations meurent de la même manière que nous.

— Tu as raison, mon garçon. Une évidence, mais pas si évidente que nos sages philosophes sont capables de la percevoir.

— Cette partie du monde spirituel est-elle donc anglaise ?

— Qu'en penserais-tu en te basant uniquement sur les apparences ?

— Je dirais, sous réserve des différences entre ce monde et la terre, qu'il y a un penchant très net pour le paysage de l'ancienne « maison. »

— C'est le cas, et les maisons se ressemblent également. Nous n'avons pas encore beaucoup voyagé. Jusqu'à présent, tu n'as pas vu de collines d'une grande hauteur, ni de montagnes. Mais elles sont là. Quant aux gens, qui as-tu rencontré jusqu'à présent ?

— Eh bien, il y a Ruth et vous-même, et vous avez parlé d'Edwin.

— Nous sommes tous les trois anglais comme toi.

— Ensuite, il y a Aile Radieuse, Omar et son ami.

— Exactement. Le premier est un Amérindien, le deuxième un Chaldéen et le troisième un Égyptien. C'est presque international en soi. Tu as oublié notre ami des chalets. C'est un autre Anglais.

— Ma question est la suivante : dans quelle nation t'attendais-tu, ou t'attendrais-tu, à te retrouver après avoir quitté la terre ?

— Cela ne m'est jamais venu à l'esprit. Chez les Anglais, je suppose.

— Parles-tu d'autres langues que la tienne ?

— Pas une seule. Un peu de latin scolaire, peut-être.

— Tu aurais été bien embarrassé si tu t'étais réveillé parmi les Chinois, par exemple.

— J'aurai probablement eu la peur de ma vie.

— Mon cher, pourquoi ? Les Chinois sont des gens charmants, gentils et attentionnés, toujours prêts à aider. Tu vois, mon ami, que ce que tu dis montre la stupidité de ces messieurs philosophes dans leur fausse idée que le monde des esprits doit être exclusivement anglais. Il n'y a pas un seul d'entre eux qui n'ait pas les mêmes sentiments que ceux que tu as décrits à l'instant.

— Ruth et moi avons rencontré certains d'entre eux, et ils étaient profondément heureux d'entendre leur propre langue, la langue anglaise, parlée de la même manière que nous t'avons parlé. Il en va de même pour les Français, les Chinois et tous les autres.

— Comme tu le sais, la communication personnelle par le processus de la pensée évite toute difficulté dans la question de la langue. Ce processus n'a

pas de nationalité. Mais lorsque les gens s'éveillent dans ces pays, ils utilisent leurs organes vocaux, et nous aussi. C'est naturel.

— Quelles ont été tes propres impressions lorsque tu as ouvert les yeux dans notre chambre, à côté de la fenêtre ouverte ?

— En tout cas, j'avais l'impression d'être chez moi. La chambre m'était familière et la vue à travers la fenêtre l'était tout autant.

— C'est tout à fait exact. C'est ainsi qu'il doit en être. Tu vois donc qu'il y a une loi et une raison derrière tout cela, et que rien de ce que les « sages » de la terre peuvent dire ou penser n'y changera rien.

— Les autres nations doivent donc vivre ailleurs, c'est une chose stupide à dire. Bien sûr que oui.

— C'est le cas, Roger. Chaque nation sur terre a une position et un emplacement dans le monde spirituel. Les gens aiment être parmi les leurs, et il n'y a aucune raison pour qu'ils ne le soient pas. Serait-il juste, à ton avis, ou de bonne politique, de forcer les gens d'une nation particulière ou d'un tempérament national à s'aligner sur ceux d'une autre nation ? Pas au début, en tout cas.

— Ensuite, en ce qui concerne le pays lui-même. Les nations préfèrent leur propre type de pays, même si celui des autres est délicieux. Ici, ils peuvent le trouver. C'est normal et naturel.

— Qu'en est-il d'Omar et de son ami ?

— Ah, ils appartiennent à une autre catégorie. Les nations où ils vivent n'ont pas d'importance, car les personnes elles-mêmes sont au-dessus ou au-delà de la nationalité. Aile Radieuse est une de ces personnes. Dans le royaume qui lui est propre, il perd sa nationalité précise, mais pas son individualité raciale, si tu comprends ce que je veux dire.

— Je crains que ce ne soit pas le cas.

— Ce n'est pas ta faute. C'est la mienne ! Ce que je veux dire, c'est que Aile Radieuse conservera ses traits particuliers, tout comme Omar, mais que la nation dont il était membre n'aura aucune signification pour lui, dans la mesure où Aile Radieuse et Omar se considèrent comme n'appartenant à aucune nation et à toutes les nations, en quelque sorte.

— J'ai remarqué qu'Omar et son ami parlaient tous deux anglais, et sans le moindre accent.

— Peux-tu imaginer une quelconque raison pour laquelle Omar ne devrait pas parler l'anglais ou une autre langue ?

— Aucune. S'il le souhaite, rien ne peut le lui interdire je suppose.

— S'il le souhaite. Voilà, Roger. Si son travail particulier est facilité, voire rendu possible, par le fait de parler anglais, alors il le fera.

— Il se trouve qu'Omar a des amis sur terre, des amis communs, en fait. Il lui a fallu parler à ces amis. Au début, il ne parlait pas l'anglais et ils ne connaissaient certainement pas un mot de chaldéen. Que faire ? Il était évident dès le départ qu'ils ne pouvaient pas apprendre le chaldéen, mais il était tout aussi évident qu'il pouvait, avec la plus grande facilité, apprendre la langue anglaise. Il l'a fait sans le moindre inconvénient pour lui.

— Tu sais ce que la mémoire peut faire ici, Roger. Une fois que quelque chose est entré dans l'esprit, il y reste. Omar pourrait apprendre n'importe quelle langue et la parler couramment pendant que les terriens y réfléchissent. Tu te souviendras qu'Aile Radieuse connaît suffisamment notre langue maternelle pour se faire comprendre aisément dans le cadre de son travail sur terre. Omar voulait également se faire comprendre, mais d'une manière différente et plus étendue. Il souhaitait couvrir un large éventail de sujets aussi pleinement que possible, et c'est pourquoi il s'est lancé à fond dans l'apprentissage de l'anglais. Il en va de même pour nous tous ici. Si toi, mon garçon, tu souhaites apprendre une langue, que ce soit pour l'utiliser activement (je veux dire pour converser) ou pour lire de la littérature dans cette langue, aucun pouvoir ne peut t'en empêcher. Tu es libre de commencer dès maintenant. Des milliers d'entre nous ne le font pas, simplement parce qu'il n'y a aucune nécessité de le faire.

— Tu sais, Roger, plus on monte dans l'échelle spirituelle, moins on pense à la nationalité et à la langue en tant que telles, à moins qu'il y ait un travail à faire sur terre qui implique l'utilisation d'une autre langue que la sienne.

— Comment se rendre dans un autre pays ?

— À plusieurs égards. La jument de Shanks est l'une d'entre elles.

— Monseigneur, qu'est-ce que c'est ? Comment pouvez-vous reprocher à Roger d'utiliser de l'argot, alors que vous en utilisez presque autant vous-même ? s'exclama Ruth en riant.

— Tu vois, Roger, quelle mauvaise influence tu as. Ici, je me suis efforcé de ne pas utiliser un seul mot ou un seul terme qui serait désapprouvé par les gens de la terre qui pensent que nous devrions parler comme si nous nous adressions à un conseil œcuménique ou à quelque chose d'aussi ennuyeux. Ah, bien sûr. « Les mauvaises communications corrompent les bonnes manières », je suppose.

— Il n’y a aucune difficulté à se rendre dans d’autres pays du monde des esprits ou, plus exactement, dans les régions où vivent des personnes originaires d’autres terres.

— Tu penses surtout aux frontières, n’est-ce pas ? Il n’y a pas de frontières. Tu peux aller et venir à ta guise et, qui plus est, tu y sera aussi bien accueilli que les habitants de ces régions le sont ici. En fait, si tu t’y promène, tu auras à peine l’impression d’être « là-bas », à l’exception d’une légère différence dans le paysage, peut-être, et dans les maisons d’habitation.

— Il n’y a qu’un seul type de barrière que tu rencontreras dans ce monde, c’est la barrière entre un royaume* et un autre, et elle est invisible, ou presque. S’il n’y avait pas cela, certains éléments désagréables, extrêmement désagréables, seraient tentés d’envahir les régions situées juste au-dessus d’eux. Et peut-être que certains d’entre nous seraient tentés de développer des idées au-dessus de leur condition, comme on disait autrefois. C’est une loi naturelle qui fonctionne ainsi, et comme toutes les lois de ce genre, elle fonctionne sans panne, sans problème, sans souci. C’est là toute la beauté de la chose. Il n’est pas question de divergence d’opinion ou d’insistance sur les droits. Une loi naturelle ne se discute pas. Je n’ai encore jamais entendu quelqu’un contester la loi de la gravité sur terre. Ce serait de toute façon une discussion à sens unique, qui se terminerait probablement par un désastre.

— En ce qui concerne au moins ces terres particulières, on pourrait les appeler Cosmopolis à juste titre, car tu y rencontreras des gens de toutes les nationalités, certains allant et venant, d’autres restant.

— Je peux comprendre les allées et venues, mais comment rester ? demande Roger.

— La meilleure façon de répondre à cette question est de te donner une démonstration pratique, bien que tu en ai déjà eu une, sans le savoir.

(* : Note de l’éditeur. Ici, *royaume* signifie *sphère spirituelle*. Les barrières entre ces royaumes ne sont pas des clôtures spéciales destinées à empêcher les résidents des royaumes inférieurs d’entrer dans les royaumes supérieurs. Plus un royaume est élevé, plus il baigne dans une énergie intense qui se manifeste, entre autres, sous la forme de lumière d’origine divine. Et comme la lumière dissipe les ténèbres, ces royaumes aux vibrations plus élevées dissolvent tout ce qui a des vibrations plus basses — si tant est que « vibration » soit un terme approprié, et ce n’est pas le cas pour l’auteur. C’est la raison pour laquelle les esprits, pour gravir l’échelle de l’évolution spirituelle, doivent se purger de leurs basses pensées, émotions, désirs, etc., qui sont de vibrations inférieures, et cultiver celles de vibrations supérieures qui sont surtout d’amour. Car lorsqu’il s’agit d’accéder à des sphères plus élevées, ce qui relève d’une vibration inférieure dans un esprit, ne le supportera pas et finira par être anéanti par les énergies de plus haute spiritualité de ce royaume supérieur.)

— L'ai-je fait ?

— Oui, notre vieil ami Aile Radieuse.

— Sa place n'est donc pas ici ?

— Pas du tout.

— Cela laisse perplexe.

— Oui c'est choquant.

— Monseigneur te tourmente avec ses phrases sibyllines, Roger. Ne fais pas attention à lui. Je sais ce qu'il veut dire. Viens et nous t'emmènerons à une autre visite.

— C'est bien cela. Une visite qui vaudrait une fortune si elle pouvait être faite sur terre.

C'est sur ces paroles énigmatiques que nous avons emmené notre jeune ami pour une visite de courtoisie à une certaine distance de notre domicile.

13. DEUX VISITEURS

— J'ai remarqué, remarqua Roger, que personne ne semble utiliser de nom de famille ici. Je ne connais même pas le vôtre, ni celui de Ruth.

Nous étions rentrés chez nous juste après notre visite à la maison dans la forêt, et les conversations que nous avons eues avec nos deux amis avaient manifestement fait naître un courant d'idées dans l'esprit de notre protégé.

— En effet, Roger, répondis-je, c'est vrai ; mais nos noms de famille n'ont aucune signification dans ce monde. En fait, pour le nouvel arrivant, il pourrait presque sembler qu'il y ait une certaine irrégularité dans l'emploi des noms en général ; il n'y a pas de coutume ou d'ordre fixe à ce sujet. Ici, il s'agit toujours d'une question d'identité personnelle, et non d'identité familiale.

— Il y a au moins un ordre fixe des noms ici, et c'est celui des noms qui sont d'origine purement spirituelle, des noms qui sont formés ou construits selon des règles. Chacun d'entre eux a une signification distincte et n'appartient à aucune langue terrestre. Les noms de ce type s'obtiennent après avoir été mérités et ne peuvent être obtenus que par l'intermédiaire d'êtres des royaumes les plus élevés.

— En ce qui concerne l'identité, tu peux prendre l'exemple de notre Ruth. Tout le monde ici, et dans bien d'autres milieux, la connaît sous le nom de Ruth, et c'est un nom terrestre reconnaissable, comme beaucoup d'autres.

— Le mien est une désignation, plutôt qu'un nom, et sur terre c'est un titre ecclésiastique. Tu te souviendras que j'ai mentionné que nous n'avions pas de titres ici. Il ne s'agit pas d'une infraction à la règle, car le titre de Monseigneur, que j'ai porté sur terre, est toujours utilisé par les gens en tant que tel, et jamais avec mon nom accolé. Ce sont nos amis sur terre qui l'ont créé, même s'ils utilisent parfois mon nom de baptême. Le mot Monseigneur est donc impersonnel en tant que titre, mais il m'est associé en tant que nom pour des raisons pratiques.

— J'ai remarqué qu'aucun d'entre vous n'a pris la peine de connaître mon nom de famille, a dit Roger.

— C'est ainsi. Ce n'est pas nécessaire. Tu es déjà connu sous le nom de Roger, comme tu as pu le constater par toi-même.

— Il en va de même pour François-Joseph et Pierre-Ilyitch ?

— C'est exactement la même chose. Nous avons simplement supprimé leurs noms de famille, et ils n'en sont pas plus mal lotis. Le plus important, c'est que personne ne se plaint de la coutume, ou de la règle, si l'on peut dire. Tout le monde est content.

— Tu te souviens, Roger, lorsque nous parlions de l'âge et de l'identité, de la différence que le retour à la fleur de l'âge peut faire dans l'apparence personnelle, de sorte qu'une personne peut ne pas être reconnue comme celle qu'elle était auparavant. Les noms auront à peu près le même effet, comme tu peux le constater.

— Lorsque des esprits des royaumes supérieurs se rendent sur terre pour parler à leurs amis, ils sont généralement connus sous un nom qui a été spécialement choisi ou inventé pour eux. Nous en avons un exemple très concret. Tu m'as entendu dire à Pierre et à François que j'avais été informé que quelqu'un souhaitait me voir ?

— Oui, j'ai pensé que vous cherchiez une excuse pour partir.

— Roger, a protesté Ruth, que diraient les terriens s'ils pensaient que raconter des bobards est une pratique courante au « paradis » pour mettre fin aux appels sociaux ?

— En fait, mon jeune ami, nous n'avons pas besoin de leur dire, ce qui nous évite bien des soucis et des tracas.

— Que feriez-vous alors si vous vouliez partir de n'importe où parce que vous en avez un peu marre ?

— Je ne peux pas dire que cette situation se soit jamais présentée à ma connaissance. Qu'en dites-tu, Ruth ? Te souviens-tu d'une telle situation ?

— Non, a répondu Ruth, je ne peux pas dire que c'est le cas. Il semble que nous n'ayons jamais de situations aussi embarrassantes.

— Parce que, ma chère, de telles situations n'existent pas et ne pourraient pas exister. Pas d'ennui, pas de risque d'être mal accueilli. Tout cela, Roger, vient du fait que tu soupçonnes que nous avons raconté des bobards pour nous éloigner de Pierre et François avec élégance. Le fait est que, pendant que nous étions là, un message m'a été « flashé », c'est tout. Il n'était pas urgent, sinon je ne serais pas en train de bavarder ici comme ça. Le message venait de quelqu'un qui visite constamment la terre pour parler à de nombreux amis là-bas, et comme nous étions en voyage d'agrément plutôt qu'en voyage d'affaires, j'ai répondu immédiatement que nous étions disponibles. Si le message était arrivé alors que Ruth et moi étions en « service d'escorte », comme nous l'avons fait pour toi, Roger, j'aurais renvoyé un mot de ce que nous faisons, et en aucun cas on n'aurait attendu de nous que nous nous mettions à la disposition de quelqu'un d'autre, aussi illustre soit-il. Au contraire, nous aurions plutôt eu des ennuis pour avoir quitté notre travail du moment. Dans ces pays, tout fonctionne selon les principes du bon sens et de la raison, Roger.

— Dommage qu'il n'en soit pas de même sur terre, observa Roger.

— C'est vrai, tu peux le dire. Le visiteur dont je te parle est un éminent personnage des hautes sphères, mais son identité a été dissimulée sous le nom simple mais efficace d'Étoile Bleue*, et ce nom provient d'une manière sensée et directe du fait qu'une partie de son insigne personnel, si je peux l'appeler ainsi, consiste en un magnifique bijou, fait sous la forme d'une étoile de pierres précieuses bleues brillantes, plus précieuses, mon Roger, que tout ce que l'on peut trouver ou fabriquer sur la terre. Nous lui demanderons de te le montrer lorsqu'il viendra.

— Il ne le porte pas toujours, alors ?

— Ce n'est pas toujours le cas dans ces régions, du moins pas de manière visible.

(* : Note de l'éditeur. Si l'on veut spéculer, on pourrait imaginer que Jésus Christ est le candidat idéal pour être cet éminent personnage des hautes sphères du monde des esprits. A partir de là, on pourrait aussi spéculer que ce surnom d'Etoile Bleue est une référence à peine voilée à l'étoile bleue de David, qui renforcerait l'hypothèse selon laquelle cet éminent personnage incognito est bien Jésus Christ, puisqu'il était un descendant du roi David. Notons cependant qu'il a été indiqué dans une étude historique sur le sujet, que cette étoile bleue de David est une invention récente d'à peine quelques siècles, qui n'existait pas à l'origine du peuple hébreu, ni même du temps de Jésus.)

Assis devant l'une des fenêtres, j'étais en mesure d'observer notre visiteur dès qu'il ferait son apparition dans le jardin. Roger devina les raisons qui me poussaient à m'asseoir de la sorte, car il demanda : « Est-il habituel pour les personnes en visite de faire le tour du jardin ? Je veux dire, de marcher dans le jardin plutôt que de « penser » à entrer dans la pièce ? »

— Oui, Roger. C'est la méthode que nous avons employée tout au long des quelques visites que nous avons faites dans les environs. Il n'y a pas de loi à ce sujet, tu sais ; simplement ce que le bon sens et le bon goût dictent. Si le besoin d'être présent était d'une urgence vitale, nous pourrions utiliser la méthode de la pensée pour nous rendre là où nous voulons être, et ainsi apparaître en présence d'une personne sans délai. Mais dans des circonstances ordinaires, nous nous comportons comme des gens ordinaires et nous nous présentons, marchant sur nos deux jambes, et, si nécessaire, nous frappons à la porte d'entrée ; bien que je ne me souvienne pas d'avoir jamais fait cette partie de la procédure.

— Tu verras, Roger, au fur et à mesure que tu avanceras, que tu feras instinctivement ce qu'il faut. Ne te laisse donc pas troubler par ce détail. Faire appel à nos amis de la terre est une toute autre affaire. Nous sommes allés très vite te chercher dans ta chambre, et il n'y a pas eu de formalités pour frapper à la porte. Si nous avions frappé et que, par hasard, ta famille nous avaient entendus, ils auraient été terrifiés, j'imagine.

— Oui, je pense qu'ils l'auraient été. Ils pensaient sans doute que j'allais connaître une fin terrible et que quelqu'un de pire que le vieux monsieur à la faux était venu m'enlever.

— Ah, voici notre visiteur, et il n'est pas seul, dis-je en apercevant deux personnes qui marchaient dans le jardin.

— Qui peut être l'autre ? remarqua Ruth en s'approchant de la fenêtre.

En un instant, ils s'approchèrent suffisamment pour être reconnus.

— C'est Phyllis, s'écria Ruth, et elle se précipita dans le jardin.

— Ruth et Phyllis sont de vieilles amies, ai-je expliqué à Roger, avant d'aller les saluer.

— Eh bien, mes enfants, dit Etoile Bleue, nous étions en route pour faire un peu de travail avec nos amis terriens, et cette jeune femme a suggéré que nous fassions un détour, et que nous vous rendions une petite visite. Vous n'étiez pas à la maison lorsque vous avez reçu mon message, si j'ai bien compris.

— Non, Etoile Bleue. Nous avons emmené notre nouvel ami voir François-Joseph et Pierre-Ilyitch.

— Ah, oui, c'est bien.

— Pourriez-vous consacrer un moment à Roger ? Je lui ai parlé de vous, ais-je demandé à notre illustre visiteur.

— Sans révéler tous mes terribles secrets, j'espère, répondit Etoile Bleue en riant.

— Entrez et rencontrez Roger, dit Ruth à Phyllis ; c'est un garçon si gentil. Il était notre dernier « cas », et maintenant nous passons des vacances ensemble pour lui faire découvrir le pays.

Il y avait un contraste marqué entre les deux filles, car Phyllis a des cheveux foncés, tandis que ceux de Ruth sont d'un doré éclatant. Roger s'est levé lorsque nous sommes entrés dans la pièce, et je l'ai présenté à Etoile Bleue et à Phyllis.

— Eh bien, mon fils, dit Etoile Bleue, tu as l'air heureux et en bonne santé, ce qui n'est pas surprenant, n'est-ce pas ?

— Non, monsieur, répondit Roger avec un sourire.

— Appelle-moi Etoile Bleue. Tout le monde le fait, et pourquoi pas ? C'est mon nom, après tout, ou l'un d'entre eux. Certains d'entre nous ont plusieurs noms. Sur terre, je crois que si l'on a trop de noms, on a tendance à être considéré avec méfiance, mais ici, c'est différent. Le nom que j'avais sur terre est celui qui m'a causé le plus d'ennuis, je crois. Mais ce n'est pas ma faute, c'est la faute de ceux qui l'ont utilisé un peu trop librement.

Etoile Bleue a souri. Sa voix avait un timbre doux et il parlait avec soin, me sembla-t-il, et de façon réfléchie. Il avait l'air jeune, mais sa voix révélait un homme dont l'arrivée sur les terres spirituelles remontait à des siècles. C'est une qualité distinctive qui se révèle à l'oreille exercée, là où tous les signes extérieurs des ravages du temps terrestre ont disparu depuis longtemps. J'ai appris très tôt dans ma vie ici que tenter d'évaluer l'âge des gens est une tâche audacieuse !

— Je me demande, Étoile bleue, si je peux vous demander une faveur, ai-je dit, pour notre jeune ami ?

— Certainement, Monseigneur. S'il m'est possible de l'accorder, vous n'avez qu'à la demander.

— Nous avons parlé à Roger des noms ici, ais-je ajouté, et j'ai expliqué l'origine du vôtre.

— Et maintenant, vous souhaiteriez une démonstration pratique, et voir l'origine, c'est ça ?

Etoile Bleue ouvrit une moitié de la riche cape qu'il portait, et montra sur le vêtement intérieur la superbe étoile que nous avions décrite à Roger.

— Approche-toi, mon fils, et examine-le bien. C'est très beau, n'est-ce pas ? Je doute que tu aies jamais vu quelque chose de semblable quand tu vivais sur terre, hein ?

— Oh, impossible, Etoile Bleue.

— Tu vois les merveilleuses caractéristiques des pierres précieuses du monde spirituel, mon fils. Elles n'ont pas besoin de lumière réfléchie, leur éclat et leur brillance viennent d'elles-mêmes. Si tu pouvais, d'une manière ou d'une autre, emmener cette étoile, ou tout autre bijou, dans l'obscurité, elle brillerait comme le soleil, avec des couleurs magnifiques. Monseigneur, je crois, l'a décrite comme une « lumière vivante ». Eh bien, c'est tout à fait vrai. Les bijoux sur terre, aussi beaux soient-ils, dépendent de la lumière réfléchie pour leur beauté et leur effet. Si l'on plonge un diamant inestimable dans l'obscurité, toute sa gloire disparaît. Il y a beaucoup, beaucoup d'autres joyaux merveilleux dans le monde spirituel en plus de celui-ci, mon fils, et ils sont tous faits de cette même « lumière vivante ». Comme tu dois le savoir, ces bijoux ne s'achètent pas dans le monde des esprits.

— Non, Etoile Bleue, je comprends. Monseigneur et Ruth m'ont déjà dit beaucoup de choses.

— Il n'y a pas d'achat ou de vente, il n'y a que du gain. N'est-ce pas là la véritable justice ? Elle nous place tous sur un pied d'égalité, et chacun d'entre nous a la même chance de gagner beaucoup de choses merveilleuses, comme cette étoile bleue, par exemple. Monseigneur vous a-t-il parlé de ces bijoux ?

— Non, Etoile Bleue, rien, ai-je interposé. Ce n'est que lorsque votre message est arrivé que le sujet a été abordé.

— La seule raison pour laquelle j'ai posé la question est que l'on ne veut pas te dire ce que tu sais déjà. Alors, mon fils, je suppose que tu te demandes ce qu'elles représentent. En vérité, ils ne représentent rien d'autre que leur propre valeur et leur propre beauté. Ces bijoux sont ce que nous appelons des auxiliaires de notre vie et des récompenses personnelles pour divers services rendus.

— Quelque chose comme les médailles que l'on peut obtenir sur terre ?

— Quelque chose, mon fils, mais pas grand-chose ! Tu vois, ce ne sont pas les insignes ou les bijoux d'ordres exclusifs, comme je crois savoir qu'il en existe sur terre. Ici, ils sont ouverts à tous ceux qui veulent les mériter, sans discrimination, et ils ne sont pas réservés à certains privilégiés, comme c'est

la coutume dans certains cas sur terre. Nous ne portons pas de lettres après notre nom parce que nous sommes titulaires de ces récompenses. Et je pense que cela vaut mieux, car certains de nos noms paraîtraient très bizarres ainsi décorés ; et puis, nous n'avons pas besoin de proclamer que nous sommes titulaires d'une telle distinction.

— Tu aimes les belles choses, je le vois, mon fils, puisque tu trouves un plaisir infini même dans ce seul exemple de beauté du monde des esprits. Tu n'as pas vu, par hasard, les bijoux que possèdent François-Joseph et Pierre ? Non, bien sûr. Ils ne te les montreraient pas si tu ne le leur demandais pas. Eux et leurs frères d'art ont beaucoup d'exemples exquis parmi eux. Tout cela pour les services qu'ils nous ont rendus ici avec leur grande musique. Ah, j'ai l'impression de beaucoup parler. Est-ce une bonne ou une mauvaise habitude ? Qu'en dis-tu, Monseigneur ?

— Pas ici, je l'admets, mais sur terre oui, surtout si l'on dit des choses erronées, comme je l'ai fait, du haut de nombreuses chaires !

Etoile Bleue rit. « Je peux dire que je parle beaucoup maintenant, sur terre », dit-il. « Il y a une chose dont les gens ne peuvent pas nous accuser ici : nous devenons trop bavards avec l'âge. Je suppose, Roger, qu'au début, tu as eu l'impression de ne pas pouvoir parler du tout alors que nos amis te dévoilaient les merveilles de ces terres. »

— C'est vrai, Etoile Bleue. La plupart du temps je ne savais que dire, ou bien j'ai gardé la bouche fermée, et les yeux et les oreilles ouverts.

— C'est une chose admirable à faire à l'occasion, mon fils. Lorsque nous étions sur terre, certains d'entre nous ont parlé alors qu'il aurait été préférable et plus sage de se taire, et certains d'entre nous se sont tus alors qu'ils auraient dû parler.

— Je suis coupable des deux chefs d'accusation, Etoile Bleue !

— Ah c'est bien toi, Monseigneur, dit Etoile Bleue en souriant. Or ce n'est pas à toi que je pensais, c'est à moi ! Maintenant, Roger, tu ne devineras jamais où nous irons, Phyllis et moi, quand nous partirons d'ici, ce qui ne saurait tarder, car le temps passe. Ah, cela te surprend, n'est-ce pas ? Comment le temps peut-il s'écouler ? Pas ici, mais sur terre, là où nous allons. Monseigneur nous accompagne souvent, mais pas cette fois-ci. Nous devons nous rendre chez des amis sur terre où Phyllis et moi, ainsi que d'autres, exercerons notre terrible propension à parler et à essayer de réconforter nos amis terrestres. Dieu sait qu'ils ont besoin d'être encouragés, la terre entière en a besoin. Et les gens là-bas pourraient l'avoir, si seulement ils se tournaient tous vers nous. La terre est bien grise, n'est-ce pas, Roger, après cet éclat et cette couleur ?

— Un jour, dit Phyllis, nous t’emmènerons voir nos amis terriens. Tu crois que ça te plairait, Roger ? demanda Phyllis avec un sourire captivant.

— Je crains de ne pas être très au courant de ce genre de choses, a répondu Roger avec une prudence évidente.

— Non, bien sûr. Tu ne peux pas t’attendre à tout découvrir en cinq minutes, n’est-ce pas ? Tu n’es pas obligé d’y aller seul, tu sais. Nous sommes nombreux, et nous partons généralement en groupe.

— Je pense plutôt que Phyllis a un penchant particulier pour les fêtes, dit Etoile Bleue en riant.

— François et Pierre et d’autres membres du quartier musical nous accompagnent souvent. Et Aile Radieuse aussi, et bien d’autres encore.

— Sans parler du vieux Etoile Bleue lui-même, a déclaré celui-ci.

— Etoile Bleue, ne dis pas « vieux », s’indigna Phyllis.

— Merci, mon cher enfant, mais par rapport au reste de cette distinguée compagnie, je ne suis pas tout à fait un jeune.

— J’imagine que vous avez l’impression d’en être un, dit Roger.

— Ah, oui, c’est autre chose. Maintenant, mon enfant, nous devons vraiment partir. Ce fut très agréable d’avoir cette petite conversation oisive avec vous tous, bien que sans doute, selon les notions terrestres, nous aurions dû discuter de questions profondes, dont malheureusement personne ici ne veut discuter du tout, et essayer d’expliquer des choses qui n’ont pas d’explication. Cela aurait été très édifiant mais extrêmement ennuyeux. Je préfère de loin nos propres ragots. C’est plus divertissant et je suis sûr que cela nous fera beaucoup plus de bien.

C’est ainsi que, d’un geste de la main, nos deux visiteurs nous ont quittés pour entamer leur voyage vers la terre.

14. LE SOUVERAIN DES ROYAUMES

— Ce qui est étonnant, observa Roger, c’est qu’il ne semble y avoir aucun signe de gouvernement nulle part.

— Est-ce une plainte, Roger, ou un compliment ?

— Ce n’est certainement pas une plainte.

— Nous le prendrons alors comme un compliment. Non, tu auras beau chercher, tu ne verras aucun signe d’une quelconque forme de gouvernement.

Il y en a quand même une sorte, néanmoins. J'ose dire que tu pensais aux législatures, aux actes parlementaires, aux règlements, aux décrets, aux arrêtés et à bien d'autres horreurs de la vie ordonnée sur terre.

— Je vais maintenant te poser une question, Roger. As-tu vu quelque part des panneaux d'affichage ou des communiqués te demandant de ne pas faire ceci ou cela, ou t'informant des heures d'ouverture des bureaux, ou t'avertissant avec le vieux et familier « les intrus seront poursuivis », ou même « ne touchez pas à l'herbe » ?

— Non, pas un seul, nulle part.

— Et tu ne le feras jamais, car ils n'existent pas ici. C'est particulier, tu ne trouves pas ?

— C'est tout à fait vrai.

— Tu en déduiras, dit Ruth, que nous sommes tous très bien élevés.

— La vérité, mon garçon, c'est que notre forme de « gouvernement » est fondé sur des lois naturelles et qu'il est donc le meilleur de tout l'univers. Mieux, un million de fois, que tout ce qui pourrait être conçu par l'ingéniosité de l'homme. Les lois naturelles n'ont pas besoin d'être appliquées ; elles s'appliquent d'elles-mêmes.

— Les lois naturelles sur terre ne sont pas si faciles à percevoir. Peu de gens, par exemple, peuvent voir la loi naturelle à l'œuvre lorsque des pensées sont émises. Nous pouvons les voir ici, ainsi que leurs effets. Il est évident que certaines de ces lois n'ont aucun effet sur la terre. Si tu avais essayé de déplacer ton corps physique par le pouvoir de la pensée, comme tu es capable de le faire maintenant, Roger, tu serais resté là où tu étais. Cependant, les lois naturelles ne sont pas les seuls moyens de ce que l'on pourrait appeler un gouvernement ici. Nous avons des dirigeants.

— C'est plutôt à cela que je pensais lorsque je vous ai interrogé sur les gouvernements.

— Chaque royaume a son souverain, ou plutôt son « administrateur ». Ce terme n'est pas tout à fait exact, mais nous l'utilisons.

— Il ne gouverne pas, alors ?

— Non, c'est justement ça. Il ne le fait pas. Il préside, et c'est très différent. Je parle maintenant des royaumes (sphères) de lumière. Tu peux constater par toi-même à quel point cela rend la vie plus agréable et plus facile. Pas de chute d'un gouvernement simplement pour faire place à un autre tout aussi mauvais, stupide ou inefficace. Pas de fanatiques politiques aux idées folles et

ineptes, et, ce qui est le plus important, pas d'individus occupant des fonctions totalement inadaptées. Si les habitants de la Terre voulaient régler certains de leurs problèmes les plus graves, le monde des esprits pourrait leur donner un ou deux conseils sur la manière de le faire.

— Monseigneur est en train d'aborder un sujet pour lequel il aimerait récupérer l'une de ses chaires, a déclaré Ruth.

— Je le ferais, en effet, ma chère ; mais si c'était possible, si cela pouvait se faire un seul instant, combien de gens tiendraient compte d'un seul mot que je pourrais dire ? Ils ne tiendraient pas le moindre compte des têtes les plus sages de tout le monde spirituel. Je ne suis donc pas d'une grande utilité.

— Certains d'entre nous, comme tu le sais, sont en contact étroit avec les événements et les affaires sur terre, Roger, et certains d'entre nous peuvent voir dans quelle direction ils dérivent. Ne peux-tu donc pas imaginer comment les grands êtres des royaumes (sphères) les plus élevés doivent considérer la situation, alors que la sagesse suprême est à portée de main, si seulement l'homme incarné n'était pas aussi aveugle ?

— Vois comme les Églises perdent leur temps et leur énergie à des futilités. Tout cela est si pitoyable et si effrayant. Tu as vu un peu de ce monde-ci, Roger, et une ou deux personnes qui le composent. Tu es jeune et tu viens de quitter la terre. Tu peux certainement voir que le monde des esprits a raison et que le monde terrestre a tort sur tant de points. L'affaire n'est-elle pas simple, telle qu'elle se présente à ton esprit ?

— Vous avez parfaitement raison, Monseigneur. Cela semble simple, vu de ce côté-ci de la vie.

— Alors, les choses ont-elles donc tellement changé depuis que j'ai quitté la terre ?

— Je ne peux pas le dire d'après ma propre expérience, vous savez, Monseigneur, dit Roger avec un sourire, parce que vous étiez là avant mon temps. Mais d'après ce que j'ai entendu dire, il y a eu un abaissement des normes à bien des égards sur terre.

— Elles ne peuvent pas être montées très haut si le mieux que l'on puisse faire est de produire deux guerres mondiales, puis de parler d'une troisième. Et qu'en est-il des différentes Églises ?

— Oh, elles ne sont toujours pas d'accord entre elles.

— Précisément. Tout cela découle de ta mention du gouvernement ici. Je te parlais des dirigeants qui président les royaumes. Beaucoup d'entre eux vivent ici depuis des milliers d'années. Pour en devenir un, il faut posséder

les attributs les plus élevés : par exemple, la connaissance de l'humanité, la sympathie, la compréhension et la discrétion ; la patience, la gentillesse et la spiritualité. Ce ne sont là que quelques-unes des qualités requises. Le savoir d'un dirigeant est prodigieux. C'est du moins ce qui apparaîtrait aux yeux des terriens, mais tu sais maintenant, Roger, comment fonctionnent les mémoires ici. On peut dire que le souverain (administrateur) d'une sphère spirituelle a une connaissance approfondie du peuple dont il a la charge, et c'est ce qui le rend si différent des autres. D'autre part, les souverains appartiennent à des sphères plus élevées que celles qu'ils président.

— Mais au-dessus, le chef est le plus grand de tous, et il est le chef de toutes les sphères du monde spirituel.

Nous étions assis dans une pièce « à l'arrière » pendant cette conversation, lorsque nous avons entendu une voix familière appeler : « Pouvons-nous entrer ? »

— C'est la voix d'Omar, s'est écriée Ruth, et nous nous sommes levés d'un bond pour aller vers la porte.

C'était bien lui, et avec son compagnon de toujours, l'Égyptien.

— C'est une surprise, Omar ! Es-tu venu pour affaires ou pour le plaisir, ou les deux ?

— Oh, le plaisir, répondit Omar ; les affaires ne font que faire vieillir, alors je les évite autant que possible. C'est ce qui me permet de rester jeune. Comment va Roger ?

Roger, qui était tout à fait capable de répondre pour lui-même, le fit : « Merveilleux », dit-il.

— Et tu en as l'air, mon fils. C'est capital. Mon intervention médicale t'a fait du bien, et tu es maintenant complètement rétabli. Eh bien, passons maintenant au véritable objet de mon appel. J'ai un message pour vous dire qu'étant donné que mon « maître » va bientôt venir dans ce royaume, il serait heureux de pouvoir vous rendre visite un moment. Voilà, c'est ma mission, simple et brève. Je pense que je peux deviner votre réponse.

— Il n'y a pas à deviner, Omar. Il s'agit d'une visite privée, je suppose, au royaume, je veux dire ?

— Oh, oui ; du moins, aussi privée qu'on puisse le faire, et ce n'est pas facile, comme vous le savez.

— C'est une excellente nouvelle, Omar. Je n'ai pas besoin de te dire à quel point nous te sommes reconnaissants, et je suis particulièrement heureux à cause de notre jeune ami, ici présent.

Nous avons encore échangé quelques plaisanteries, puis Omar et son compagnon sont partis.

— Roger, j'ai dit que je ne m'attendais pas à ce que cela se produise si tôt, mais, en vérité, on ne sait jamais.

— Qui est ce personnage qui vient ? demanda-t-il.

— Te souviens-tu que tu nous as demandé un jour si nous connaissions l'âge du monde des esprits et que nous t'avons parlé d'un être, au moins, qui existait lui-même avant que la terre n'existe ? Tu t'en rappelle, bien sûr. Eh bien, c'est lui qui vient, et c'est d'ailleurs lui qui est le maître de tous les royaumes du monde des esprits*, dont j'ai parlé il y a un instant.

— Tu sais, Roger, il y a des gens sur terre qui croient que les êtres des sphères les plus élevées ne les quittent jamais, parce qu'il serait trop épouvantable pour eux de quitter l'état raréfié dans lequel ils vivent. C'est tout à fait faux. Ces êtres merveilleux peuvent voyager dans les différents sphères et le font. Il arrive parfois qu'un individu s'adresse à l'un de ces personnages sans en être conscient.

— Qui est cet être, demanda encore Roger ; sûrement pas... ?

— Je sais ce que tu allais dire, mon garçon. Non, il n'est pas le Père de l'univers, même si l'on peut comprendre la déduction que tu pourrais être tenté de faire à partir du peu que nous t'avons dit.

— Il est connu de vue, Roger, de chaque âme vivant dans les royaumes de lumière. Il est impossible de dire combien de milliers de personnes l'ont désigné comme leur « maître bien-aimé » (et cela inclut Omar lui-même). Il exerce sur toutes les sphères la fonction que le souverain individuel exerce sur la sphère pour laquelle il a été nommé. Il unifie l'ensemble des sphères du monde spirituel en un gigantesque univers, sur lequel règne notre Père à tous. Tu ne peux pas avoir la moindre idée, mon Roger, de l'ampleur, de l'immensité des pouvoirs qu'il possède, et pourtant, avec tout cela, il est l'être le plus gracieux qu'il soit possible de contempler. Sa position est celle d'une royauté absolue, si l'on peut s'exprimer ainsi, alors qu'il est lui-même indescriptible.

— Tu pourras juger par toi-même, très bientôt, de l'énorme degré de connaissance, de spiritualité et de sagesse qu'il possède. Les couleurs repré-

(* : Note de l'éditeur. Pour ce que j'en sais, R.H. Benson est le seul auteur spiritueliste à mentionner ce personnage unique, quasi-divin. James Padgett a reçu des messages donnant à Jésus le titre de « Maître des Cieux Célestes », mais aucune révélation au sujet de celui-là. D'ailleurs s'il fallait faire un pronostic, Jésus se cacherait plutôt derrière le pseudonyme d'Etoile Bleue, rencontré plus haut.)

sentant ses trois attributs sont le bleu, le blanc et l'or, et il les porte sur sa robe dans des proportions énormes. Tu as pu constater par toi-même qu'Omar possède lui-même ces trois couleurs dans des proportions non négligeables. Mais il y a plus encore.

— C'est un peu effrayant, Monseigneur, pour ne pas dire plus. J'avais plutôt l'habitude de m'effacer lorsque j'étais sur terre, et cela semble être une autre occasion où il serait souhaitable de le faire à nouveau. En d'autres termes, décamper avant l'arrivée de votre visiteur.

— Non, non, non, Roger. Reste, reste, il le faut.

— Quoi qu'il en soit, je risque de gêner.

— Oh, allons, Roger, mon cher, interposa Ruth ; tu es resté avec nous jusqu'à présent, et nos conseils ont été bons, même si je dois insister là dessus.

Nous en étions là de nos délibérations lorsque nous aperçûmes deux vieux amis qui marchaient sur l'herbe, car nous étions restés dehors après le départ d'Omar et de l'Égyptien. Ces deux personnes n'étaient autres que François-Joseph et Pierre Ilyitch. Des salutations cordiales furent échangées et nous nous empressâmes de leur parler de la visite d'Omar et de son but.

— Bien sûr, vous resterez tous les deux ? ai-je conclu.

— Mon cher ami, dit François, tu aurais du mal à déloger l'un ou l'autre d'entre nous.

— Roger est un peu nerveux, leur ai-je dit.

— Mon Dieu, dit Pierre, ce n'est pas possible. Mais je peux comprendre. Maintenant, je vais te dire ce qu'il faut faire, Roger. Attend qu'il arrive, et si tu sens le « trac » t'envahir, tu connais la méthode pour te retirer rapidement. Mais tu ne le feras pas. Dès que tu verras ce visiteur, tu voudras rester. C'est ce que François et moi avons ressenti la première fois que nous l'avons vu. Depuis, nous l'avons revu plusieurs fois et nous avons parlé avec lui. Nous avons tant de raisons d'être reconnaissants, car c'est de son haut domaine que les arts tirent leur inspiration, jusqu'à atteindre la terre. Depuis que nous sommes arrivés ici, beaucoup d'entre nous ont eu l'occasion de reconnaître et d'être reconnaissants pour ce qui nous a été donné à l'époque où nous étions sur terre. N'est-ce pas, François, mon vieil ami ?

— En effet, c'est le cas. Nous ne savions pas vraiment d'où venaient nos idées.

Ruth, quant à elle, avait placé un assez beau fauteuil dans la pièce principale, une tâche qu'elle tenait toujours à s'approprier en de telles occasions.

Alors que nous nous rassemblions devant la maison, nous avons perçu une nette augmentation de la lumière aux abords de notre petit « domaine », et nous avons su que c'était un signe indubitable que nos visiteurs étaient proches. Nous avons donc emprunté le large chemin bordé de parterres de fleurs de toutes les couleurs, qui menait directement de la maison à l'endroit où nous devions rencontrer nos visiteurs. Un instant encore, et nous les avons vus approcher.

Notre invité marchait avec Omar et l'Égyptien de chaque côté de lui, ce dernier portant un grand bouquet de superbes roses blanches. Comme nous l'avons découvert plus tard, ce bouquet était composé d'un certain nombre de petits bouquets. Omar fut le premier à prendre la parole.

— Eh bien, mes chers amis, dit-il, nous nous retrouvons, et François est là, ainsi que Pierre. Tout va bien.

Notre visiteur prit la main de chacun d'entre nous et prononça un mot de salutation aimable. François et Pierre avaient chacun pris un bras de Roger pour lui donner de l'assurance, et l'image que présentait cette action amusa immédiatement notre visiteur, car il se trouvait que nos deux amis avaient pris un peu fermement les bras de Roger.

— Qu'est-ce que c'est, mes enfants ? s'esclaffa-t-il. Vous semblez retenir le garçon pour l'empêcher de nous échapper.

Ruth a expliqué que Roger était un peu nerveux, car son expérience était jusqu'à présent plutôt limitée.

— Allons, Roger, mon enfant, dit-il, qu'y a-t-il à craindre ? Aurais-tu peur de moi ? Donne-moi la main. Maintenant, bannis toutes les peurs, pour qu'elles ne reviennent jamais. On dirait une incantation, n'est-ce pas ?

La confiance de Roger s'est immédiatement rétablie et il est redevenu lui-même.

— Je pense qu'il est maintenant prudent de libérer tes prisonniers, Pierre et François.

En fait ceux-ci semblaient quelque peu confus, car ni l'un ni l'autre n'avait réalisé, ni Roger, qu'ils étaient toujours liés par les bras. Le reste d'entre nous a apprécié ce petit épisode, assez insignifiant en soi, mais rempli de gentillesse et d'humanité, et révélant, aussi clairement que le soleil de midi, que même les plus hauts personnages des plus hauts royaumes du monde des esprits ne sont pas des êtres impossibles, sinistres et rébarbatifs, sans humour et sans sourire, mais qu'ils respirent l'essence même de tout ce qui est chaleureux et humain.

Roger ne quitta pas un instant des yeux notre illustre invité, qui était habillé comme il l'est habituellement lors de telles visites, c'est-à-dire d'une robe blanche comme de la mousse, bordée d'une profonde bande d'or, par-dessus laquelle il portait un riche manteau d'un bleu éclatant, fermé par une grosse perle rose. Ses cheveux étaient dorés, mais lorsqu'on les voit dans le haut royaume où il vit, la teinte dorée devient une lumière dorée.

Ce qui semblait attirer Roger par-dessus tout, c'était le visage de notre visiteur, car après ce que nous lui avons dit de son âge immense, mesuré en temps terrestre et se chiffrant en millions d'années, Roger ne percevait aucun signe du passage du temps. Pourtant, lorsqu'il parlait à Roger, ce dernier savait que des éons de temps s'étendaient derrière lui, alors qu'il présentait l'apparence extérieure d'une éternelle jeunesse.

Enfin, nous sommes rentrés, notre invité s'est assis dans le fauteuil spécial, tandis que nous occupions un demi-cercle autour de lui, assis aussi, je n'ai pas besoin de l'ajouter, car en toute occasion nous nous comportons comme des êtres humains rationnels !

Notre invité s'adressa à chacun d'entre nous à tour de rôle, et là encore, de peur d'être mal compris, permettez-moi de m'empresser d'affirmer que notre conversation se déroula également sur des bases rationnelles. Nous n'étions certainement pas comme un groupe d'écoliers soumis à une terrible inquisition par un inspecteur exsangue ! Nous étions libres de parler quand nous le souhaitions, dans le respect des bonnes manières. Et surtout, nous avons eu de nombreuses occasions de rire, et nous avons ri. Aucune conversation ne peut être dépourvue d'humour en présence d'Omar, qui était habilement secondé par François et Pierre. Roger s'émerveillait beaucoup de leur audace apparente, mais il a vite appris que s'il souhaitait exprimer ses propres idées sur un sujet, on attendait de lui qu'il le fasse.

Notre invité a remercié les deux compositeurs pour tout leur travail, ainsi que celui de leurs collègues, et les a assurés de son aide et de son inspiration constantes. Il était intéressant (et pour Roger une révélation, une de plus parmi tant d'autres !) d'entendre les trois discuter avec vivacité d'un certain nombre de détails techniques musicaux. Enfin, il s'adressa directement à Roger pour lui parler de son avenir et l'étonna en manifestant beaucoup d'intérêt pour ses affaires et surtout en les connaissant bien.

— Les informations me parviennent de plusieurs côtés, dit-il ; c'est Omar qui m'a dit, et Monseigneur qui a dit à Omar, que tu as montré un vif intérêt pour la création de fleurs. Roger expliqua comment nous avons rendu visite au pépiniériste, qui l'avait cordialement invité à se joindre à ses élèves quand il le souhaiterait.

— C'est bien, mon jeune ami. Comme tu l'as vu toi-même, il y a une abondance de choses utiles à faire dans ce monde, dont l'accomplissement te procurera un grand bonheur et contribuera à ton progrès et à ton avancement dans les royaumes spirituels. Tu auras également vu, mon fils, comment nous accomplissons tous nos différentes tâches pour le bien-être général sans penser à une récompense personnelle. Pourtant, les récompenses viennent quand même, des récompenses somptueuses, et c'est ce que tu découvriras par toi-même.

— Lorsque tu te sentiras disposé à le faire, le travail t'attend, ce qui ne veut pas dire que tu dois mettre un terme à tes explorations actuelles. Personne, dans ces domaines ou dans d'autres, ne souhaiterait (et n'aurait d'ailleurs pas le droit) de mettre un terme définitif à tes désirs d'acquérir des connaissances de première main de cette manière. Mais il arrive un moment où l'activité de l'esprit est telle qu'il y a un désir impérieux de faire quelque chose activement plutôt que d'être un simple témoin passif, pour ainsi dire, de ce qui se passe autour de soi.

— Tu ne manqueras jamais d'amis sages et volontaires pour t'aider dans tous les domaines. Au cours de cette brève période, tu as déjà rassemblé autour de toi des amis dont rien ne peut te séparer, car tu vis désormais dans un monde où une telle séparation ne peut avoir lieu. Nous sommes toujours là, tout comme toi.

— Si tu souhaites étudier la musique ou les autres arts, nous pouvons te promettre des professeurs que la terre ne peut fournir, car nous avons ici les maîtres, les vrais maîtres, dont deux, je suis heureux de le constater, sont ici avec nous.

— Alors, Roger, mon fils, commence ton nouveau travail quand l'envie t'en prendra, en sachant bien que le travail accompli en ce monde n'est jamais un effort perdu.

— Maintenant, mes amis, le moment est venu pour nous de partir. Avant cela, je voudrais vous laisser un petit souvenir de notre visite.

L'Égyptien lui remît alors le bouquet de roses.

— Acceptez-les, mes amis, avec mon amour et mes bénédictions. Peut-être, Roger, aideras-tu à créer des roses aussi belles que celles-ci. Souviens-toi de moi lorsque tu le feras, et tu auras mes pensées, car la rose blanche est ma fleur préférée. Nos amis ici présents les ont vues fleurir dans mes propres jardins. Je pense, Omar, conclut-il, que nous allons rentrer immédiatement. Ainsi, mes chers enfants, les bénédictions du Père sur vous et mon amour vous accompagnent.

Sur ce, nos invités ont pris congé.

— Eh bien, Roger, mon cher ami, lui dis-je après un moment, n'es-tu pas content d'être resté ?

— N'es-tu pas heureux que nous ne t'ayons pas laissé filer ? dirent ensemble Pierre et François.

Mais Roger n'a pas pu « revenir sur terre » pendant un certain temps. Lorsqu'il le fit, il était suffisamment excité pour nous prendre chacun à notre tour et nous faire valser dans la pièce. François et Pierre, tout aussi ravis, s'installèrent au piano, où ils jouèrent immédiatement un duo avec beaucoup d'entrain, tandis que Ruth et Roger continuaient à danser dans tout l'appartement.

Au bout d'un certain temps, nous sommes devenus un peu moins bruyants, bien que le sentiment d'exaltation soit tel en ces occasions qu'une forme d'exutoire devient une nécessité absolue.

Ce que nous avons vécu n'était pas une « expérience spirituelle », telle que les personnes à l'esprit religieux sur terre pourraient la considérer. Il serait stupide de nier qu'il s'agissait d'une expérience bouleversante, et il serait tout aussi stupide d'en ignorer la valeur spirituelle, mais les émotions que nous avons ressenties étaient des émotions délirantes, gaies, heureuses, exaltantes ; elles n'étaient jamais pieuses ou moralisatrices, ni impressionnantes au point de nous priver de tout sentiment de plaisir complet ; car c'est ce dernier aspect qui était visé par la visite, et non quelque chose fait uniquement pour le « bien de nos âmes immortelles ». Ces mêmes âmes immortelles en tireraient un bénéfice surabondant de manière naturelle, sans le recouvrir d'une religiosité impossible et contre nature.

D'où notre « exubérance d'esprit » (dans plus d'un sens) et d'où aussi la manière dont nous l'avons démontrée, sans aucune honte.

Nous avons continué à parler pendant un bon moment après le départ de nos visiteurs, et nous avons discuté avec Roger de son souhait exprimé de commencer à travailler avec le jardinier, alors qu'entre-temps il pourrait poursuivre ses explorations à toutes les occasions qui lui conviendraient. Nous l'avons assuré que si Ruth ou moi étions occupés à notre propre travail à ces moments-là, il ne manquerait pas de guides pour nous remplacer. En effet, François et Pierre ont tous deux proposé de nous remplacer chaque fois que cela serait nécessaire.

Il ne restait donc plus qu'à informer notre ami jardinier de l'arrivée d'un nouvel élève. Nous nous rendîmes en masse à la pépinière, où Roger fut accueilli chaleureusement et assuré qu'en peu de temps il apprendrait à créer

beaucoup de belles fleurs en général, et des roses blanches en particulier, ce qui était maintenant son seul et unique désir.

15. ÉPILOGUE

Nos promenades et nos visites ont été temporairement interrompues lorsque Roger est devenu étudiant à la pépinière, et au début nous l'avons peu vu. Il acquit rapidement des compétences, comme en témoignent deux beaux rosiers blancs, situés de part et d'autre du large chemin devant notre maison. Par la suite, il a quelque peu relâché ses études et nous avons pu nous rencontrer plus souvent, en fonction des exigences de notre propre travail.

Il s'est aménagé un bureau à l'étage supérieur de notre maison, rempli de volumes techniques, où il étudie en ce moment de près une formation florale particulièrement complexe. Ruth et moi en déduisons que les jardins autour de notre maison subiront en temps voulu des modifications et des réaménagements considérables, ce que nous attendons avec impatience.

Les amis qu'il s'est faits ont bénéficié de nombreuses façons des compétences nouvellement acquises par Roger. Aile Radieuse rapporte qu'une quantité de fleurs des plus colorées et des plus parfaitement formées embellissent maintenant ses propres jardins, et plusieurs suggestions faites par Roger ont été mises en œuvre avec un succès éminent, dans les jardins eux-mêmes, à la grande satisfaction de leur propriétaire.

François-Joseph et Pierre Ilyitch reçoivent constamment de magnifiques bouquets de fleurs pour l'embellissement de leurs maisons respectives, tandis que Pierre avoue que les terrains entourant sa maison dans la forêt ont récemment fait l'objet de l'attention spéculative de Roger et qu'à sa grande joie, Pierre l'a invité à accepter de lui donner carte blanche pour réaliser toutes les « améliorations » qu'il souhaite apporter.

Notre ami qui vit dans le cottage n'a pas été négligé et Roger y vient souvent, les deux étant devenus de grands amis.

Je tiens à préciser, pour éviter tout malentendu, que notre jeune ami Roger, dont la brève chronique de la vie jusqu'à présent dans ces terres du monde spirituel fait l'objet de ces écrits, n'est pas une personne imaginaire, créée simplement pour servir de personnage sur lequel on peut accrocher certains faits spirituels. Il s'agit d'une personne réelle dont le décès et l'histoire qui s'ensuit immédiatement, sont précisément tels qu'ils sont relatés ici. Cette histoire est excessivement simple, telle qu'elle pourrait être racontée à d'innombrables milliers d'autres jeunes, des deux sexes, ainsi qu'à des per-

sonnes plus âgées. Elle n'a rien d'exceptionnel ou d'inhabituel, et bien que Roger puisse être considéré comme un exemple à suivre, il n'en reste pas moins qu'il est Roger, un jeune homme plein de charme, que nous aimons tous de plus en plus. Ses plaisanteries et sa légèreté d'esprit nous réjouissent constamment, tandis que derrière sa gaieté se cachent la gentillesse, une ferme détermination et un esprit capable de réfléchir en profondeur. Il est aussi à l'aise avec ceux qui comptent de nombreuses années à leur âge qu'avec les très jeunes ; en effet, à de nombreuses reprises, il nous a accompagnés, Ruth et moi, au royaume des enfants, où Ruth est toujours attendue avec impatience, tant pour elle-même que pour ses talents musicaux, et où j'ai acquis une petite réputation de conteur d'histoires. Ici, dans cette région enchantée, Roger est dans son élément parmi les petits.

L'enthousiasme du jeune homme pour son travail est tel qu'il estime qu'il est de son devoir de nous inciter, Ruth et moi, à entreprendre l'étude de la floriculture, en plus de nos autres occupations. S'il réussit, nous insisterons pour que Roger lui-même nous prenne comme élèves et nous enseigne l'art dont il est aujourd'hui un si bon représentant.

Un dernier mot : il est presque inévitable que l'on dise que les modestes expériences et les douces conversations qui ont été rapportées ici sont si insignifiantes qu'elles n'ont que peu d'importance dans le grand plan spirituel de la vie « dans l'au-delà », et qu'en toute occasion, seuls les sujets de la plus haute importance et de la plus grande application seront jamais pris en considération par les « êtres désincarnés ». Le monde des esprits est toujours un endroit où les êtres humains peuvent vivre dans le confort et le bonheur, comme ils étaient censés le faire depuis le début. Nous ne passons donc pas notre éternité à « prier et louer » en permanence, car cela, en tant que mode de vie, ne serait pas une vie du tout, pas même une simple existence. Nous n'occupons pas notre temps (ou ne le gaspillons pas) dans de profondes discussions théologiques sur des théories obscures, ni sur des théories plus banales, pour la simple raison que nous avons quelque chose de bien mieux à faire, à tous égards plus profitable, et infiniment plus divertissant et agréable. Notre conversation est toujours rationnelle, naturelle et normale. Nous ne nous parlons pas en termes de textes religieux et de citations scripturales, et nous ne sommes pas non plus dotés d'un vaste savoir et d'une perception intellectuelle aiguë dès l'instant où nous posons le pied dans le monde des esprits une fois morts. Nous sommes profondément reconnaissants d'être nous-mêmes, et non ce que les autres voudraient que nous soyons.

Et pour conclure, les amis qui vous ont précédés dans ces pages ont demandé à se joindre à moi pour vous dire :

Benedicat te omnipotens Deus.